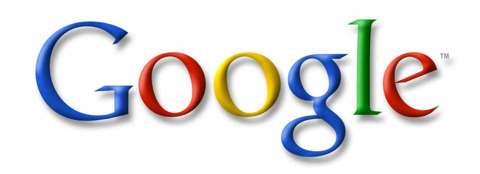
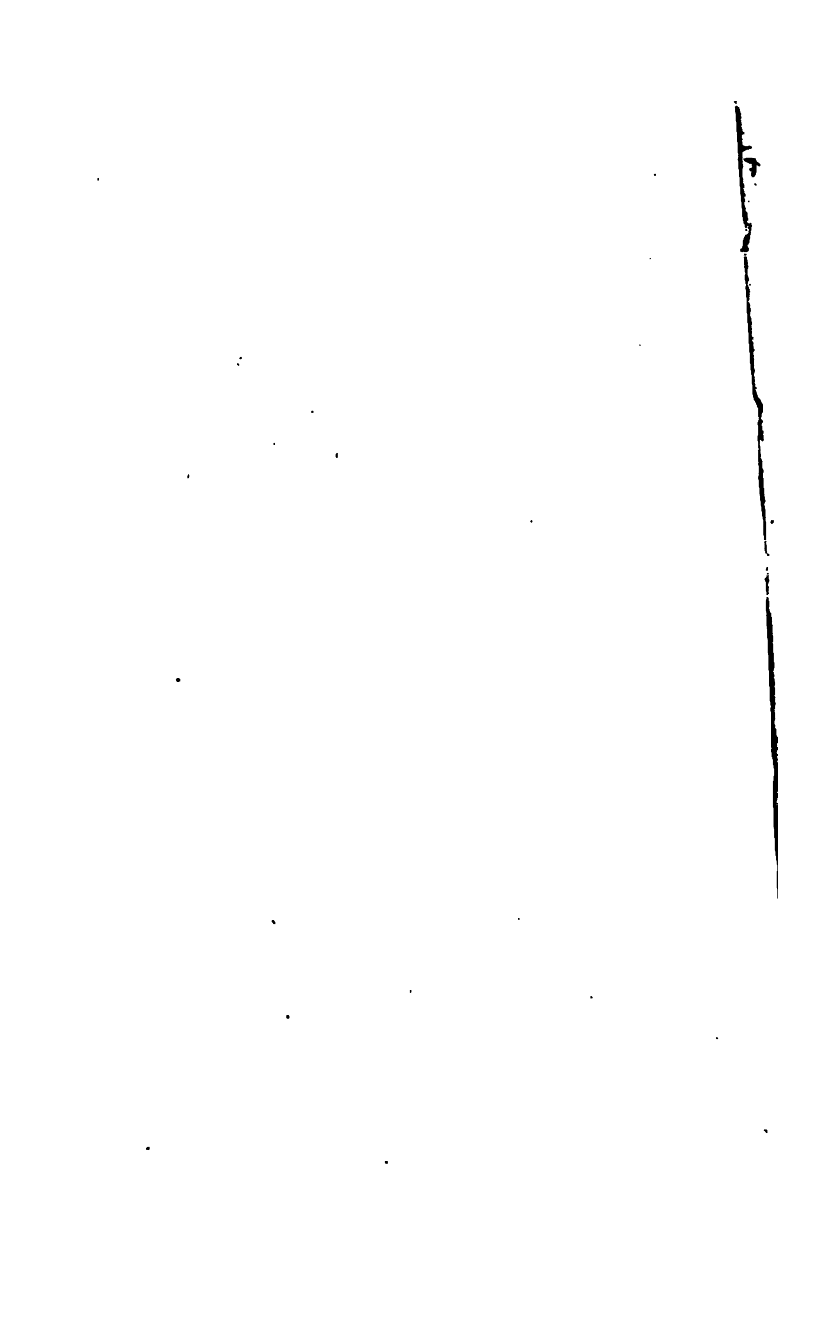

Google




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

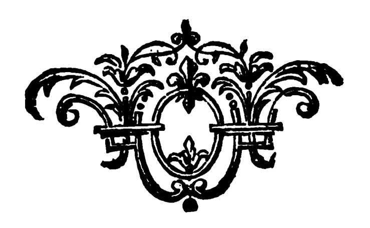




Pierre Mallet
[illegible] 1747.

Mallet Edme

ESSAI
SUR
L'ÉTUDE
DES
BELLES-LETTRES.



À PARIS,

Chez LOUIS-ETIENNE GANEAU, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à S. Louis.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



AVERTISSEMENT.

QUOIQU'IL ſoit dangereux pour un Auteur, & qu'il ſemble inutile pour le Public, de traiter une matiére déja maniée & preſque épuiſée par d'habiles Ecrivains, on a cru cependant pouvoir livrer à l'Impreſſion ce petit Traité, qui ſans avoir la prolixité des autres méthodes, peut en réunir la ſolidité, & renfermer même ſur certains points des vûes nouvelles. Il doit la naiſſance à des expériences réitérées en fait d'éducation, & voici le but qu'on s'y propoſe.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des jeunes gens après dix ans d'études faites dans un Collége, ou même dans la maiſon paternelle, n'avoir des Belles-Lettres qu'une idée confuſe & ſuperficielle, entrer dans le monde pour s'y livrer à des riens, ignorer les moyens de s'amuſer auſſi utilement qu'agréablement. Il n'eſt gueres moins commun de rencontrer des perſonnes du ſexe pleines d'eſprit & d'agrémens, mais dont l'eſprit n'eſt qu'à demi cultivé, qui avouent qu'elles aiment la lecture, qu'elles voudroient mettre de l'ordre dans celles qu'elles font, que la longueur ou la ſéchereſſe des préceptes les

rebute. Il ſeroit triſte pour ceux qui tiennent de la nature des diſpoſitions heureuſes, négligées ſoit par leur faute, ſoit par celle de leurs inſtituteurs : il ſeroit triſte, dis-je, qu'on refusât de leur tendre une main ſecourable, de leur indiquer les moyens les plus propres à développer leur génie qui reſte comme enfoui; en un mot, de leur tracer une voie ſimple & facile de ſe former le goût.

Tel eſt le but de cet Ouvrage, dans lequel en donnant une idée préciſe, quoique générale, des Belles-Lettres, on fera connoître les meilleurs Ecrivains qu'il faut conſulter ſur chaque matiere, l'ordre qu'on doit mettre dans ſes le-

ſçavoir abſolument, mais ce qu'il eſt le moins permis d'ignorer dans une matiere ſi intereſſante.



TABLE DES SOMMAIRES.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Essai sur l'étude des Belles-Lettres.* Fait à Paris, ce dix Avril 1747.

LE FEBVRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Ganeau Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, *Essai sur l'étude des Belles-Lettres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun

Extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant; ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la Feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur

Dagueſſeau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donne' à Paris, le dix-ſeptiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent quarante-ſept, & de notre regne le trente-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 803. Fol. 709. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 30. Juin 1747.

Signé, G. Cavelier, *Syndic.*

ESSAI



ESSAI
SUR L'ETUDE
DES
BELLES LETTRES.



OUS le nom de Belles Lettres, on comprend les Études de la Grammaire en général, de la Langue Françoiſe en particulier, de la Rhétorique, de la Poétique, & de la Peinture, par la liaiſon & les rapports intimes que ces deux Arts ont entr'eux, de l'Hiſtoire & de la Philoſophie. Toutes ces parties de la Littérature ont entr'elles une ſorte de lien commun, d'en-

Des Belles Lettres en général.

Diviſion.

chaînement, de ſubordination qui fait qu'elles ſe ſoutiennent mutuellement, & ſe prêtent les unes aux autres, ou de l'agrément, ou de la ſolidité. La Philoſophie, par exemple, enrichit la Poëſie par la juſteſſe des idées; & celle-ci par la vivacité de ſes images peut dépouiller la Philoſophie de ſa ſécchereſſe ordinaire: & ſi l'Éloquence emprunte de l'Hiſtoire des faits, elle les embellit par les graces du ſtyle. L'utilité de tous ces Arts eſt trop généralement reconnue pour nous arrêter à la démontrer: entrons dans le détail de chacun d'eux, en preſcrivant une méthode aiſée, claire, exacte & ſoutenuë de quelques réflexions qui en faciliteront la pratique.

Grammaire. PAR rapport à la Grammaire, l'étude n'en peut paroître ſeche & rebutante qu'aux perſonnes qui ne la regardent préciſément que comme la ſcience des mots;

mais ce dégout ceſſera bientôt, ſi elles veulent faire tant ſoit peu d'attention à l'analogie que les mots ont avec nos idées & avec les objets de nos penſées; ſi d'ailleurs elles ſont perſuadées (comme elles n'en ſçauroient diſconvenir) qu'on ne peut ſans cette connoiſſance écrire ni parler purement. Enviſagée ſous cette face, la Grammaire devient une étude digne d'un Philoſophe. L'homme eſt fait pour penſer & pour communiquer ſes penſées; remplira-t-il cette deſtination s'il ne ſçait ni bien entendre les autres, ni bien s'expliquer lui-même?

A cet égard, je crois qu'il eſt indiſpenſable de lire avec réflexion la Grammaire générale & raiſonnée de M. Arnauld. C'eſt un ouvrage excellent, court & profond: on y trouve les fondemens de l'art, avec les regles qui ſont communes à toutes les Langues, & les raiſons de leurs principales différences. On doit

par conséquent regarder ce Traité comme une vraie introduction à toutes les Langues. Un ouvrage plus moderne, mais fondé toutefois sur celui dont nous venons de parler, ce sont les Principes généraux & raisonnés de la Grammaire françoise par M. Restaud, dont les idées ne sont pas tellement bornées à notre langue qu'il n'y en ait plusieurs applicables soit au Grec & au Latin qu'on étudie dans les Collèges, soit aux langues vivantes dont l'étude entre quelquefois dans l'éducation domestique, & dont nous dirons un mot dans la suite.

Langue Françoise.

Les Grecs & les Latins faisoient une étude particulière de leur langue maternelle. Nous ne les imitons pas en ce point, & nous devrions, ce me semble, rougir de voir aujourd'hui nombre d'étrangers sçavoir notre langue par principes, tandis que, pour la plûpart, nous ne la parlons que par instinct & par habitude. Parmi

les personnes du sexe qui ont reçû de l'éducation, combien qui écrivent & qui parlent mal; & entre celles qui s'énoncent avec agrément & légéreté, combien dont on ne reconnoît plus l'esprit, dès qu'on en voit les productions sur le papier. Ce n'est pourtant rien moins que pédantisme, que de sçavoir tracer correctement les signes de ses propres pensées.

Pour remédier à ce double inconvénient, & apprendre sensément le François, outre les deux livres dont je viens de parler, il faudroit parcourir la Grammaire de l'Abbé Régnier, celle du Pere Buffier, les remarques de Vaugelas, & les observations de nos meilleurs Grammairiens, comme M. l'Abbé d'Olivet, &c. mais sur-tout les synonymes françois donnés par M. l'Abbé Girard. En général, le plus grand nombre des articles qui composent ce dernier ouvrage, passe pour exact & précis. D'ailleurs l'Auteur

s'eſt propoſé de montrer comment on peut rendre avec juſteſſe ſes propres penſées; & l'accueil que les Sçavans ont fait à ſon livre, prouve qu'il a rempli ſon deſſein.

A ces lectures on pourroit joindre les entretiens du P. Bouhours ſur la langue françoiſe, & le Traité de ſon excellence par Charpentier. Le premier la compare avec les langues vivantes des autres peuples de l'Europe; le ſecond, la met en parallele avec la latine, & ſoutient qu'on doit la préférer à celle-ci dans les inſcriptions des monumens publics. C'eſt une erreur dans laquelle avoit donné cet Écrivain en voulant flater Louis XIV; erreur ſoutenuë pour lors par des raiſons ſpécieuſes, mais ſuffiſamment réfutées par cette ſeule conſidération que quelque répandue qu'on ſuppoſe notre langue, ou qu'elle le ſoit effectivement, elle eſt conſtamment d'un uſage moins

universel que celle des Romains, & par conséquent moins propre à porter au loin, ou à transmettre à la postérité des événemens dont on veut étendre & perpétuer la mémoire.

Ce seroit peu d'avoir fait provision de principes, & d'avoir, pour ainsi dire, entassé dans sa tête regles sur regles, tout dépend de l'application & de l'application sensée des préceptes aux exemples. C'est pourquoi aux lectures que je viens d'indiquer, je voudrois qu'on joignît & qu'on fît marcher d'un pas égal celle de quelques endroits choisis de nos meilleurs Écrivains, d'un Bossuet, d'un Fléchier, d'un Racine, d'un Pélisson; qu'en s'accoutumant à rendre raison des regles, des exceptions, & de leurs fondemens, on remarquât le tour & la construction des phrases, la propriété, la justesse, l'élégance, l'assortiment & l'harmonie des expressions; en un mot, tout ce qui concerne le style:

de ſe prévenir pour les choſes nouvelles, & d'être quelquefois dupe de la ſingularité.

L'Italien & l'Eſpagnol.

Si les jeunes gens qui veulent s'orner l'eſprit, ont une connoiſſance, je ne dis pas profonde, mais au moins nette & exacte de la Langue Latine; elle leur donnera une extrême facilité pour prendre quelque teinture de l'Italien & de l'Eſpagnol, puiſqu'elle eſt la racine & comme la clef de ces deux langues. Les Méthodes de Port-Royal, quoique les plus courtes, ſont, en un ſens, les plus étendues qui aient paru juſqu'ici. Rien n'eſt plus ſimple, & en même tems plus fécond que les principes qu'elles renferment. Dès que l'on ſçauroit aſſez bien décliner les articles & conjuguer les verbes auxiliaires, il faudroit paſſer à l'explication de quelque Auteur facile, & en même tems agréable. Plus on a d'eſprit & de vivacité, plus on a d'éloignement

pour une étude qui semble se terminer à des mots. Or, on remédieroit à cet inconvénient en choisissant, par exemple, les guerres de Flandre du Cardinal Bentivoglio pour l'Italien, & les avantures de Dom Quichotte pour l'Espagnol; le plaisir qui résulte d'une lecture amusante faisant nécessairement cesser ou diminuer la sécheresse presque inséparable des études grammaticales.

L'Anglois.

Je passe sous silence les langues du Nord; & je ne dirois même rien de la langue Angloise si elle étoit moins à la mode, & que la plûpart de nos beaux esprits ne se piquassent pas de l'entendre.

Ce seroit une folie que de vouloir déprimer le mérite littéraire des Anglois en tout genre; mais je ne sçais si la lecture de leurs Auteurs seroit plus avantageuse que nuisible, en nous procurant la facilité de feuilleter en original des ouvrages écrits avec une liberté excessive

[illegible]. Car, sans parler [illegible] de quelques-uns de leurs Poëtes, on sçait à quels excès se sont livrés leurs Philosophes modernes sur l'article de la religion : comment un Hobbes, un Locke, un Woolston en ont sappé les fondemens, les uns avec une audace manifeste, les autres d'une manière plus détournée. On n'ignore pas que c'est au commerce que quelques-uns de nos Auteurs ont lié avec de pareils Écrivains, que doivent le jour tant de livres odieux dont la France est inondée depuis vingt ans, & qui, malgré la vigilance du Gouvernement à les proscrire, trouvent des Lecteurs avides, & font germer & croître dans l'esprit le Matérialisme & l'Incrédulité. Après une expérience dont nous ne voyons malheureusement que trop d'effets, je ne balancerai pas à prononcer qu'à moins d'une extrême nécessité, telle que le bien de la Re-

ligion ou le ſervice de l'État, on ne devroit point apprendre l'Anglois. Il eſt toujours prudent d'éviter un chemin qui peut conduire à un précipice. Au reſte, pour cette langue comme pour l'Italienne & l'Eſpagnole, on auroit beſoin de maîtres : c'eſt pourquoi il faut premierement examiner ſi l'on a le loiſir & les autres commodités néceſſaires pour les étudier, ſans cela on doit les regarder comme un acceſſoire, dont la privation ne fait ~~point ou~~ preſque point de tort au principal.

Quoique les jeunes perſonnes du ſexe joignent ſouvent une grande pénétration à beaucoup de juſteſſe d'eſprit, je n'eſtimerois pas néceſſaire de les engager dans l'étude de toutes les langues dont je viens de parler; mais je croirois au moins indiſpenſable de les former de bonne heure à parler purement, & à écrire correctement notre langue. Il n'eſt gueres de Couvens qui ne renferment des maîtreſſes de

très-grand mérite, capables de prendre les principes du beau langage, & de les enſeigner aux jeunes Demoiſelles confiées à leurs ſoins. La choſe eſt encore plus praticable dans la maiſon paternelle : il en eſt peu, ſur-tout à Paris, où il ne fréquente des gens de lettres qui ſe feroient honneur de contribuer ſoit par des leçons réglées, ſoit par des converſations ſouvent plus utiles que les leçons; de contribuer, dis-je, à la culture de ces eſprits. On ne néglige communément ni les graces du corps, ni les talens extérieurs; les dépenſes pour des leçons de danſe ou de muſique vont quelquefois juſqu'à la prodigalité : cependant à un certain âge on fait peu d'uſage de ces talens, & l'on ne fait pas attention que celui de bien parler & de bien écrire eſt de tous les momens & de toutes les heures de la vie; que ſans ce double ſecours l'eſprit le plus brillant perd la moitié de ſes avantages,

& que ceux même qui en admirent le fonds, ne peuvent s'empêcher de regretter le défaut d'études & de principes. C'eſt pourquoi dans la jeuneſſe de leurs enfans, & ſur-tout des Demoiſelles, les parens devroient être extrêmement attentifs dans le choix des gouvernantes, emploi qu'on ne confie que trop ſouvent à des perſonnes qui parlent un jargon farci d'expreſſions irréguliéres & de prononciations vicieuſes, que leurs éleves contractent par imitation, & qu'il eſt impoſſible de corriger ou de déraciner dans un âge plus avancé. L'abrégé de M. Reſtaud ſuffiroit pour les enfans plus jeunes; on y pourroit joindre enſuite ſes Principes généraux & raiſonnés, pour leur faire comprendre d'une maniére plus développée les regles dont ils connoîtroient déja les premiers élémens. La forme de dialogues qu'il a donnée à cet ouvrage, en faciliteroit l'étude aux éleves & l'exé-

cution aux maîtreſſes ; & parce que ce livre contient ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les autres Grammaires, on pourroit s'y borner pour les jeunes Demoiſelles, dont tout le tems n'eſt point occupé à l'étude comme celui des garçons. L'expérience qu'on en a faite dans des Maiſons Religieuſes, a ſuffiſamment démontré l'excellence de cette méthode.

Rhétorique.

La Rhétorique doit ſuivre la Grammaire : j'entens ici par Rhétorique, non ces Traités ordinaires écrits ſans choix & ſans goût, qui ne parlent que de tropes, de figures, de périodes, de lieux communs, dans leſquels en apprenant à faire des amplifications ſur toutes ſortes de ſujets, on ne parvient qu'à penſer confuſément, & à parler ſans juſteſſe, mais les regles priſes dans la nature, & formées ſur la pratique des excellens Orateurs. Telle eſt l'idée que ſe ſont faite de la vraie, de la belle éloquence

les

les grands Auteurs qui en ont traité ; parmi les Anciens, Ariſtote, Denis d'Halicarnaſſe, Quintilien, &c. parmi les Modernes, M. Rollin. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût en puiſer les principes dans les originaux & dans les ſources mêmes, je veux dire dans leurs écrits ; mais comme cette lecture demanderoit un tems conſidérable, & d'ailleurs un diſcernement exquis, je penſe qu'il eſt plus à propos d'indiquer ici les ouvrages qu'il faudroit conſulter par préférence. Les Dialogues de M. de Fenelon ſur l'éloquence, & ſa Lettre à l'Académie Françoiſe méritent d'être lus & médités : il y regne un goût formé d'après l'antique, & qui n'en eſt pas plus mauvais pour cela. Si l'on y joignoit l'ouvrage de Cicéron, qui a pour titre l'*Orateur*, qui dépouillant les regles de leur ſechereſſe ordinaire, donne tout à-la-fois le précepte & l'exemple ; le Traité du Sublime de Longin, le frag-

ment de Pétrone ſur l'Éloquence, & les judicieuſes réflexions de la Bruyere ſur ce qui concerne l'Art Oratoire : cela pourroit ſuffire, pourvû qu'on diſtinguât avec juſteſſe les différens objets de ces préceptes, tels que les preuves, les mœurs, les paſſions, le ſtyle & les ornemens du Diſcours ; car l'Éloquence embraſſe toutes ces matiéres différenciées entre elles, & néanmoins toutes réductibles à un ſeul & même but, qui eſt la perſuaſion. Cependant comme on perſuade autant ou plus par les paſſions que par les mœurs, il eſt bon d'en dire ici un mot.

Paſſions. Les preuves ſervent à convaincre, les expreſſions à plaire; mais c'eſt aux paſſions qu'il appartient de remuer le cœur & de l'intereſſer. Or, quel eſt le moyen de les exciter, & comment découvrir dans un Orateur, dans Cicéron, par exemple, s'il s'eſt propoſé de faire naître telle ou telle paſſion, & d'en tirer avantage pour ſa

cauſe : pour cela quatre obſervations à faire. I°. Se tranſporter en idée dans les tems & les lieux où l'Orateur parloit ; s'inſtruire des autres circonſtances qui font à ſa cauſe ; ſe mettre ſoi-même pour un moment à la place de l'accuſateur, de l'accuſé, du Juge même, & ſe demander enſuite de bonne foi avec quelle diſpoſition on eût écouté certains traits frappans deſtinés viſiblement à excuſer l'un, à rendre l'autre odieux, à exciter la bienveillance, la compaſſion ou la clemence du Magiſtrat. Car le germe des paſſions eſt à peu près le même dans tous les hommes ; & ſi des cœurs prévenus, volontairement prémunis pour réſiſter aux inſinuations d'un Orateur, n'ont pû s'empêcher d'y céder, à combien plus forte raiſon des perſonnes dégagées de ces motifs ne ſe laiſſeront-elles pas entraîner par la véhémence du pathétique ? Tel eſt ce bel endroit de l'oraiſon pour Ligarius :

Cicero pro Ligario.

Quid enim, Tubero, tuus ille diſtrictus in acie Pharſalicâ gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui ſenſus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? Quid cupiebas? quid optabas? En vain Céſar, au rapport de Plutarque, avoit dit au ſortir de ſa maiſon pour aller à ſon tribunal : *Ligarius eſt coupable; il eſt mon ennemi, je n'en puis douter; toute l'éloquence de Cicéron ne le ſauvera pas.* A peine cet Orateur fut-il entré en matiére, qu'on vit Céſar changer pluſieurs fois de couleur; mais ſurtout lorſqu'il entendit l'endroit que nous venons de citer, il ne put s'empêcher de frémir, & ſon trouble fut ſi grand & ſi marqué, qu'il laiſſa tomber, comme malgré lui, quelques papiers qu'il tenoit à la main; ſon cœur naturellement humain & généreux ſe reprocha de vouloir punir dans Ligarius un crime qu'il avoit pardonné à tant d'autres, auxquels

il avoit donné la vie dans les plaines même de Pharſale. C'eſt bien à cette circonſtance qu'on peut appliquer ce que Cicéron dit ailleurs de l'Éloquence : *Flexanima atque omnium regina rerum Oratio.*

II°. Et c'eſt peut être par où il conviendroit de commencer ; il ſeroit très-utile de lire avec ſoin ce qu'Ariſtote a écrit ſur les paſſions au ſecond livre de ſa Rhétorique. L'ouvrage eſt didactique, & même un peu trop ſec, mais il renferme un fonds excellent d'inſtructions, & comme l'enchaînement des cauſes de la nature & des effets des principales affections qui remuent le cœur humain. Les préceptes qu'il renferme appliqués avec diſcernement aux plus beaux morceaux de Cicéron ou de Démoſthenes, répandroient beaucoup de lumiére ſur cette ſorte d'étude. J'en propoſerai un exemple en paſſant : le Philoſophe Grec par- Liv. II. ch. 2.

lant de la colere compte parmi les personnes faciles à irriter, tous ceux qui désirant violemment une chose, trouvent quelqu'obstacle à leurs desseins ; & dans ce nombre, il range les amans pour tout ce qui touche leur passion. C'est là le caractére qu'Homere donne à Achille pour Briséis, que lui conserve Horace, *iracundus Achilles*, & que M. Racine a si bien soutenu dans son Iphigénie. Quel noble courroux dans ce discours qu'il tient à Agamemnon !

Iphig. Act. IV, Sc. VI.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere :
D'Iphigénie encor je respecte le Pere.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de Rois
M'auroit osé braver pour la derniere fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre,
J'ai votre fille ensemble, & ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

On trouve ici réunis la vérité du sentiment à celle du caractére, & à la vivacité de la passion. Racine n'a fait que remplir le dessein tracé par Aristote.

III°. Il ne faudroit pas ſe rendre moins attentif à obſerver les images, les tours d'expreſſion tantôt énergiques & tantôt ſimples, qu'emploient les Orateurs & les Poëtes pour prêter aux paſſions leur langage naturel. On ſent que des mouvemens forts & pathétiques feroient mal rendus par un diſcours brillant & fleuri. Il ne doit s'agir de rien moins que d'amuſer l'eſprit, quand on veut triompher du cœur : c'eſt ce qu'on remarquera aiſément dans mille endroits de Cicéron, où quoiqu'il intereſſe par des images très-vives, il eſt cependant moins occupé des paroles que des choſes. Ses expreſſions, à la vérité, ſont propres au ſujet ; il peint les objets, mais il ne peint que pour toucher, & parce qu'il eſt touché lui-même. C'eſt ainſi que dans le dernier de ſes plaidoyers contre Verrès, cet Orateur repréſente ſi admirablement la cruelle avarice d'un géolier qui mettoit à prix

Cicero in [Ve]rrem act. 7.

la douleur & les larmes des peres & des meres : *Aderat janitor carceris, carnifex Prætoris, mors terrorque sociorum & civium, Lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur.* Quel début ! mais si l'Orateur se fût ensuite borné à raconter froidement que ce bourreau marchandoit avec les parens de ces malheureux pour leur permettre de les voir, pour leur trancher la tête d'un seul coup, il n'eût peut-être produit qu'une émotion legère : mais il personifie cet infâme ministre des cruautés de Verrès, il le fait s'exprimer d'une maniere conforme à sa barbarie : *Ut adeas, tantum dabis ; ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum : nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo quid dabis ? ne diù crucietur ? ne sæpiùs feriatur ? ne cum sensu doloris ...uo aut cruciatu spiritus auferatur ?* ...fait ici tableau ; on croit voir, en-

tendre ce monſtre. L'Orateur termine ſon récit par cette réflexion également ſimple, courte & touchante: *Non vitam liberûm, ſed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.* En approfondiſſant des beautés de cette nature, on parviendroit aiſément à démêler dans les grands Orateurs le caractére & les reſſorts des principales paſſions qu'ils ſe propoſoient d'exciter dans leurs Auditeurs.

IV° Enfin, quoiqu'on ſe plaigne que l'éloquence dégénére de jour en jour parmi nous, il eſt encore, ſoit pour la Chaire, ſoit dans le Barreau des Orateurs qui joüiſſent d'une grande réputation. Or, en ſuppoſant la théorie dont je viens de parler, il ſeroit très-utile de les ſuivre dans leurs actions publiques; & au ſortir d'un plaidoyer & d'un ſermon, de ſe rendre compte à ſoi-même des impreſſions qu'on a reſſenties; de celles que l'Avocat ou le Prédicateur ont le plus

généralement excitées dans leur Auditoire; de se rappeller les tours d'expression, & s'il est possible, jusqu'aux expressions mêmes qu'ils ont employées. J'appellerois cette méthode une Rhétorique expérimentale; & par elle on feroit peut-être autant de progrès dans la véritable éloquence, qu'on en a fait depuis un siécle dans la Physique. La connoissance, & si j'ose m'exprimer ainsi, l'Anatomie du coeur humain, de ses penchans, de ses goûts, de ses affections, & le secret de les réveiller ou de les assoupir, de les animer ou de les calmer, toujours cependant en faveur de la vérité & de la vertu, feroient-ils moins dignes de l'attention de l'homme, que la notion exacte de la structure & des fonctions des nerfs, des muscles, & des autres parties du corps? C'est par de semblables expériences rapprochées des principes, que l'on concevroit clairement pourquoi tel Orateur

ne fait que plaire, & pourquoi tel autre intereſſe; comment l'un a perſuadé réellement, tandis que l'autre n'a excité que l'admiration, & par quel art d'autres ſont parvenus à maîtriſer les cœurs par des voies différentes, mais non pas contraires. Les regles ſont, pour ainſi dire, mortes, & de nulle utilité, ſi l'on ne les anime par une ſorte d'exercice & d'application ſur les diſcours qu'on doit ſuppoſer faits d'après elles. Toute production d'eſprit où l'on n'en retrouve pas des traces, peut ébloüir; mais il eſt de toute impoſſibilité qu'elle ſe ſoutienne à l'examen, & mérite les ſuffrages des connoiſſeurs. Une oreille délicate ſaiſit une diſſonance dans une compoſition de muſique; & un eſprit exercé à penſer, remarquera du premier coup d'œil qu'une paſſion n'eſt qu'effleurée, qu'elle eſt même totalement manquée dans un diſcours qui aura enchanté le vulgaire: car il n'eſt

pas moins défectueux dans l'Éloquence que dans la Peinture, d'affoiblir ou d'outrer une passion : on sent bientôt ce qu'elle a de trop ou de trop peu ; & le pathétique si admirable quand il est vrai, devient ridicule sous le masque.

De l'unité du discours.

En général, on ne peut trop insister sur l'unité qui doit regner dans un discours, en sorte que toutes les parties aient entre elles une juste proportion, tendent à un seul & même but, forment un tout régulier : unité qui doit dominer non-seulement dans le dessein général de la piéce, mais encore dans les mœurs, les passions, les sentimens, le style, le tour, l'expression, l'harmonie, & qui dans les ouvrages d'esprit est la source du vrai beau :

Horat. Art. Poët.

Denique sit quodvis simplex dumtaxat & unum.

Or cette unité regne dans les écrits des grands Orateurs anciens & modernes,

mais d'une maniere différente. On trouve à la vérité dans les oraiſons de Cicéron un ordre & des diviſions, moins marquées toutefois que dans nos Auteurs, où la méthode ſe fait ſentir à chaque pas. Les Anciens ont un but fixe vers lequel ils s'avancent par cette gradation de raiſons & de preuves dont Cicéron a fait un précepte, *Semper augeatur & creſcat oratio.* Les Modernes au contraire diviſent & ſubdiviſent leurs ſujets en pluſieurs propoſitions, s'attachent à prouver chacune ſéparément, en ſorte néanmoins que toutes concourent à établir la même vérité. C'eſt peut-être de part & d'autre le même ordre ; mais il ſe montre plus à découvert dans les Modernes ; il eſt plus caché dans les Anciens qui regardoient comme une partie de l'art, de ſoutenir l'attention de leurs Auditeurs, en ne leur dévoilant pas d'abord toute l'œconomie de leur diſcours, & qui penſoient d'ail-

Cicero, de Orat.

leurs mieux copier la nature, en pa-roissant s'abandonner au sujet qu'ils trai-toient, & proposant leurs moyens de suite, mais avec subordination.

Au reste, ce qui prouve la difficulté de prononcer sur la prééminence d'une de ces méthodes sur l'autre, c'est qu'elles sont également éloignées de la confusion qu'on a vû regner dans notre éloquence avant l'établissement de l'Académie Françoise. Les Oraisons funébres com-posées par Renaud de Beaune, Arche-vêque de Bourges, & par le Cardinal du Perron, les hommes de leur siécle estimés les plus éloquens; les Plaidoyers des plus célébres Avocats; les Harangues des premiers Magistrats de ce tems-là hérissées d'érudition, semblent ne ten-dre précisément à rien : nulle méthode, nulle justesse, rien qui ne soit amené de bien loin & comme par force au sujet, qu'on démêle difficilement au travers de

tout cet amas de ſçavoir & d'autorités. D'ailleurs parmi nos grands Orateurs, le Pere Bourdalouë & M. Maſſillon ſe ſont attachés à la méthode nouvelle ; M. de Fenelon s'eſt déclaré pour l'ancienne, & M. Boſſuet n'a pas fait difficulté de la ſuivre. Mais ce partage d'opinions détruit moins la néceſſité indiſpenſable de l'unité dans un diſcours, qu'il ne l'établit.

Il faut néanmoins ſe donner de garde de confondre cette unité dont nous parlons avec l'uniformité : celle-ci n'aboutiroit qu'à rendre un diſcours plat & languiſſant; celle-là en ſoutient toutes les parties, & n'eſt point incompatible avec la variété. A peu près comme dans un tableau, les figures, les attitudes, les paſſions de pluſieurs perſonnages ſont diverſifiées, mais réductibles à un ſeul & même but; ainſi dans l'Athalie de Coypel, cette Princeſſe ſaiſie par les Lévites

armés, porte la ſurpriſe & la fureur peintes dans ſes regards; Joas paroît plein d'une confiance modeſte; Joad animé d'une ſainte fermeté; Joſabeth partagée entre la crainte & l'eſpérance; les anciens du peuple tranſportés d'admiration & verſant des larmes de joie. On ſent que le rétabliſſement miraculeux & ineſpéré de Joas ſur le trône de ſes peres, dut exciter ces ſentimens dans ceux qui en furent témoins; & c'eſt le mérite du Peintre de les avoir tous exprimés & rapportés à ſon ſujet. L'application eſt aiſée à faire à l'Éloquence.

Des preuves. Je voudrois encore qu'en prenant connoiſſance des regles, on inſiſtât ſur la néceſſité de prouver, & de plaire pour mieux prouver: ſur les bienſéances & les précautions qu'il faut obſerver ſelon les tems & les lieux où l'on parle, le caractere des perſonnes à qui l'on parle, & la nature des ſujets que l'on traite, partie

Des bienſéances.

de

de l'Art la plus délicate, ſelon Cicéron, la plus eſſentielle, & qu'on n'a point encore aſſez approfondie. Car il ne s'agit pas toujours de prétendre arracher d'emblée les hommes à leurs préventions, ni de penſer qu'un effort bruſque & véhément doive triompher de leurs réſiſtances. C'eſt ſouvent tout gâter que de s'y prendre de la ſorte : il eſt un art de diſſiper les préjugés ſans les heurter de front, de s'inſinuer dans les eſprits, de gagner la confiance, d'adoucir des propoſitions dures, de faire éclore dans les cœurs des diſpoſitions & des ſentimens favorables. Ce ſont comme autant de routes ſécretes qui amenent l'auditeur à la perſuaſion, ſans qu'il ſe défie de l'empire qu'on veut prendre ſur lui, puiſqu'au contraire il ne peut être que flatté de ces précautions. On ſe formeroit par-là une idée juſte des égards qu'on doit aux autres & à ſoi-même, & qui ont lieu

dans mille circonstances de la vie.

Enfin il faudroit s'attacher à bien sentir la vérité de l'expression & la convenance du nombre & de l'harmonie qui doivent s'assortir, autant qu'il est possible avec le fonds des choses. Ce n'est point à la premiere lecture d'un orateur que l'on en discerne toutes les beautés ou les défauts, surtout lorsqu'on n'a point exercé long-tems son jugement sur les ouvrages d'esprit. Il faut revenir souvent sur les mêmes choses; un second examen développe ce qu'on n'avoit senti que légérement dans le premier, & l'on s'accoutume enfin par l'usage à apercevoir du premier coup d'œil ce caractére de vrai & de naturel qui produit le beau dans un style simple ou sublime, grave ou badin, ce que ces divers styles ont de propre ou de commun, la force ou la finesse des expressions, le choix des mots & l'harmonie qui résulte de leur arrangement, les graces & la naï-

veté des images & des autres ornemens qui naiſſent, ſoit du fonds même des choſes, ſoit du tour des expreſſions qui les énoncent. Lorſqu'à cet égard on s'eſt formé des idées exactes par des lectures réfléchies, on voit, pour ainſi dire d'un même coup d'œil les défauts qui produiſent un effet contraire; on ſçait en quoi ils conſiſtent, juſqu'où ils s'écartent des regles: on connoît ce qui caractériſe l'enflure, l'affectation, le faux brillant, les ornemens déplacés, en un mot tout ce qui s'éloigne du bon goût & de la belle nature. Avec le même Téleſcope Galilée découvroit des taches ſur le diſque du ſoleil, tandis qu'il obſervoit l'admirable régularité des mouvemens de cet aſtre. Ainſi dans l'éloquence c'eſt à la faveur de ce coup d'œil judicieux qu'on démêle un défaut à côté d'une beauté; qu'on diſtingue ce que les auteurs ont tiré de leur fond, d'avec

ce qu'ils ont puisé dans les autres & qu'on juge sainement du prix des richesses qui leur appartiennent en propre & de celles qu'ils ont empruntées. Il est incroyable quelle finesse de goût on acquerroit, même en peu de tems, avec de pareilles attentions.

Orateurs Grecs & Latins. Demosthenes.

De cette théorie ou de la connoissance des regles, il faut passer à la pratique des grands maîtres. Demosthenes & Cicéron, de l'aveu même des ennemis de l'Antiquité, ayant marché dans la carriére de l'Éloquence avec tant de gloire, que si on les a quelquefois atteints, au moins ne les a-t-on jamais devancés; on ne sauroit avoir une juste idée de l'Éloquence sans lire au moins quelques harangues de l'un & de l'autre. Mais il est nécessaire de commencer par la comparaison que le P. Rapin a donnée de ces deux grands Orateurs. Il convient ensuite de voir la belle Préface que M. l'Abbé Massieu a mise à

la tête de la Traduction des Philippiques de Démosthenes, par M. de Toureil, dont elle facilite extremement l'intelligence. Ensuite on passeroit aux Philippiques mêmes & aux deux harangues de Démosthenes & d'Eschines pour la couronne, observant de saisir cette maniére impétueuse & foudroyante qui caractérise l'Orateur Athénien. Et comme rien ne perfectionne & n'épure tant le goût que la comparaison des piéces du même genre; à ces morceaux d'Éloquence Politique de l'Antiquité, il seroit à propos d'opposer ou des Traités sur les prétentions des Princes, ou des déclarations de Guerre, ou des Mémoires de Négociations composés par les Modernes. J'avoue qu'on n'y trouveroit peut-être pas tout le feu, toute la véhémence des Grecs, mais on y rencontreroit plus d'ordre, de justesse & d'attention à observer les bienséances. Car quel seroit

aujourd'hui l'homme d'État qui dans la composition d'un Manifeste se permît les invectives & les expressions indécentes que Démosthenes prodigue contre le Roi de Macédoine dans ses Olynthiennes & dans ses Philippiques? on ne peut justifier ces excès qu'en les attribuant à la haine que les Grecs nés républicains conservoient pour le pouvoir Monarchique.

Cicéron. J'en dis autant de certains détails bas auxquels Cicéron se livre dans ses harangues contre Antoine, & qui décélent assez que ses ressentimens particuliers entroient pour quelque chose dans ces déclamations qu'il attribuoit uniquement à l'amour de la Patrie. Ce n'est donc pas tant aux Philippiques de Cicéron que je voudrois qu'on s'attachât, qu'à ses Catilinaires & à quelques-uns de ses plaidoyers contre Verrès. On ne sauroit se dispenser de lire l'oraison pour le Poëte

Archias, non qu'elle ſoit la plus belle, car c'eſt une des plus courtes, mais parce que c'eſt moins un plaidoyer qu'un éloge des Lettres; éloge capable d'en donner à ceux qui les cultivent l'idée la plus noble, & d'inſpirer à ceux qui les aiment un goût encore plus vif pour elles. C'eſt-là que l'on trouve ce morceau ſi heureux, ſi vrai, tant de fois répété, mais toujours nouveau : *Hæc ſtudia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant, ſecundas res ornant, adverſis ſolatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.* Le diſcours pour Célius eſt un modéle de défenſe judiciaire, & au fonds de la matière qui eſt extrèmement intéreſſant, il joint l'exemple des plus grandes & des plus belles figures de Rhétorique. Dans toutes les autres Piéces de cet Orateur on rencontre des principes, des ſentimens nobles, élevés,

qu'un esprit intelligent ne laissera pas passer sans réflexion. Tel est ce bel endroit de l'oraison pour Rabirius Posthumus que je transcris ici, quoiqu'un peu long, parce qu'outre les beautés de sentiment, il contient un portrait des vertus militaires de César, dont on peut faire exactement l'application à un des plus grands Généraux qu'ait jamais eû la France *. *Castris locum capere, exercitum instruere, expugnare urbes, aciem hostium profligare, hanc vim frigorum, hiememque, quam nos vix hujus urbis tectis sustinemus, excipere: his ipsis diebus hostem persequi, tum, cùm etiam feræ latibulis se tegant, atque omnia bella jure gentium conquiescant: sunt ea quidem magna, quis negat? .... hæc mira laus est, quæ non Poëtarum carminibus, non annalium monumentis celebratur, sed prudentium judicio extenditur. E qui-*

Cicer. Orat. pro Rabir. Posthum.

* M. le Comte de Saxe.

tem Romanum, veterem amicum suum, studiosum, amantem, observantem sui... labentem excepit, corruere non sivit, fulsit, & sustinuit re, fortunâ, fide, hodieque sustinet.... sint sane illa magna quæ reverâ magna sunt... Ego hanc in tantis opibus, tantâ fortunâ, liberalitatem in suos, memoriam amicitiæ, reliquis omnibus virtutibus antepono. De pareils endroits choisis avec goût contribueroient également à embellir l'esprit & à former le cœur, & deviendroient des maximes de conduite. On pourroit encore lire en entier les oraisons pour Marcellus & pour Ligarius, qui sont des modéles achevés dans le genre de Panégyrique, & finir par celui de Pline que M. de Saci a rendu si parfaitement en notre langue, en se gardant toutefois de prendre le Panégyriste de Trajan pour modéle: sa maniére d'écrire est affectée, & l'on sent bien à son style

que l'Éloquence Romaine n'étoit déja plus la même qu'au siécle d'Auguste.

Elle avoit commencé à dégénérer en même tems que l'austérité des mœurs antiques s'étoit affoiblie sous les successeurs de ce Prince, & Séneque avoit contribué plus que tout autre à la corruption de l'Éloquence. C'est pourquoi il ne sera pas inutile de connoître en général ses écrits, & les précautions avec lesquelles il faut les lire. Quoiqu'on ne puisse sensément le ranger dans la classe des Philosophes dont il n'a pas la gravité, & moins encore dans celle des grands Orateurs, au nombre & à l'harmonie desquels rien n'est plus opposé que son style concis & sautillant; il surprit l'admiration de son siécle, & donna le ton aux Orateurs qui à son exemple se livrerent au goût des pensées ingénieuses, plus brillantes que solides, plus propres à flatter l'imagination qu'à satisfaire

Séneque.

la raiſon; ſi différentes, en un mot, de l'Éloquence noble & mâle des Anciens. On a ſouvent réclamé, même de nos jours, contre l'eſtime exceſſive qu'ont accordé à Séneque des Orateurs modernes qui ſemblent l'avoir choiſi pour modéle, & qui à la faveur de quelques déguiſemens font paſſer dans leurs diſcours des lambeaux de ſes écrits. C'eſt pourquoi je voudrois qu'on ne fît connoiſſance avec cet Auteur qu'après s'être ſuffiſamment prémuni de principes pour ne pas ſe laiſſer ſéduire par ſes défauts. On pourroit alors, ſans danger, lire quelques-uns de ſes livres, tels que celui de la clémence, où l'on rencontre de grands principes & de fort belles ſentences, parcourir quelques-unes de ſes épîtres, non pour en imiter le ſtyle, mais pour ſe convaincre que ſes expreſſions ſi fleuries n'ont ſouvent, comme il l'a dit lui-même, que du ſon & rien de

plus : *nihil ampliùs quàm ſonant.*

Revenons à Demoſthenes & à Cicéron, & diſons qu'afin de tirer plus de fruit de la lecture des chefs-d'œuvres de ces grands Maîtres, il ſeroit à propos & même eſſentiel, en la faiſant, de ſe rendre ſur-tout attentif à l'objet que ſe propoſe l'Orateur, aux principes qu'il établit, aux preuves qu'il employe, à l'art avec lequel il les varie, il les enchaîne, il les ſoutient les unes par les autres ; en ſorte qu'on en puiſſe rendre raiſon avec préciſion : & le vrai, peut-être l'unique moyen de parvenir à ce but, ce ſeroit de lire la plume à la main, & de réduire les raiſonnemens étendus & les principaux moyens à des ſyllogiſmes ſimples. Par-là on réuniroit comme ſous un même point de vûe toute la ſuite d'un diſcours, on en diſtingueroit d'un coup d'œil tout le fonds & toute l'œconomie. Or rien, à mon ſens, n'eſt plus propre

à donner de la justesse à l'esprit que ces sortes d'extraits, auxquels on peut ensuite & sans beaucoup de peine faire prendre l'air & le tour d'une analyse exacte & raisonnée. C'est par de semblables exercices commencés de bonne heure & continués dans le cours des études, qu'un Avocat saisira le point fixe & le nœud d'une cause; & que dans des affaires de discussion un Avocat Général, un Rapporteur, un Intendant démêleront parmi les Piéces ou les Mémoires que leur place les oblige d'examiner, celles qui vont à l'éclaircissement de la vérité & qui peuvent procurer une prompte expédition. Enfin il n'est gueres de compagnies dont les membres ne soient obligés par état de rendre compte des différentes commissions dont on les charge, & dans lesquelles par conséquent on ne doive se piquer de s'en acquitter avec ordre, exactitude & jus-

teſſe ; on en contracteroit l'habitude par ce que je viens de preſcrire.

Orateurs François.

Au reſte pour ſe former à la belle Éloquence il ne ſuffit pas d'avoir connu les grands Orateurs de l'Antiquité, il faut encore lier commerce avec les hommes les plus célébres que notre Patrie a produits en ce genre, tels que le P. Bourdalouë, M. Boſſuet, M. Fléchier, M. Maſſillon, le P. de la Rue, &c. Je ne parle ici que de ceux dont les ouvrages ſont imprimés. Car combien d'autres encore vivans, dont on admire les diſcours animés par les graces & le feu du débit, & dont l'impreſſion probablement ne diminuera pas le mérite. Ce ſeroit aſſez de lire quelques Sermons du premier pour connoître ſa méthode exacte & lumineuſe, ſa façon de penſer & ſon ſtyle auquel on doit cependant moins s'attacher, qu'à cette force de raiſonnement qu'il pouſſe preſque par tout juſ-

Le P. Bourdalouë.

qu'à l'évidence. Il ne ſeroit pas non plus inutile de lire & de comparer enſemble les éloges qu'il fait ſi fréquemment du feu Roi : on y apprendroit comment on peut donner de nouvelles faces & de nouveaux tours à une matiére qui, quoique féconde, ramenoit toujours néceſſairement des idées égales ou ſemblables. Enfin il faudroit remarquer avec quelle grandeur, avec quelle nobleſſe il annonce & prépare preſque tous ſes ſujets : je n'en citerai qu'un exemple qui m'a toujours paru vraiment beau. C'eſt la paraphraſe de ce texte, *Surrexit, non eſt hîc*, ſur la réſurrection de Jeſus-Chriſt. « Ces paroles ſont bien diffé- Tom. I. des Myſteres.
» rentes de celles que nous voyons com-
» munément gravées ſur les tombeaux
» des hommes. Quelque puiſſans qu'ils
» ayent été, à quoi ſe réduiſent ces ma-
» gnifiques éloges qu'on leur donne &
» que nous liſons ſur ces ſuperbes mau-

» folées que leur érige la vanité humai-
» ne ? à cette infcription : *Hîc jacet ;* ce
» Grand, ce Conquérant, cet homme
» tant vanté dans le monde, eft ici cou-
» ché fous cette pierre & enfeveli dans
» la pouffiére, fans que tout fon pouvoir
» & toute fa grandeur l'en puiffent tirer.
» Mais il en va bien autrement à l'égard
» de Jefus-Chrift. A peine a-t-il été ren-
» fermé dans le fein de la terre, qu'il en
» fort dès le troifiéme jour, victorieux
» & tout brillant de lumiére.... Au lieu
» donc que la gloire des Grands du fié-
» cle fe termine au tombeau, c'eft dans
» le tombeau que commence la gloire
» de ce Dieu-Homme. C'eft-là, c'eft
» pour ainfi parler, dans le centre même
» de la foibleffe qu'il fait éclater toute fa
» force, & jufqu'entre les bras de la
» mort, qu'il reprend par fa propre vertu
» une vie bienheureufe & immortelle. »
Si de femblables traits n'infpiroient pas
le

le désir de connoître plus particuliérement Bourdalouë, on ne pourroit que plaindre ceux qui seroient insensibles à leur beauté.

Parmi les Oraisons funébres de M. Bossuet, il faudroit s'attacher à celles de la Reine d'Angleterre, de la Duchesse d'Orléans & du grand Condé. C'est là qu'on trouve ces principes si vrais & si nobles sur la bienfaisance qui devroit être le caractere non-seulement des Princes & des Grands, mais encore de toutes les personnes en place. « Loin de nous » les Héros sans humanité. Ils pourront » bien forcer les respects, & ravir l'ad» miration comme font tous les objets » extraordinaires, mais ils n'auront pas » les cœurs. Lorsque Dieu forma le » cœur & les entrailles de l'homme, il y » mit premiérement la bonté, comme le » propre caractere de la Nature divine, » & pour être comme la marque de cette

M. Bossuet.

Oraison funébre du Grand Condé.

» main bienfaisante dont nous sortons.
» La bonté devoit donc faire comme le
» fonds de notre cœur, & devoit être
» en même tems le premier attrait que
» nous aurions en nous-mêmes pour ga-
» gner les autres hommes. La grandeur
» qui vient par-dessus, loin d'affoiblir
» la bonté, n'est faite que pour l'aider à
» se communiquer davantage, comme
» une fontaine publique qu'on éleve pour
» la répandre. Les cœurs sont à ce prix,
» & les Grands dont la bonté n'est pas
» le partage, par une juste punition de
» leur dédaigneuse insensibilité, demeu-
» reront éternellement privés du plus
» grand bien de la vie humaine, c'est-
» à-dire, des douceurs de la société ».
Quel homme plus capable de donner de l'éducation au Fils de Louis XIV, qu'un homme qui connoissoit si bien les devoirs des Rois, & qui les leur remontroit si solidement!

Quant aux Oraiſons funébres de M. Fléchier, quoique celle de M. de Turenne paſſe avec raiſon pour ſon chef-d'œuvre, toutes les autres ſont également pleines d'endroits admirables. Je ne rapporterai qu'un trait de celle de M. de Montauſier, pour faire connoître le génie de cet Orateur. On ſçait que M. Fléchier devoit ſa fortune à ce Duc, & par conſéquent l'éloge funébre qu'il en entreprenoit pouvoit paroître ſuſpect de flatterie. Voici comment dès ſon exorde il écarte ce ſoupçon. « Ne craignez pas, Meſſieurs, que l'amitié ou la reconnoiſſance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jeſus-Chriſt, dit l'Apôtre ; & je puis dire comme lui : Vous ſçavez, mes freres, que la flatterie juſqu'ici n'a pas regné dans les diſcours que je vous ai faits...... Oſerois-je dans celui-ci, où la franchiſe & la candeur font le ſujet de nos éloges,

M. Fléchier.

Oraiſ. funeb. de M. de Montauſier.

» employer la fiction & le menſonge ?
» Ce tombeau s'ouvriroit, ces oſſemens
» ſe rejoindroient, & ſe ranimeroient
» pour me dire : Pourquoi viens-tu
» mentir pour moi qui ne mentis pour
» perſonne ? Ne me rends pas un hon-
» neur que je n'ai pas mérité, à moi,
» qui n'en voulus jamais rendre qu'au
» vrai mérite. Laiſſe-moi repoſer dans le
» ſein de la vérité, & ne viens pas trou-
» bler ma paix par la flatterie que j'ai
» haïe. Ne diſſimule pas mes défauts, ne
» m'attribue pas mes vertus : loue ſeu-
» lement la miſéricorde de Dieu, qui a
» voulu m'humilier par les uns & me
» ſanctifier par les autres ». Tout le reſte
du diſcours juſtifie que la gratitude de
l'Orateur ſe borna à être véridique, &
ne dégénéra point en adulation.

En comparant ces deux derniers Ora-
teurs on ſe formeroit un goût ſûr, &
l'on ſentiroit quelle différence il y a en-

tre le genre ſublime & le genre fleuri. En effet l'un répand les ornemens ſur tous les ſujets qu'il traite, quelquefois avec une ſorte de profuſion, toujours noble, mais concerté : l'autre négligeant ſouvent le ſoin des paroles pour ne s'occuper que des choſes, ſçait néantmoins quand il lui plaît, réunir la grandeur de l'expreſſion & la convenance de l'harmonie, ce qui, pour le dire en paſſant, prouve que notre langue eſt ſuſceptible de ces deux beautés. Un exemple le prouvera encore mieux. Il eſt connu, mais les choſes admirables ne ſçauroient être trop ſouvent répétées, on les revoit ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir. Dans l'oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, après avoir dit que cette Princeſſe partit des ports de ſon Royaume à la vûe des vaiſſeaux de ſes ſujets rebelles, M. Boſſuet s'écrie : » O voyage » bien différent de celui qu'elle avoit

» fait sur la même mer, lorsque venant
» prendre possession du sceptre de la
» Grande Bretagne, elle voyoit pour
» ainsi dire les ondes se courber sous el-
» le, & soumettre toutes leurs vagues à
» la Dominatrice des mers : maintenant,
» chassée, poursuivie par ses ennemis im-
» placables, qui avoient eû l'audace de
» lui faire son procès, tantôt sauvée &
» tantôt presque prise, n'ayant pour elle
» que son courage inébranlable, elle n'a-
» voit ni assez de vents, ni assez de voi-
» les pour favoriser sa fuite précipitée. »

Orais. funeb. de la Reine d'Angleterre.

Le P. de la Rue.

Le caractére d'Éloquence du P. de la Rue ne dénote pas un génie si original, &, (qu'on me permette cette expression) si créateur que celui des grands hommes dont nous venons de donner une idée. Cependant on ne laisse pas que de rencontrer dans ses panégyriques & dans ses oraisons funébres des morceaux fort brillans. Telle est cette pensée par

laquelle il termine l'éloge de M. Bossuet, & qui, quoiqu'empruntée en partie d'un Pere de l'Eglise, exprime noblement les services que ce grand homme a rendus à la Religion : « Contem- » plons en esprit ce zélé serviteur, tel » que S. Grégoire le Grand nous re- » présente les Apôtres au jour de la der- » niére décision, conduisant au Juge » éternel les nations soumises à l'Évan- » gile : Pierre & la Judée sur ses pas, » André & l'Achaïe, Jean & l'Asie, » Thomas & l'Inde, Paul & le monde » presque entier. Voyons Bénigne à la » suite des Apôtres, offrant à Dieu non » pas des Barbares, des ignorans, mais » le choix des plus polies & des plus sça- » vantes nations rappellées par ses soins » à l'unité de la Foi. Tant d'ames, tant » de familles, à qui sa voix a ouvert le » chemin du Ciel, n'attendront pas le » dernier Jugement pour implorer sur

Orais. funeb. de M. Bossuet

» lui la miséricorde divine, elles élé-
» vent dès ce moment, de toutes les par-
» ties du monde, leurs voix au ciel,
» &c. »

M. Massillon. Massillon est un des premiers Orateurs que nous ayons. Il pense & s'exprime par-tout noblement. S'il raisonne moins que Bourdalouë, en revanche il est plus affectueux; il est plus soutenu que Bossuet, s'il a moins d'élévation. Je le trouve comparable à Fléchier, soit pour le tour, soit pour les pensées, soit pour les images, soit pour la diction; & il n'est point maniéré comme lui. Je ne veux que le morceau suivant qui est beau sans doute, mais qui n'est peut-être pas le plus beau de Massillon, pour justifier le cas que je fais de cet Orateur. Il est tiré d'un discours prononcé à une bénédiction de Drapeaux. « Ce n'est pas pour
» vous rappeller ici des idées de feu & de
» sang, & par le souvenir de vos victoires

» vous animer à de nouvelles, que je viens
» dans le Sanctuaire de la paix mêler un
» discours évangélique à une cérémonie
» sainte. La parole dont j'ai l'honneur
» d'être le ministre, est une parole de ré-
» conciliation & de vie, destinée à réu-
» nir les Grecs & les Barbares ; à faire
» habiter ensemble, selon l'expression du
» Prophéte, les lions, les aigles, les co-
» lombes & les agneaux ; à rassembler
» sous un même chef toute langue, tou-
» te tribu & toute nation ; à calmer les
» passions des Princes & des peuples ;
» confondre leurs intérêts, anéantir leurs
» jalousies, borner leur ambition, inspi-
» rer les mêmes désirs à ceux qui doivent
» avoir la même espérance ; & si elle pro-
» pose quelquefois des guerres & des
» combats, ce sont des guerres qui se ter-
» minent toutes dans le cœur, & des com-
» bats de la grace.

» D'ailleurs je me souviens que je par-

» le ſous l'autel même de l'Agneau qui
» eſt venu pacifier le ciel & la terre : dans
» un temple conſacré au Chef d'une lé-
» gion ſainte qui ſçut préférer le culte
» de Jeſus-Chriſt à celui des ſtatues de
» l'Empereur, & laiſſer fiérement les ai-
» gles de l'Empire pour ſuivre l'étendart
» de la Croix ; & enfin, que je parle à une
» troupe illuſtre, qui ne connoît les pé-
» rils que pour les affronter ; que mille
» actions diſtinguent plus encore que le
» nom du fameux Général qu'elle a l'hon-
» neur d'avoir à ſa tête & le mérite de
» celui qui la commande, & qui attend
» plutôt de moi des leçons de piété que
» de valeur, & des avis pour faire la
» guerre ſaintement, que des exhorta-
» tions pour la bien faire ».

Eloquence du Barreau.

Nous ne pouvons gueres nous former par la lecture une juſte idée de l'Éloquence de notre Barreau, puiſque la modeſtie des grands hommes qui brillent

aujourd'hui dans cette carriere, refuse aux désirs du public l'impression de ces Plaidoyers qu'il a entendus avec tant d'admiration, & dans lesquels on trouveroit sans doute tous les genres d'Éloquence réunis avec l'exactitude du raisonnement. Car quoique dans les grandes Causes on imprime & distribue ordinairement des Mémoires intéressans qui contiennent les faits, les moyens, les principales objections & les réponses, ces Mémoires d'ailleurs très-bien écrits ne sont que comme les canevas du discours animé que l'Avocat prononce à l'Audience. On n'y apperçoit souvent que des traces légeres des mouvemens & des passions que l'Orateur approfondit & pousse dans la chaleur de son action. Je ne dis rien ici qui ne soit parfaitement connu de tous ceux qui ont entendu MM. Aubry, Normant, Cochin, &c. Au défaut de ces modéles on

[illegible] Plaidoyers de M. [illegible] fur les Anciens. [illegible] procédé dans notre [illegible] differtateurs [illegible] plus de pa- [illegible] que d'être éloquens, & [illegible] l'art, au lieu de le [illegible] plaidoyers étoient-ils [illegible] & fouvent burlef- [illegible] grecques & latines bi- [illegible] avec notre langue, ef- [illegible] pédantefque qui [illegible] fous le regne des Valois. Mais comme on retireroit peu de fruit de connoître les grandes Caufes, ou de lire les Mémoires qu'elles occafionnent, fi l'on n'avoit quelques principes au moins généraux de Jurifprudence : il feroit très-utile de lire les Inftituts de Juftinien pour les Loix Romaines, & pour les nôtres, l'Inftitution au Droit François par M. Argou, &

celle qu'a donné M. Fleuri pour le Droit Eccléſiaſtique. On y puiſeroit des notions claires & exactes ſur des matiéres que tout le monde n'eſt pas obligé par état d'approfondir.

Recueils de l'Académie.

Enfin l'uſage établi dans l'Académie Françoiſe de prononçer des diſcours à la réception des ſujets qui la compoſent, & de faire imprimer tous les ans le diſcours auquel elle a adjugé le prix, nous fourniſſent encore des reſſources en fait d'Éloquence. Ses recueils ſont entre les mains de tout le monde. Parmi les diſcours de réception, quoiqu'ils roulent tous ſur les mêmes ſujets, il en eſt pluſieurs excellens, & preſque tous renferment de grandes beautés. Quant à ceux qui ont remporté les prix (s'il m'eſt permis de dire ce que j'en penſe) je les regarde plutôt comme des modéles d'exactitude & d'élégance, que comme de véritables piéces d'Éloquence. Accor-

des graces & de l'aménité.

Du genre épistolaire. Quant au genre épistolaire, les Lettres de Cicéron suffisent pour nous en donner une juste idée. Il y en a de pur

Cicéron. compliment, de remercîment, de louanges, de recommandation. On en trouve d'enjouées dans lesquelles il badine avec beaucoup d'aisance & de liberté; d'autres graves & sérieuses, dans lesquelles il examine des affaires importantes. Celles qu'il adresse à Caton & à son frere Quintus sont pleines de graces & de finesse, quoiqu'elles roulent sur des affaires d'État & des matieres politiques. Celles qu'il écrit à Atticus ne leur cédent en rien. La traduction qu'en a donné M. l'Abbé Mongault, en a mis les beautés à portée de tout le monde. Cel-

Pline. les de Pline, dont nous sommes redevables à M. de Saci, ne réunissent pas moins d'agrémens & de solidité. Dans notre Langue nous n'avons gueres de

Lettres

Lettres politiques que celles du Cardinal d'Offat, qui fous un ftyle un peu furané contiennent des maximes profondes & des détails intéreffans, pour le commerce ordinaire de la vie; celles de Madame de Sévigné font généralement le plus admirées. Mais comme elle les a toutes adreffées à fa fille, & que fous un certain vernis de variété elles confervent toujours un fonds de monotonie & d'uniformité, elles ne peuvent être d'aucune utilité que pour un commerce femblable, fi l'on en excepte la facilité & la légéreté qui les caractérifent, & que l'on peut fe propofer d'imiter, en fe gardant toutefois de fortir du naturel, & de tomber dans l'affectation ou le précieux; car delà au ridicule il n'y a qu'une nuance prefque imperceptible & facile à franchir. Il n'eft rien aujourd'hui dans la fociété dont on fe pique tant que de bien écrire une lettre, & l'on convient géné-

Le Cardinal d'Offat.

Madame de Sévigné.

ralement qu'il faut écrire d'une maniere ſimple & naturelle ; cependant on veut mettre dans tout de la fineſſe, de la vivacité, de l'eſprit, & par-là l'on tombe dans les défauts dont je viens de parler. Auſſi ne voudrois-je pas qu'on ſe laiſſât ſaiſir d'une fauſſe admiration pour certaines productions en ce genre, où l'eſprit pétille ſans ceſſe ; le ſoin qu'on a pris de les embellir à l'excès eſt préciſément ce qui les maſque & les défigure. En retranchant la moitié de l'eſtime qu'on leur prodigue, il leur reſteroit la portion qu'elles méritent juſtement.

Balzac & Voiture.

Je ne parle point des Lettres de Balzac, même de ſes Lettres choiſies, elles ſont trop guindées & ſentent trop le travail. Le tour nombreux & périodique de ſes phraſes eſt diamétralement oppoſé à l'aiſance & à la naïveté de la converſation, que le genre épiſtolaire ſe propoſe de copier. Pour celles de Voiture,

quelqu'ingénieuſes qu'elles ſoient, le ton en eſt trop ſingulier, & le ſtyle trop peu exact, pour que perſonne ambitionnât aujourd'hui d'écrire comme cet Auteur. Il eſt bon de ſe rappeller que Balzac & Voiture écrivoient dans un ſiécle où le bon goût ne commençoit qu'à ſe produire, & que malgré les applaudiſſemens de leurs contemporains, ils n'ont ni atteint, ni épuiſé toutes les fineſſes de l'Art dont ils n'ont que débrouillé les principes. Si leurs efforts méritent des éloges, il faut reconnoître auſſi de bonne foi que leurs travaux ne ſont pas toujours dignes d'être imités.

Il eſt tems de parler de la Poëſie. Si je ne parois quelquefois qu'en effleurer les principes, on me permettra de renvoyer les Lecteurs à ceux que j'ai donnés ſous le titre de *Principes pour la lecture des Poëtes*. L'indulgence que le Public a eûe pour cet ouvrage m'autoriſant à l'indi- Poëſie.

quer comme un livre, où les matieres ſont développées avec quelque netteté, & dont on trouvera néceſſairement ici quelques nuances.

Parallele de la Poëſie & de la Peinture.

L'Art de la Poëſie & celui de la Peinture ayant entre eux une ſi grande affinité, qu'ils ne ſont preſque différenciés que par la maniere, j'ai cru les devoir d'autant moins ſéparer, que les mêmes principes généraux leur ſont communs. Toutes deux ſont des arts d'imitation, l'une par le moyen des couleurs artiſtement diſpoſées & mêlangées, l'autre par le ſecours des expreſſions employées avec harmonie. L'une frappe & charme les yeux, & par leur organe intéreſſe l'ame, l'autre affecte & enchante l'oreille pour parler à l'imagination, amuſer l'eſprit & toucher le cœur. Celle-ci repréſente pluſieurs objets ſucceſſivement, ou les mêmes objets en différentes poſitions. Celle-là les offre enſemble & dans une mê-

me poſition. La Poëſie rend non-ſeulement l'action, mais encore toutes ſes parties & toute ſa durée. La Peinture ſaiſit ſeulement une partie & un moment de l'action, à moins qu'on ne diſe pour les égaler en quelque ſorte à cet égard, que ce que le Poëte peint ſucceſſivement, le Peintre le repréſente dans divers tableaux, comme Coypel a fait les principaux événemens de l'Énéïde dans une Gallerie du Palais Royal, encore faudroit-il convenir que le pinceau eſt forcé de ſe fixer au moment précis de l'action, & qu'il ne décrit pas comme la plume du Poëte toutes les circonſtances antérieures ou poſtérieures à l'événement, & qui ſervent à l'éclaircir. D'où il arrive ſouvent que le ſujet d'un tableau n'eſt pas toujours démêlé du premier coup d'œil par tous les ſpectateurs, à moins qu'il ne ſoit extrêmement connu. Au lieu que le fonds d'un Poëme ſe

développe comme de lui-même par le fil des idées qui le composent. Au reste le Peintre a les mêmes régles à observer que le Poëte, l'unité d'action, la subordination de tous les personnages introduits, à un personnage principal, & par conséquent l'unité d'intérêt. Le Peintre & le Poëte ne doivent prendre pour sujets de leur imitation que des sujets connus, s'ils veulent l'un & l'autre instruire, plaire, intéresser. Le premier doit contraster ses figures, & le second ses caractéres. Un Peintre habile n'a garde de négliger ce qu'on appelle le costumé. Il ne représentera pas, par exemple, Alexandre au passage du Granique avec une thiare à la Persienne, ni Henri IV. avec une armure à la Romaine, ni du canon dans la bataille de Constantin contre Maxence, ni des boucliers, des arcs & des fléches, dans les combats des Modernes. Le Poëte de son côté, gardera les mœurs,

les usages des tems & des lieux où l'action qu'il a choisie est arrivée, sans transporter à l'antiquité les mœurs de son siécle, ou prêter à ses contemporains le caractére des Anciens. Enfin pour abréger & terminer ce parallele, le Peintre & le Poëte doivent également s'attacher à la nature, au vrai réel ou au vrai idéal, & se conformer avec le même scrupule, avec la même exactitude, à la vraisemblance. Tous deux doivent connoître l'art, & ne le pas négliger; mais (ce qui est encore plus essentiel) tous deux doivent également le confondre, & comme l'incorporer avec les traits de la belle nature.

Poësie en général.

Pour la Poëtique en général on ne sçauroit se dispenser de lire avec attention l'Art Poëtique d'Horace, celui de Boileau, & ensuite les réflexions du P. Rapin sur cette matiere, non que tout y soit approfondi & suffisamment expli-

qué, mais parce qu'on y trouve comme les germes de tous les fondemens de l'art. On s'attachera ſur-tout à ce qu'enſeigne le Poëte Latin ſur les mœurs, ce qui eſt infiniment ſimple, quoiqu'il y ait ſur cet article d'immenſes commentaires & des diſſertations ſans fin. On peut voir auſſi ce qu'en a dit Ariſtote au ſecond Livre de ſa Rhétorique. Des préceptes & des obſervations judicieuſes de ces deux grands Maîtres, il réſulte que les mœurs doivent être convenables à l'âge, au ſexe, au pays, à la condition des perſonnes que le Poëte fait agir ou parler: conformes à celles que l'on a trouvées, ſoit dans la Fable, ſoit dans l'Hiſtoire: égales, ou ſe ſoutenant dans tout le cours de l'ouvrage, ſans varier ni ſe démentir: enfin bonnes, non d'une bonté morale ſans doute, autrement le caractére de Mezence dans Virgile & celui d'Athalie dans Racine, ſeroient très-défectueux,

Mœurs.

mais d'une bonté poëtique, c'est-à-dire, telles que par les caractéres donnés, on juge certainement quel parti prendront les personnages introduits. De cet art si nécessaire de soutenir les caractéres, on sent que naît l'unité d'intérêt qui doit s'allier avec celle d'action & de dessein. Je ne fais qu'indiquer ici ces préceptes, que je crois avoir suffisamment éclaircis & développés ailleurs par des exemples tirés des meilleurs Poëtes, tant anciens que modernes.

Il y a long-tems qu'on dispute sur la fin ou le vrai but que se propose la Poësie : cette question a produit beaucoup d'ouvrages polémiques, & cependant elle est facile à résoudre. La Poësie doit-elle plaire ? doit-elle instruire ? Horace a décidé par ce seul vers : But de la Poësie.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. Art Poët.

C'est cet heureux accord de l'agréable

& de l'utile qui assûre au Poëte les suffrages de son siécle & l'admiration de la postérité. D'ailleurs en le supposant sensé pourra-t-il ne songer qu'à plaire ? Il en est des graces dans les ouvrages d'esprit comme de celles du corps ; quand elles ne sont soutenues d'aucun autre mérite, elles éblouissent sans faire des impressions durables. L'utilité sera donc toujours le principal but d'un Écrivain sage, & l'agrément un véhicule pour y parvenir plus sûrement. Que si la Poësie s'est quelquefois écartée de cette fin, ce n'est point la faute de l'art, mais uniquement celle des personnes qui en ont abusé pour faire servir leur esprit d'interpréte à la corruption de leur cœur. L'abeille tire du suc des fleurs pour en composer son miel, & le vil frelon les flétrit par son attouchement : la chose est pourtant la même, la différence n'est que dans l'usage. Il y auroit de l'injusti-

ce à condamner la Poësie, parce que quelques hommes pervers l'ont dénaturée en l'employant à farder le crime, à pallier les horreurs du libertinage & de l'impiété. Le véritable but de la Poësie est de rendre l'homme meilleur par des leçons enveloppées sous des fictions ingénieuses, d'embellir & de parer la vertu pour la lui faire aimer. Elle mérite donc d'être cultivée pour l'avantage & l'amusement de la société.

Quant à la Peinture, je souhaiterois qu'on en eût une théorie générale, d'ailleurs fine & exacte, quoique moins approfondie que celle qui convient aux Praticiens en ce genre, afin de mieux goûter les beautés de la Poësie & d'en juger avec plus de précision. Car ces deux Arts s'éclairent merveilleusement l'un l'autre. La Poësie est une peinture harmonieuse, & la Peinture à son tour est une poësie vivante. Le Peintre comme le

Peinture en général.

Poëte doit agir d'imagination, & se livrer à l'enthousiasme. Nous en avons vû il y a quelques années au Salon du Louvre un exemple ingénieux, dans un petit modéle en terre cuite de Bouchardon. C'est un Amour qui charpente la massue d'Hercule pour s'en faire un arc, & qui a déja à moitié transformé en ses armes celles du héros. Ce qui rappelle aisément l'idée de ses foiblesses pour Omphale.

Théorie, où il faut la puiser.

Or pour acquérir cette théorie on pourroit se borner au cours de Peinture, dont on est redevable à M. de Piles, & à ses Vies abrégées des Peintres, deux petits ouvrages qui renferment tout ce qu'il y a de bon dans les prolixes entretiens de Félibien. Les Amateurs lettrés y pourront joindre le Poëme Latin de Dufresnoi sur cette matiere. Mais un ouvrage supérieur à tout ce qu'on a jamais écrit en ce genre, c'est le Livre de M. l'Abbé du Bos, qui a pour titre, Réfle-

xions ſur la Poëſie & ſur la Peinture; on ne ſçauroit trop le méditer, ſi l'on veut par des connoiſſances auſſi claires qu'amuſantes ſe former un goût ſûr & délicat, qui n'admire ou ne critique qu'en rendant des raiſons ſolides de ſes jugemens. Le goût naturel (car tous les hommes en portent en eux les ſemences pour les arts d'imitation) le goût naturel une fois développé & fortifié par le ſecours des principes, ne demanderoit plus qu'à être exercé ſur les productions des beaux Arts. A la premiere vûe d'un tableau de le Brun les yeux ſeroient émerveillés, & l'eſprit confuſément étonné par la nobleſſe & l'entente du deſſein, par la force ou la grace des attitudes, par la multitude & la variété des perſonnages, par l'expreſſion des ſentimens & des paſſions. Mais on n'en ſçauroit pas encore bien juger, il faudroit revoir ce tableau peut-être dix fois, pour y découvrir de nou-

velles beautés, & lorſque l'admiration ſeroit un peu refroidie, que ſçait-on ſi l'on n'y démêleroit pas, ſinon des défauts, du moins des imperfections. Il y a plus, il faudroit comparer le Brun avec le Titien, avec Rubens, avec nos grands Peintres, pour décider en quoi il leur céde, en quoi il l'emporte ſur eux, & comparer entre eux ſes divers ouvrages, pour voir comment il eſt toujours le même & toujours différent. La Sculpture & l'Architecture étant analogues à l'art de peindre, ce que nous venons de dire de celui-ci leur peut être appliqué, ou du moins en faciliter les notions.

Poëſie en particulier.

En voilà aſſez ſur la Peinture & ſur la Poëſie en général, il eſt tems de conſidérer cette derniere en particulier. On y diſtingue communément de grands & de petits Poëmes. L'Epopée, la Tragédie & la Comédie ſont de la premiere eſpéce. L'Ode, l'Eglogue, l'Elégie, la

Satyre, &c. ſont de la ſeconde. Comme on ne ſçauroit s'inſtruire ſur tous ces genres ſi différens entre eux par une ſeule & même lecture, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire ſur chacun quelques réflexions particulieres.

L'Épopée, ou le Poëme épique, à n'en fixer l'origine qu'à Homere, (car à en juger par la perfection que lui donna ce Poëte, on feroit tenté de la faire encore remonter plus haut) eſt le plus ancien, le plus noble & le plus majeſtueux de tous les Poëmes. Il conviendra donc de commencer par en étudier les régles qu'on trouvera raſſemblées dans les réflexions du P. Rapin ſur la Poëtique; en particulier, dans l'ouvrage du P. le Boſſu & dans le Diſcours qu'on a mis à la tête des dernieres éditions de Thélemaque. J'obſerverai néantmoins que ces trois ouvrages ne ſont pas abſolument exempts d'erreurs ou de préventions, ſoit Poëme épique.

dans le fonds des principes, ſoit dans leur application. Le Saint Louis du P. le Moine n'eſt rien moins qu'un Poëme épique, quoi qu'en diſe le P. Rapin entraîné à le louer par des préjugés dont il eſt quelquefois difficile de ſe défendre. L'opinion du P. le Boſſu ſur l'invention & la diſpoſition de la Fable, c'eſt-à-dire, ſur le ſujet du Poëme épique, eſt une pure chimere: & le raiſonnement de M. de Ramſai, pour prouver que la rime eſt inutile à ce genre de Poëſie, n'eſt qu'un ſophiſme dont je crois avoir démontré ailleurs l'abſurdité.

Homere. De cette théorie ſi l'on veut paſſer à la pratique, on lira d'abord l'Iliade & l'Odyſſée d'Homere; mais d'une part avec cet eſprit d'équité qui veut que l'on ſe tranſporte dans les tems & dans les lieux où le Poëte écrivoit, qu'on ſe rappelle même les ſiécles antérieurs où il a puiſé ſon ſujet, pour n'être pas ridiculement

diculement blessé des mœurs, des usages & des cérémonies qu'il décrit. Toute Poësie doit être une peinture, une imitation. Le Poëte ne doit donc ni peindre, ni imiter des mœurs étrangeres à son siécle & à son sujet. Railler Homere d'avoir peint Achille faisant lui-même sa cuisine, c'est faire le procès à le Brun de ce qu'il n'a pas habillé Alexandre & Porus à la Françoise, c'est blâmer le Poussin de ce qu'il n'a pas donné à Agrippine des ajustemens tels qu'en portent nos Dames de Cour. D'un autre côté on lira les Poëmes d'Homere avec cette impartialité qui laisse au jugement toute la liberté, je veux dire sans cette prévention qui a excité tant de guerres littéraires entre les adorateurs des Anciens & les partisans des Modernes; ceux-ci rabaissant ce Poëte avec autant d'affectation que d'injustice, ceux-là l'idolâtrant jusqu'à ne vouloir pas souffrir

qu'on lui trouve le plus léger défaut.

Fruit de la lecture d'Homere.

Cependant cette lecture bien faite ne doit pas se borner à embellir l'esprit, elle peut encore servir à former les mœurs. L'homme est fait pour penser, mais ses connoissances sont bornées, & la briéveté de la vie l'empêche de tout pénétrer par lui-même, & de tout embrasser dans ses réflexions. D'ailleurs, soit foiblesse, soit nonchalance, la plûpart n'osent, pour ainsi dire, se donner la peine de penser eux-mêmes, tout capables qu'ils soient de sentir, de goûter & d'aimer, dès qu'on la leur montrera, une vérité qu'ils n'eussent jamais cherchée ni découverte par leurs propres efforts; semblables à ces enfans qui ne portent leurs pieds qu'en chancelant, mais qui marcheront hardiment pour peu qu'une main officieuse les soutienne & les encourage. Or c'est ce que fait la lecture des bons Auteurs en général, & c'est à quoi celle

d'Homere en particulier peut contribuer singuliérement. Sous le voile enchanteur des fictions dont ses poëmes sont remplis, il a enveloppé des vérités frappantes, & qui deviennent aimables par la maniere dont elles sont annoncées. Ce n'est point la morgue austere & sombre de la Philosophie qui dogmatise séchement, & qui accable l'esprit de raisons, sans persuader le cœur, c'est la vertu même qui en amusant l'esprit y grave des vérités importantes, & qui intéressant l'imagination conspire, pour ainsi parler, avec toutes les facultés de l'ame, afin de s'ouvrir d'une maniere insinuante le chemin des cœurs & de les former. Dans l'Iliade, le but général que se proposoit le Poëte, c'étoit de montrer aux Grecs que rien n'est plus funeste aux Etats & aux Républiques que la discorde des Chefs, en leur peignant les maux qu'entraîna celle d'Achille &

d'Agamemnon devant Troye. La fin de l'Odyssée est de faire voir que la vertu persévérante triomphe à la fin des obstacles & des dangers, & sur-tout qu'elle ne succombe pas aux attraits de la volupté. Mais pour remplir ce double objet, quel enchaînement, quelle foule d'autres vérités subsidiaires qui partent d'un fonds de morale exacte & épurée. Car sans parler des connoissances qu'on en peut tirer pour s'orner l'esprit, & s'instruire des mœurs & des coutumes des Anciens, combien d'instructions vives, efficaces, pour régler la conduite de la vie; respect pour les Dieux & pour les Rois, tendresse pour les parens, fidélité pour les amis, amour de la patrie, de la piété, de la justice, hospitalité & compassion envers les malheureux, sincérité, bonne foi dans le commerce de la vie, candeur & simplicité dans les discours & dans les mœurs, si

différentes du raffinement & de la molleſſe qui regnent aujourd'hui : douceur, humanité dans les Princes, attachement & ſoumiſſion dans les ſujets, frugalité, déſintéreſſement, tempérance, voilà ce qu'Homere cherche à rendre aimable aux hommes. Ajoutez à cela que malgré les ténébres de l'Idolâtrie, il a des ſentimens élevés de la Divinité, & que s'il en donne quelquefois une étrange idée en tranſportant aux Dieux les défauts des hommes, comme Cicéron le lui a reproché, il établit ſouvent des maximes fondamentales de Religion, qui ſont des étincelles de cette lumiere primitive répandue par Dieu même dans le cœur de l'homme, & que les paſſions ou les préjugés peuvent bien obſcurcir, mais non pas éteindre entiérement. Telle eſt l'idée d'un Etre ſuprême, unique, tout-puiſſant; dont les décrets fixent la deſtinée des hommes, &

celle d'une Providence qui régle tout ; qui préside à tout, qui partage à son gré les biens, les succès, les talens. Voilà ce qu'on trouve presqu'à chaque page dans l'Iliade & dans l'Odyssée, où en cherchant toujours le vrai même sous l'écorce de la Fable, on préférera le solide au brillant, l'utile à l'agréable, & la vertu au bel esprit.

N'est-il pas étonnant qu'après des avantages si réels, reconnus par toute l'antiquité & par les meilleurs Écrivains modernes, une secte de gens de Lettres se soit élevée parmi nous, & ait fait cabale pour les contester à Homere ? Qu'ils prétendissent mettre des bornes à la vénération excessive que lui portoient certains visionnaires de la République des Lettres, (car elle a ses enthousiastes comme bien d'autres sociétés) le dessein en lui-même n'étoit point blâmable. Mais qu'ils ayent affecté de rencre ce

Poëte ridicule, en n'en jugeant ſouvent que par des traductions fort inférieures à l'original, non ſeulement en relevant ſes défauts réels, mais en lui en ſuppoſant d'imaginaires, en lui prodiguant le nom de *Monſtre Grec*, ou d'autres ſemblables épithétes; enfin que ſous prétexte de modérer ſon culte, ils ayent voulu renverſer ſes autels juſqu'aux fondemens, ne devoient-ils pas craindre d'être les premiers écraſés ſous leurs ruines? L'Enéïde a-t-elle rien perdu de ſon prix, parce que Scarron l'a miſe en vers burleſques, & un de nos beaux eſprits n'a-t-il pas ſouvent déſavoué une pareille entrepriſe qu'on l'accuſoit d'avoir tentée ſur Homere? Les Perraults & leurs partiſans ont attiré ſur leurs propres ouvrages le mépris qu'ils s'efforçoient d'inſpirer au public pour ces Poëmes immortels. Mais ce n'eſt pas ici proprement le lieu de diſputer contre les détracteurs

d'Homere & de la belle antiquité. Revenons à notre ſujet.

Virgile. Comme en traitant de l'Éloquence nous avons preſcrit la lecture de Cicéron immédiatement après celle de Demoſthene, parce que l'Orateur Latin avoit pris le Grec pour modéle, la même raiſon nous fait penſer qu'à la lecture d'Homere il faut d'abord faire ſuccéder celle de Virgile : obſervant de lire dans le P. le Boſſu le plan & le but de l'Enéïde, & dans le P. Rapin la comparaiſon du Poëte Grec avec le Poëte Latin. Je voudrois que l'on inſiſtât ſur le ſecond, le quatriéme & le ſixiéme Livre, comme ſur les plus achevés, les plus connus, les plus univerſellement admirés, & par conſéquent ceux qu'il eſt moins permis de ne pas connoître à quiconque ſe pique d'avoir quelque teinture des Belles Lettres.

Ce qui frappe ſur-tout en liſant ce

Poëte, c'eſt la douceur, la nobleſſe & l'harmonie de la verſification. On penſe généralement que les ſix derniers Livres de l'Enéïde ſont fort inférieurs aux premiers, tant pour l'ordonnance du deſſein que le Poëte auroit pû rendre plus intéreſſant, que pour les détails qui roulent preſque tous ſur les combats d'Enée dans le Latium. Il faut pourtant convenir qu'il y a inſéré quelques épiſodes qu'il n'a point imités d'Homere; ou qui l'emportent en délicateſſe ſur ceux du Poëte Grec. Telle eſt l'avanture de Niſus & d'Euryale, le voyage d'Enée chez Evandre, & la deſcription des armes que Venus apporte à Enée. Celle du bouclier que Thetis donne à Achille dans l'Iliade n'eſt qu'ingénieuſe & riante. Il ſeroit bon de comparer ces deux morceaux pour ſe convaincre que Virgile ne ſongeoit pas ſeulement comme Homere à faire des tableaux, mais bien

davantage à intéresser Auguste & les Romains, même dans les morceaux de son ouvrage qui ne nous paroissent que de pur ornement.

Dans toutes les productions d'esprit il faut de l'art sans doute, mais les plus grands Maîtres ont soin de le cacher, & c'est une des principales régles de l'Art même. Or c'est cet art qu'on doit chercher & démêler en lisant les Poëtes. Virgile, par exemple, a renfermé la durée de sa narration dans l'espace d'un an, & c'est de quelques vers semés dans différens endroits, comme sans dessein, que l'on infere cette durée de l'action de l'Enéïde. Il en est de ces attentions comme de celles qu'ont les connoisseurs en Peinture & qui échappent au vulgaire. L'habitude de voir d'excellens tableaux donnera bien un goût de comparaison, & cependant elle ne mettra jamais toute seule en état d'apprécier le

mérite d'un tableau. De même ſi l'on n'étudie pas, ſi l'on ne ſçait pas ſaiſir la maniere d'un Poëte, obſerver & diſcerner ſa marche, on jugera ſans pouvoir rendre compte de ſa déciſion : on ſentira, j'en conviens, les beautés d'un ouvrage, parce que c'eſt de la nature que dépend le ſentiment ; mais faute de connoître les régles & les fineſſes de l'Art, on tombera ſouvent dans des abſurdités, parce que les jugemens qu'on portera ne ſeront pas fondés ſur les lumieres de cette critique ſenſée, qui naît de la réflexion, & qu'il dépend uniquement de nous d'acquérir.

Comme on diſpute beaucoup ſur le mérite de Virgile & d'Homere, & qu'on eſt partagé ſur la préférence, je terminerai cet article par le jugement qu'en porte Quintilien. La déciſion d'un critique ſi ſage peut bien nous ſervir de régle. « Homere, dit-il, a été le pere & Liv. 1. chap. 2.

» le modéle de toutes les ſortes d'Élo-
» quence. Jamais perſonne ne le ſurpaſ-
» ſera en élévation dans les grands ſu-
» jets, & en propriété de termes dans
» les petits. Il eſt tout-à-la-fois fleuri &
» ſerré, plein de force & de douceur,
» admirable par ſon abondance & par ſa
» briéveté, & poſſéde en un dégré émi-
» nent toutes les perfections non ſeule-
» ment du Poëte, mais encore de l'O-
» rateur ». Quant à Virgile, après en avoir rapporté le mot de Domitius Afer, célébre Orateur, qui donnoit au Poëte Latin le ſecond rang après Homere, en ſorte pourtant qu'il approchât fort du premier, Quintilien en fait ainſi
Ibid. le parallele : « Comme le céleſte & im-
» mortel génie de l'un (Homere) l'em-
» porte ſur nous, auſſi y a-t-il en l'autre
» plus d'exactitude & de ſoin ... & ce
» que nous perdons du côté de l'émi-
» nence des qualités, peut-être nous le

» regagnons du côté de la justesse & de » l'égalité ». C'est attribuer clairement à Homere le mérite de créer, à Virgile celui de finir & de perfectionner. On s'accorde à les regarder tous deux comme les plus grands Peintres qui ayent jamais existé, gloire que les critiques des Modernes ne leur enléveront pas.

Le Telemaque étant une imitation des Poëmes d'Homere & de Virgile, quoiqu'il soit écrit en prose, & que par cela même il manque d'une qualité essentielle au Poëme épique, il ne seroit pas moins utile qu'agréable de le relire après ces originaux, & de remarquer les traits de différence & de conformité qu'il a avec eux. Le Discours qui le précéde dans les dernieres éditions, en développe assez bien les vûes & les beautés. C'est dommage qu'on y ait comme pris à tâche d'élever M. de Fénelon à tous égards au-dessus des sources dans lesquel- Telemaque.

les il les a puisées. Des Critiques jaloux de la gloire de notre nation, & plus encore de celle d'un Poëte qui l'a illustrée par des écrits presque en tout genre de Littérature, contestent à la Henriade le titre de Poëme épique. Malheureusement pour eux les suffrages du public ne s'accordent point avec leurs idées. Cet ouvrage informe à sa naissance, retouché depuis par son Auteur, est en possession de nous plaire & de charmer les étrangers. La meilleure partie de la nation se seroit-elle donc trompée en fait de sentimens, & nos voisins plus portés à nous rabaisser qu'à nous admirer, se seroient-ils sans raison prévenus d'estime pour cet ouvrage ? Mais sans décider par ces préjugés extérieurs, qu'on le lise avec réflexion : outre une imitation sensée d'Homere & de Virgile, n'y trouvera-t-on pas des détails bien peints, des caractéres bien dessinés & finis, une

La Henriade.

élocution noble & harmonieuse, beaucoup de génie, d'imagination & d'enthousiasme, sinon dans le fonds, du moins dans la distribution des parties? Les Romains ne penserent pas ainsi de Virgile, quoiqu'il eût copié visiblement Homere: étoient-ils moins éclairés que nous, ou serions-nous moins équitables qu'eux?

On pourroit encore, si le tems le permettoit, acquérir des idées plus justes de la Poësie épique en lisant la Jérusalem délivrée du Tasse, le Paradis perdu de Milton & la Lusiade du Camouëns, dont nous avons des traductions accompagnées d'éclaircissemens propres à en faire discerner les beautés & les défauts. On verroit par-là dans un seul point de vûe, & d'un coup d'œil, comment les Anciens & les Modernes, Italiens, Anglois, Portugais, François ont conçû & traité l'Epopée: sur-tout si on faisoit

Autres Poëmes épiques.

précéder ces lectures par celle de l'Essai de M. de Voltaire sur le Poëme épique. Il contient des remarques neuves, des détails curieux, & de ces réflexions justes & vives qui sont propres à en faire éclore beaucoup d'autres. Un homme qui voudroit juger de la Peinture sur la simple connoissance de notre Ecole Françoise, n'iroit pas fort loin : il faut encore avoir pratiqué les grands Maîtres des Ecoles Romaine, Vénitienne & Flamande, pour juger de leur maniere & pour en décider.

Je ne dis rien de plusieurs autres ouvrages auxquels on a donné le nom de Poëmes épiques, tels que la Pharsale de Lucain, la Thébaïde de Stace, le Roland furieux de l'Arioste, la Pucelle de Chapelain, & quelques autres, parce qu'ils ont tous des défauts, ou si visibles, ou si monstrueux, que la lecture en feroit au moins inutile, & peut-être

plus

plus propre à gâter le goût qu'à le former. Non qu'on ne trouve dans la plûpart des morceaux estimables, mais l'ensemble n'en est pas régulier. Or c'est dans cet ensemble, & non dans quelques parcelles éclatantes de loin à loin, que consiste la beauté du Poëme épique; dont jusqu'ici le plus parfait n'est pas entiérement exempt de taches & d'inégalités.

Après l'Epopée vient le Poëme dramatique, dont on pourra rechercher l'origine dans l'Art Poëtique d'Horace & dans celui de Despréaux. Son but est d'inspirer de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice, par l'imitation des événemens mis en action. Mais pour arriver à cette fin le Dramatique doit être épuré. Je ne parle point ici de la Comédie Grecque & Latine, qui étoient moins l'école des bonnes mœurs que celle du libertinage & de l'impiété, comme les Piéces d'Aristophane, & ce qu'on

Poëme Dramatique.

ſçait de celles d'Afranius en font foi : je parle de l'ancienne Tragédie, qui quoique fondée ſur la Religion payenne alors dominante, n'admettoit rien de contraire aux principes de probité & de vertu morale dont ſe piquoient les Grecs & les Romains. On ſçait à cet égard qu'un vers équivoque d'Euripide qui ſembloit autoriſer le parjure, excita un ſoulévement général dans le Théâtre d'Athenes, & que ce Poëte fut obligé de ſe juſtifier publiquement. D'où il s'enſuit que les Payens de ce tems étoient très-délicats ſur l'article des mœurs, & que tout ſpectacle où elles peuvent être bleſſées en eſt la peſte. A ces connoiſſances préliminaires il faudroit ajouter celle du Théâtre François, dont M. de Fontenelle nous a donné une hiſtoire intéreſſante, quoique très-abrégée.

Le Poëme dramatique ſe diviſe en tragique, comique & ſatyrique, mais

cette derniere espece n'a été proprement en usage que chez les Grecs, un peu imitée par les Latins, puis interdite parmi eux comme chez les autres peuples. Genre dangereux & contraire au bon ordre, qui ne doit jamais autoriser que la censure générale des vices, & proscrire tout ce qui tend à noter personnellement ou à diffamer les particuliers. On puisera les regles de la Tragédie dans la Poëtique d'Aristote & dans les Discours de P. Corneille, sur-tout dans celui où il traite des trois unités. Après s'être mis au fait des principales regles, il faudroit lire les Discours préliminaires du Théâtre des Grecs par le P. Brumoy, & quelques Piéces de ces anciens Dramatiques, mais surtout l'Œdipe de Sophocle & l'Iphigénie d'Euripide, avec les réflexions également polies & sensées dont ce sçavant Jésuite les a accompagnées : on y apprendroit à ne pas adorer aveuglément Tragédie.

les Anciens, à ne pas les mépriser non plus précisément parce que leurs idées ne s'accordent pas toujours avec nos mœurs & nos usages. On verroit ensuite l'Hippolyte de Séneque, le seul Tragique Latin dont les ouvrages se soient conservés, & la Phedre de Racine, parce que Racine dans cette Tragédie a fait un grand usage de celle de Séneque. Mais pour avoir de notre Théâtre moderne une juste idée, on ne pourroit se dispenser de lire Iphigénie, Britannicus, Athalie & les meilleures Piéces du grand Corneille, telles que Polieucte, Rodogune & Cinna; & de remarquer les conformités de Britannicus, par exemple, avec plusieurs beaux endroits de l'Historien Tacite, & celle de la conversation d'Auguste & de Cinna au dernier acte avec ce qu'on en lit dans Séneque au Traité de la Clémence, liv. 1. chap. 9. Ce que j'en dis ici n'est pas sans doute pour

traiter de plagiaire les deux héros de la Scéne Françoise ; je suis bien éloigné d'une telle pensée : mais pour faire voir que ces grands hommes ont regardé les Anciens comme d'excellentes sources, & que leur génie n'a pas cru s'avilir en y puisant.

La Comédie quoique moins sérieuse n'est pas moins instructive : les réflexions du P. Rapin & les observations de M. Riccoboni donneront une notion suffisante de ses regles. Les Guêpes d'Aristophane qui semblent avoir fourni l'idée des Plaideurs de Racine, en donneroient une du goût des Grecs en ce genre. L'Amphitrion de Plaute, malgré le jugement défavorable qu'Horace a porté de ce Poëte, a des beautés dont Moliere a fait un heureux usage sur notre Théâtre, quoiqu'à d'autres égards il ait traité le même sujet avec plus de finesse & d'intelligence. On pourroit encore Comédie.

comparer l'Andrienne de Térence avec celle qu'on attribue communément à Baron. Mais pour connoître encore mieux le bon, le vrai Comique, il faudroit lire le Misantrope, l'Avare & les Femmes sçavantes. J'avoue que dans toutes ces Piéces on ne trouvera pas la moindre trace de ces Comédies tristes qu'on a mises à la mode parmi nous depuis quelques années. Il ne seroit pas inutile d'en lire quelques-unes, ne fut-ce que pour juger combien elles sont éloignées du goût de Moliere, de l'Antiquité & de la bonne Comédie. Quant à nos Operas, genre qui tient tantôt du Comique & tantôt du Tragique, on pourroit en parcourir quelques-uns de Quinault. Si ses Piéces ne sont pas régulieres à bien des égards, la Poësie au moins en est harmonieuse & coulante. Elles sont imaginées & conduites avec art, susceptibles des plus grandes beautés de la Musique,

à laquelle ces ſortes de Poëmes ſont deſtinés, & ingénieuſement variées, tant par le fonds & les épiſodes qui contribuent à l'intérêt de chaque ſujet ; que par les différences eſſentielles qui ſe trouvent entre les caracteres & les fables que cet Auteur a employés. Si le tems permettoit de conſulter le Théâtre Anglois qu'on nous a donné depuis peu, on y verroit parmi quelques beautés une foule de ſingularités dramatiques, auxquelles le goût François heureuſement n'a pû ſe faire, malgré la Préface ſéduiſante qu'on a miſe à la tête de cet Ouvrage. Le divin Shakeſpear n'a pas rencontré beaucoup d'adorateurs à Paris, quoique ſa gloire ſoit très-bien établie en Angleterre ; & cette différence de ſuccès fait l'éloge des mœurs Françoiſes.

Petits Poëmes.

Touchons maintenant quelque choſe de ce qu'on nomme communément petits Poëmes. L'Art Poëtique de Boileau

trace en peu de vers, & ſous des images auſſi juſtes que riantes, les caracteres de la Poëſie paſtorale. Le Diſcours de M. de Fontenelle peut donner auſſi de grands éclairciſſemens ſur ce genre de Poëſie. On lira enſuite quelques Idilles de Théocrite & de Bion traduites en vers, mais durs & ſecs, par Longepierre : les Eglogues de Virgile qui a ſurpaſſé Théocrite ſon modéle, & celles de Segrais qui a marché glorieuſement ſur les traces de Virgile. J'oubliois Racan qui s'eſt extrêmement diſtingué parmi nous en ce genre. Cette ſorte de Poëſie plaît par ſes graces naïves & par ſa ſimplicité ; cependant elle intéreſſe peu & ceſſe inſenſiblement d'être à la mode. J'en ai dit ailleurs les raiſons, & j'ajoute ici que le ton faux & doucereux ſur lequel on l'a montée dans ces derniers tems, a peut-être plus contribué à nous en dégoûter, que la ruſticité des Anciens.

Idille, Eglogue, &c.

prononcé en parlant de l'Ode, que

> Son ſtyle impétueux ſouvent marche au hazard,
> *Qu'en* elle un beau déſordre eſt un effet de l'Art.

On lira enſuite les odes d'Anacréon traduites par Gacon, celles d'Horace en original, quelques odes choiſies de Malherbe, quelques-unes de la Mothe, & les plus belles de Rouſſeau. La comparaiſon de ces différens ouvrages mettra à portée d'en mieux apprécier le mérite, car rien n'eſt plus rare qu'une ode exempte de tout défaut, & parce que tout le feu de la Poëſie doit s'y déployer, du moins dans les héroïques, ces petits ouvrages ne ſe ſoutiennent pas toujours avec la même égalité. La nobleſſe de Pindare eſt ſouvent accompagnée d'obſcurité : Anacréon eſt léger & badin, Horace enjoué & véhément tout enſemble; Malherbe grand & quelquefois foible, la Mothe ingénieux & délicat, mais méthodique & froid; Rouſſeau, ſi l'on en

excepte quelques odes qu'il a composées depuis sa sortie de France, vif, harmonieux & sublime.

Je ne dirai qu'un mot de l'Élégie. On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres deux Discours de M. l'Abbé Souchay, dans l'un desquels il éclaircit l'origine & trace les caracteres de l'Élégie, dans l'autre il établit des regles sur lesquelles il compare entre eux les Élégiaques Latins. Parmi nous les Élégies qui ont passé jusqu'à présent pour les moins imparfaites, sont celles de Madame de la Suze. Elégie.

L'Antiquité nous fournit deux modeles différens de l'Épigramme. Les Grecs imités par Catulle ont choisi une maniere simple & délicate qui répond assez à celle de nos Madrigaux. Martial l'a conçue autrement, il y a presque toujours renfermé un trait piquant, ou ce que nous appellons une pointe, & nos François Epigramme.

[illegible], le Bonheur, [illegible]

[illegible] ont leurs regles [illegible]

[illegible] la Charité [illegible]

[illegible]

[illegible] la forme [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] le premier [illegible]

[illegible]

[illegible]

La Fable ou l'Apologue [illegible]

quelque chose de si [illegible]

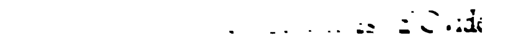
[illegible]

[illegible] ici quelq[illegible]

[illegible]

la Fable tout soit action & peinture, que les caracteres y soient soutenus, la vraisemblance exactement observée, le dialogue court, vif & direct, l'expression aisée, simple & naïve. De la lecture des Fables de Phedre qui sont un peu froides, quoiqu'écrites élégamment, on passera à celles de la Fontaine, dont on sentira encore mieux toutes les graces, en les comparant avec celles de M. de la Mothe qui renferment beaucoup d'esprit, mais peu de naturel dans l'expression. Je conseillerois volontiers la lecture de deux petits ouvrages de M. Pesselier, intitulés l'un, *Etrennes d'une jeune Muse au Public*, l'autre, *Esope au Parnasse*, où l'on trouve des Fables de très-bon goût, quoiqu'un peu plus ornées que celles de la Fontaine; si je ne craignois d'être suspect de partialité pour un ami à qui ces deux productions ont fait beaucoup d'honneur en dépit de la Satyre.

... Poëtes ta
... pui
... ou da
... cette fi
... Mytholo
... Dieu
... Euros
... fer
... qu
... pui
... Scul





qui feront connoître tout-à-la-fois & la Théologie Payenne, & le génie brillant, mais trop fécond de ce Poëte, la meilleure source qu'on puisse consulter sur la matiere dont nous parlons, c'est l'explication des Fables de M. l'Abbé Banier, livre estimé & qui mérite de l'être, mais peut-être répréhensible en ce point que tout y est rappellé à l'Histoire, comme en d'autres ouvrages sur le même sujet tout est ramené ou à l'Histoire Sainte seulement, ou à la Morale, ou à la Physique, ou même à la Chymie. Systêmes qui, à mon avis, sont tous insoutenables, parce qu'il y a une infinité de fictions, de faits & de circonstances qu'il est visiblement impossible de réduire à un seul & même principe. De-là tant de conjectures plus ingénieuses que solides, qu'on entreprend sérieusement d'établir, de prouver : ce qu'on pourroit appeller avec un Ancien *Difficiles ha-*

le dernier regne, & dont on voit renaître encore de tems en tems quelques étincelles. Comme au jugement des meilleurs esprits elle est restée indécise à beaucoup d'égards, je proposerai quelques réflexions, où sans prétendre concilier parfaitement les deux partis, j'indiquerai les moyens de les rapprocher.

Cette dispute, comme je viens de le dire, n'a pas été moins vive à Rome du tems d'Auguste qu'à Paris sous le regne de Louis le Grand, mais Horace qui défendit ses contemporains avec tant de justesse & de feu, & qui devoit avoir un jour besoin lui-même de défenseurs dans une cause toute pareille, établit une régle de jugement aussi lumineuse qu'équitable. « Quoi de plus injuste, dit-il dans » une de ses Epîtres, que de réprouver » un ouvrage par la seule raison qu'il part » d'une plume moderne, & non parce » qu'il est écrit pesamment, sans graces &

Epist. lib. II. Ep. ad Aug.

» ſans légéreté, & de réſerver pour les
» Anciens les couronnes & les lauriers,
» non parce que leurs ouvrages ſont ex-
» cellens, mais parce qu'ils ont le mérite
» de l'Antiquité ». Rien en effet n'eſt plus
inſenſé ni plus aveugle que cette préven-
tion. Les beautés ſolides ou les défauts
réels doivent être la véritable meſure du
prix des ouvrages. Ainſi Livius, Accius,
Pacuvius, Lucile & les autres anciens
Poëtes Latins, à quelques beautés ſe-
mées de loin à loin, joignoient un grand
nombre de morceaux foibles, négligés,
durs & ſans art. C'eût donc été dépri-
mer ſa raiſon, que d'encenſer ſans diſtin-
ction tout ce qu'ils avoient écrit. *Mais*
il n'eût pas ſuffi non plus de les accuſer
d'une maniere vague, auſſi Horace les ca-
ractériſe-t-il tous par des traits courts &
ſûrs, (& il étoit bon juge). Il décide en
peu de mots de leur véritable mérite, &
met par-là les Lecteurs en état de déci-

der eux-mêmes ſur le fonds de la Queſtion. Si M. Perrault qui s'étoit propoſé le même plan, qui, à l'entendre, devoit tirer la République des Lettres de l'erreur où elle étoit plongée ſur le compte des Anciens, & la faire rougir d'une admiration ſottement prodiguée pendant dix-ſept ſiécles à tout ce qu'Athenes & Rome ont produit d'excellent : ſi M. Perrault avoit eû les mêmes reſſources & ſuivi le même deſſein, la chûte des Anciens eût été preſqu'infaillible. Mais d'un côté c'étoit Homere, Virgile, Horace, &c. qu'il prétendoit faire paſſer pour des Ecrivains inſipides, à cauſe de quelques légeres taches, ſans penſer qu'elles étoient rachetées par un nombre infiniment ſupérieur d'endroits merveilleux, & d'un autre la médiocrité de ſes connoiſſances dans la Langue Grecque mettoit M. Deſpréaux en droit de lui dire : « Si vous » ne voyez point les beautés de leurs

Réflex. ſur Longin.

» écrits, il ne faut pas conclurre qu'elles » n'y ſont point, mais que vous êtes » aveugle, & que vous n'avez point de » goût ». Ce qui n'étoit après tout qu'une application, un peu dure à la vérité, de cette belle maxime de Quintilien ſur le même ſujet : *Modeſtè tamen & circumſpecto judicio de tantis viris judicandum eſt, ne quod pleriſque accidit, damnent quæ non intelligunt.*

Lib. X. cap. 1.

Tous les Anciens ne ſont ni généralement ni également dignes d'admiration. Ce ſont des aſtres lumineux, mais les aſtres les plus brillans ont des taches, ou ſouffrent des éclipſes. En leur rendant cette juſtice qu'ils ont excellé dans quelque partie des Beaux-Arts, reconnoiſſons qu'ils en ont ignoré ou traité d'autres aſſez groſſiérement, qu'il eſt des genres dans leſquels nos contemporains les ont égalés, & même quelquefois ſurpaſſés. Phedre, par exemple, eſt froid en

comparaiſon de notre la Fontaine, Moliere l'emporte ſur Térence par la force du Comique & par l'agrément de la bonne plaiſanterie. L'Antiquité n'a rien d'égal pour la méthode & la préciſion à l'Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet. Mais auſſi la France n'a rien en fait de Poëme épique qu'elle puiſſe oppoſer à la Grece & à Rome. Notre Théâtre, plus exact que celui des Grecs, n'eſt-il pas auſſi plus froid? & la Lyre de Malherbe & de Rouſſeau a-t-elle rendu des ſons auſſi nobles que celle d'Horace? Notre Éloquence ne s'eſt perfectionnée que depuis qu'elle s'eſt formée ſur le goût antique.

Si donc les louanges exceſſives que donnent aux Anciens des perſonnes comme enyvrées par l'admiration qu'elles leur ont vouée, ſont outrées & ridicules; que les jugemens injuſtes qu'en portent des perſonnes, d'ailleurs eſtimables par

leurs talens, ne nous fassent point prendre parti contre des Ecrivains respectés comme à l'envi par tous les siécles. Dans ces sortes de matieres qui sont purement du ressort de la raison, ce ne sont ni les préjugés, ni l'autorité qui doivent nous entraîner, ni diriger nos jugemens, c'est l'étude, l'examen & la réflexion qui peuvent nous mettre à portée de voir, de choisir, & de nous décider en connoissance de cause. Avant que d'assûrer que certains morceaux d'Euripide ou de Demosthene sont merveilleux, il faudroit se convaincre par ses propres lumieres qu'ils sont tels en effet, & au lieu de condamner dans Homere quelques expressions qui auront blessé la délicatesse d'un Critique mal intentionné, il seroit bon d'examiner si le génie de la Langue Grecque ou les mœurs du siécle ne les autorisoient pas. C'est à l'insensé, au présomptueux à juger, d'un ton de maître,

des choses qu'il n'entend point, ou à en décider souverainement sur la foi suspecte d'un guide prévenu. Le sage, le vrai sçavant ne prononce jamais qu'avec retenue sur le mérite des grands hommes. L'amour de l'Antiquité ne doit donc pas fasciner nos yeux jusqu'à nous inspirer du mépris pour tout ce qui n'est pas ancien; & l'estime que nous avons pour notre siécle & pour les Écrivains qui l'illustrent, si elle a pour base la raison & le vrai, ne doit nullement nous prévenir contre tout ce qui n'est pas moderne. Ne se passionner pour personne, admirer & critiquer tout avec le même désintéressement, voilà, je crois, le milieu qu'il faudroit tenir pour éviter les excès où tombe nécessairement l'esprit de parti qui déshonore la Littérature.

Avant que de finir cet article j'avertirai que, pour avoir une notion précise de l'origine, des progrès & des variat

tions de la Poësie parmi nous, il faudroit lire l'Histoire de la Poësie Françoise de l'Abbé Massieu. Cet ouvrage, quoiqu'il n'aille que jusqu'à Marot, & qu'on l'ait imprimé très-peu correctement, est écrit avec élégance & rempli de détails intéressans.

De l'Histoire.

Le magnifique & court éloge que Ciceron a fait de l'Histoire, montre assez clairement combien l'étude en est intéressante & digne de l'homme. *Historia*, dit-il, *testis temporum, rerum gestarum memoria, conscia vetustatis, lux veritatis, magistra vitæ.* Également propre à embellir l'esprit & à former le cœur, si elle retrace à nos yeux les grands événemens des siécles passés, si elle nous instruit des actions de nos contemporains, ce n'est pas seulement pour nous donner la connoissance de ces faits, autant en feroit une simple Gazette : par les tableaux qu'elle trace des vertus & des

Cic. de Orat. Lib. II.

vices, elle cherche à nous inſpirer de l'horreur pour le crime, du goût & de l'amour pour le bon & le vrai. Plus ſimple que la Poëſie elle bannit toute fiction, parce que ſa premiere baſe eſt la vérité; & plus ſage à certains égards que la Philoſophie même, qui ne nous apprend ſouvent que le nom des vertus, leur nombre & leurs diviſions, ſans nous en montrer la pratique, elle met tout en action. Entre ſes mains les exemples de valeur, de clémence, de généroſité, de modération, de déſintereſſement, d'amour de la patrie, ſont comme autant de traits qui ne manquent gueres de faire impreſſion ſur les cœurs, & d'y réveiller le déſir général que tous les hommes ſentent pour la gloire; en un mot, de leur tracer les voies pour l'acquérir. Veut-elle rendre le vice odieux, elle n'employe point des déclamations vagues; un récit vif & dégagé d'ornemens inu-

quel aussi peut-être n'ont-ils osé pénétrer, quoique que n'ayant point de guides, ou ayant négligé de consulter ceux qui en [illegible], ils l'ont conçû sous l'idée d'un [illegible] sauvage où l'on s'égare aisément.

[illegible] qu'on ne doit attendre [illegible] même de l'étude de [illegible] si l'on n'a pris d'avance la [illegible] d'y répandre de la clarté par [illegible], au moins générales, de la Chronologie & de la Géographie. En effet, sans la première comment se flatter de retenir les faits, qu'on n'auroit pû placer autrement dans un ordre certain ; & ce qui est plus important, concevroit-on sans un pareil secours, de quelle manière les événemens qui ont précédé ont influé sur ceux qui ont suivi ? Mais il y auroit à cet égard une attention importante à faire, c'est qu'entre une connoissance superficielle & une étude ap-

profondie de la ſcience des tems, il faudroit s'attacher à un certain milieu, ſe fixer à un calcul ſuivi, par exemple, à celui d'Uſſerius, ſans prétendre après cela concilier toutes les difficultés qui exercent les critiques de profeſſion : ce ſeroit perdre le tems en préparatifs ſuperflus. En diſtinguant bien les manieres ordinaires & les plus reçûes de ſupputer les tems, par l'année du monde, par les Olympiades, par les années de la fondation de Rome, par celles qui ſe ſont paſſées avant ou depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt; on parviendra aiſément à fixer les époques, & à voir d'un même coup d'œil tous les rapports de ces différens computs, ſur-tout pour l'Hiſtoire ancienne : quant à la moderne nous indiquerons bientôt une méthode particuliere.

La Géographie, c'eſt-à-dire, la connoiſſance des lieux où ſont arrivés les Géographie.

événemens, & de la situation respective des pays voisins, n'est pas d'un moindre secours pour retenir ces mêmes événemens, & pour comprendre l'importance des effets qu'ils ont produits. Sans cela, comment lire l'Histoire avec intelligence, comment prendre part aux conversations journalieres & parler sensément nouvelles. Je ne dis rien ici de la nécessité où sont le Prince, le Guerrier, le Négociateur & l'homme d'État d'approfondir cette science, on sçait assez combien elle influe dans l'Art militaire & dans le Gouvernement, je n'en touche que ce qu'il n'est pas permis aux simples particuliers d'ignorer, même pour le commerce de la société. Le ridicule seul que les bévues en ce genre jettent sur un homme qui est censé avoir reçû quelque éducation, doit être un plus puissant aiguillon que toutes les exhortations des maîtres pour engager les jeu-

nes gens à ne s'exposer pas à la honte de paroître étrangers dans leur siécle & dans leur propre patrie : car plus l'ignorance est facile à vaincre, & plus elle est inexcusable. Au reste on ne doit point s'embarrasser ici des préceptes & des détails dont les méthodes, nommées faussement de la sorte, sont remplies. Nous n'en avons absolument aucune qui soit sans défaut : les unes sont trop vastes, les autres trop abrégées. Les nouvelles en prétendant corriger les erreurs des anciennes, en copient souvent bon nombre & y en ajoutent d'autres. Il seroit à souhaiter qu'on traduisît en notre langue celle qui a paru en Anglois sous le titre de *Grammaire Géographique de Gordon* *. J'en ai entendu parler avec éloge à des Sçavans, & c'est d'eux que je tiens qu'elle est simple, & que dans sa briéveté elle contient tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir sur chaque pays ; étendue,

* On y travaille actuellement.

divisions, Gouvernemens, Religion; Mœurs, Langue, &c. Au défaut de ce Livre on peut s'en tenir à la petite Méthode connue sous le nom de Crozat. Je dirai encore d'après l'expérience que les Élémens du P. Buffier avec les Vers artificiels peuvent être d'un très-grand secours, pourvû qu'un maître intelligent sçache suppléer à propos à certains détails que ce Livre exige nécessairement.

Quant à la position, soit générale, soit particuliere, des lieux, me seroit-il permis de proposer un moyen qui peut en faciliter extrêmement l'intelligence, & que je sçais avoir été pratiqué avec succès par de jeunes Seigneurs qu'on destinoit à la profession des armes, dans laquelle, comme on sçait, ces notions ne sçauroient être trop exactes par l'importance des suites qu'elles peuvent avoir? On leur faisoit copier, le compas à la main, des Cartes de Géographie,

d'abord ſimples & qui ne contenoient que les limites des provinces ou des royaumes, les villes, rivieres, montagnes principales : à meſure qu'ils avançoient on leur en propoſoit de plus compoſées, & ainſi de ſuite. Cela joint à des explications ſur ce qui pouvoit ſe rencontrer de plus remarquable dans chaque Carte, les leur rendoit preſque toujours préſentes à l'eſprit, & les leur remettoit devant les yeux. Dans les enfans qui ont du goût pour le deſſein (& preſque tous en ont) il ne s'agiroit que de déterminer ce penchant à l'utile. Or l'on y réuſſiroit d'autant mieux à cet égard, que l'imitation d'une Carte de Géographie paroîtra plus facile à un enfant qui ſçait écrire, que la copie d'un payſage, d'une fleur, ou d'un animal. A ceux qui auroient commencé de la ſorte, je propoſerois une maniere encore plus détaillée, ce ſeroit de ne pas faire un voyage, pas

la moindre promenade, sans se forme
un coup d'œil juste des lieux qu'ils au
roient parcourus, & sans juger ce qu'u
village, un bois, une riviere, un ravin
&c. peuvent donner d'avantage, ou d
désavantage à une armée, un détach
ment, un parti, &c. Enfin on pourro
s'attacher, par rapport à chaque pro
vince ou chaque ville, à quelque par
ticularité historique ou physique, q
en rappelleroit plus aisément la mémo
re; & par rapport aux Empires & autr
États, à quelques événemens principau
au nom & aux caracteres de quelqu
Princes fameux qui les ont gouvernés
& pour ceux qui sont, ou extrêmemen
éloignés, ou peu connus, à ce qu'en o
dit de plus remarquable les principau
Voyageurs.

Mais même sans suivre ces différent
voies, on sera bientôt plus habile
Géographie que les maîtres ordinair

ſi l'on s'aſſujettit à ne lire aucune hiſtoire, aucun voyage ; pas même les gazettes, ſans avoir ſous les yeux des Cartes Géographiques, & ſans y chercher les pays & les villes dont il eſt queſtion, quand même on croiroit n'avoir aucun beſoin de les connoître. Cette fauſſe idée qu'on ſçait tout aſſez bien, eſt une de celles qui contribuent le plus à faire des ignorans préſomptueux. Cette derniere méthode ſeroit très-ſimple, &, à mon ſens, la plus utile pour les jeunes perſonnes du ſexe : à la faveur des événemens intéreſſans qui font preſque toujours la matiere des converſations ordinaires, elles apprendroient à connoître mille choſes, qu'on regarde d'abord comme de peu de conſéquence, & qu'une mauvaiſe honte renvoye, dans un âge plus avancé, à la jeuneſſe, parce que des ſoins, peut-être moins importans, mais qui ont plus d'attraits, ne permettent pas de réparer

le tems perdu. Cependant l'enfance la jeunesse font si remplies de mom qu'on ne consacre à rien, que si l'on sçavoit tirer parti, on se trouveroit bonne heure l'esprit extrêmement o en plus d'un genre ; & pour peu qu' fît des lectures variées, on seroit G graphe sans avoir étudié la Géog phie, ou au moins sans avoir, pour ai dire, pensé à en faire une étude parti liere.

Les meilleures Cartes que l'on pu consulter, & qui suffisent presque p l'Histoire générale & pour les voyag sont celles de Guillaume de Lisle, réunissent le mérite de l'exactitude & l grément d'une disposition commo Celles dont M. Danville a enrichi l'é tion in-4°. de l'Histoire Ancienne M. Rollin, sont aussi très-estimées.

Pour la Chronologie, on ne peut r onsulter de meilleur que le Disco

ſur l'Hiſtoire univerſelle, qui paſſe avec raiſon pour le chef-d'œuvre de M. Boſſuet. Si l'on y joint les deux premiers volumes de l'Introduction donnée par Puffendorf, on ne ſe trouvera certainement point embarraſſé en liſant les hiſtoires particulieres. Cependant avant que d'en venir à celles-ci, & à meſure qu'on les commencera, il ſera utile de jetter les yeux ſur l'abrégé du P. Petau, pour voir l'arrangement des faits entre eux, & connoître ce qui ſe paſſoit au même tems dans les autres pays. Les Tables chronologiques que M. Rollin a miſes à la fin de ſon Hiſtoire, peuvent être auſſi d'un grand ſecours pour tout ce qui concerne l'Antiquité profane.

Il eſt encore bon en liſant l'Hiſtoire de donner quelque attention aux Généalogies. Outre qu'elles ſervent à diſtinguer les perſonnages hiſtoriques, elles montrent les liaiſons de parenté, les Généalogie.

abfurdités de certains Historiens qu
adulation font remonter jusqu'aux
héroïques l'origine des Maisons, o
Princes, en faveur de qui ils écri
Avant que M. le Gendre de S. A
eût fait l'Histoire Généalogique
Maison de France en particulier,
n'avions que deux ouvrages écrit
François dont on pût s'aider sur ce
tières : sçavoir, les Généalogies an
nes de Claude de Lisle, & les Souve
de l'Europe par le P. Buffier.

Politique. Je ne dirai qu'un mot de la con
sance des intérêts des Princes. Je
qu'elle doit résulter de la lecture de l
stoire, & non la précéder. Ni le
... de Politique de Machiavel, ni

donner une idée juste des vraies maximes de gouvernement. Les écrits des Sçavans sur le droit public, le droit des gens, &c. où l'on remonte aux premiers principes, sont peut-être aussi peu applicables à certains événemens dont nous sommes témoins, que les idées de la République de Platon aux mœurs de notre siécle. Presque tous contiennent bien des rêveries, des suppositions chimériques, & la face du monde qui change si souvent doit nécessairement faire varier les intérêts des Princes, & déranger les systêmes des Politiques oisifs. Ce qu'on pourroit faire de mieux, si le tems le permettoit, ce seroit de se mettre au fait des principaux Traités, soit de paix, soit d'alliance ou de commerce qui unissent les nations de l'Europe, (car voilà maintenant la premiere base du droit des gens) & de juger dans les circonstances de ce qu'elles doivent faire ou ne pas

Policique.

hiſtoires les plus connues ; plus l'origine d'un peuple remonte avant dans l'Antiquité, & plus on a lieu de ſoupçonner que ſon hiſtoire eſt mêlée de fictions. Ainſi Hérodote a-t-il avancé bien des contes merveilleux, & quelquefois puériles, dans ce qu'il dit des Egyptiens & des premiers tems de la Grece. On n'eſt point encore parfaitement d'accord ſur les premiers ſiécles de Rome, du moins jusqu'à ſa priſe par les Gaulois : puiſque ſi d'un côté on en ſoutient la certitude par les annales des Pontifes & les tables des Cenſeurs, on convient que la plûpart de ces monumens périrent dans l'incendie de cette ville ; & que de l'autre, Tite-Live lui-même tombe d'accord ſur un fait important, (c'eſt le combat des Horaces contre les Curiaces) qu'on ne ſçavoit parmi les Romains pour quel parti les Horaces combattoient ; ſi c'étoit Albe ou Rome qui leur eût don-

né la naiſſance, & que les Auteurs
toient partagés : il ſe détermine à ſuivr
plus grand nombre, comme ſi une fo
d'Écrivains qui en ont copié un prem
peu certain lui-même de l'événemen
fondoit un témoignage ſans réplique,
que la vérité fût toujours du côté de
multitude. Dans notre hiſtoire, ſans p
ler des rêveries des Écrivains qui o
voulu faire deſcendre nos premiers R
de ceux de Troye, on ſçait que le P. D
niel n'a fait commencer notre Mon
chie qu'à Clovis, & qu'il a privé les Pl
ramonds & les Mérovées d'un rang q
tous nos anciens Hiſtoriens ne leur
voient pas conteſté. Or il n'eſt preſq
point d'hiſtoire particuliere qui n'off
de ſemblables difficultés, & l'on ſent q
pour les réſoudre il faut avoir des pr

A l'égard des loix de l'Hiſtoire, outre Lucien qui nous a tracé la maniere de l'écrire, nous avons ſur cet article les réflexions du P. Rapin qui ſont très-ſenſées, & qui mettent en état d'apprécier le mérite des Hiſtoriens, excepté qu'il ſemble un peu partial lorſqu'il parle de Mariana, de Strada, &c. les hommes les plus éclairés ſacrifiant quelquefois leur diſcernement à des préjugés d'état. Les véritables qualités d'un bon Hiſtorien ſe réduiſent à un petit nombre, & néanmoins il eſt rare de les trouver réunies dans un même homme. La premiere eſt d'être bien inſtruit de ce qu'il entreprend de raconter, & la ſeconde d'être aſſez courageux & aſſez impartial pour rapporter ſans déguiſement ce qu'il croit être véritable. Ce qui a fait dire quelque part au Boccalini qu'en fait d'hiſtoire on ne doit écrire que ce que l'on a vû, & ne le rendre public qu'après ſa

Ses loix.

mort. Ce n'eſt pas tout, il faut encore un ſtyle aſſorti aux événemens, comme l'a dit Sallufte : *Facta dictis exæquanda ſunt.* Et enfin il s'agit de bien juger & des faits que l'on rapporte, & des perſonnages qui ont contribué à leur exécution. Sagacité pour démêler le vrai d'avec le faux, courage & ſincérité pour ne rien diſſimuler, ſtyle ſimple & noble tout-à-la fois, connoiſſance profonde des principes de la morale & de la politique pour juger ſainement des actions : voilà les principaux devoirs de l'Hiſtorien. Tous ceux qui ſe ſont mêlés d'écrire l'Hiſtoire les ont-ils obſervés ? En quoi, juſqu'où, & par quels motifs s'en ſont-ils écartés ? c'eſt ce qu'on découvrira ſi l'on examine tant ſoit peu leur profeſſion, leur patrie, leur religion, trois ſources de préjugés qui croiſent le plus ordinairement l'éclairciſſement & l'intérêt de la vérité.

Pour ce qui regarde l'usage de l'Histoire on peut lire avec quelques endroits choisis de l'Abbé de S. Réal sur ce sujet, le morceau de M. Rollin sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur, pour apprendre à juger des choses non par l'opinion, mais par la vérité, à ne louer, à n'admirer que ce qui mérite en effet ces sentimens. Or rien ne les mérite que ce qui rend l'homme véritablement grand, comme de ne faire cas de la naissance & des dignités que pour servir utilement sa patrie; de la science & des talens que pour éclairer les autres; des richesses & du credit que pour soulager les malheureux: de pardonner à ses ennemis, de préférer le bien public à tout, de lui sacrifier son repos, sa fortune, sa vie, sa réputation même s'il le faut; d'être fidéle à son Prince, actif, intégre, désintereßé, incorruptible dans les emplois qu'il nous confie. C'est pour s'affer- Son usage.



liaisons très-intimes avec une partie de l'Histoire de la Monarchie Françoise.

Voici une idée de la méthode que je propose : on prendra, par exemple, pour autant d'époques de l'Histoire Romaine la fondation de Rome, l'expulsion des Rois & l'établissement des Consuls, le partage de la Magistrature entre le Peuple & le Sénat, la prise de Rome par les Gaulois : les premieres guerres avec les étrangers, contre Pyrrhus, contre les Carthaginois, contre les Rois de Macédoine & de Syrie ; les différentes conquêtes hors de l'Italie, celles de la Sicile, de l'Espagne, de la partie méridionale des Gaules, de la Macédoine, de l'Asie mineure, de la Syrie & de l'Egypte : la guerre contre Mithridate & l'introduction du luxe ; les premieres guerres civiles, celles de Marius & de Sylla, de César & de Pompée, le dernier Triumvirat, la bataille d'Actium, Application de la Méthode.

la ruine entiere de la République ou le commencement des Empereurs. On conçoit ſans peine qu'on ne pourroit s'attacher à ces grands événemens ſans contracter des idées juſtes de la puiſſance ou de la foibleſſe, de l'élévation ou de la décadence, en un mot, des principaux intérêts des nations qui peuploient alors l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ; & qu'ainſi ſous couleur d'apprendre l'Hiſtoire Romaine on apprendroit en quelque ſorte l'Hiſtoire univerſelle.

Depuis Auguſte juſqu'à la diviſion que Dioclétien & Conſtantin firent de l'Empire entre pluſieurs Collégues, nul événement qui puiſſe tenir lieu d'époque. A quoi donc ſe fixer ? C'eſt-là principalement qu'on doit obſerver le tems où commencerent à paroître les Francs, les Allemands, les Sueves, les Bourguignons, les Goths, les Vandales & autres Barbares, parce que ces peuples ont détruit

truit dans l'Occident l'Empire des Romains, & qu'il est essentiel de remarquer ce qui a pû causer la diminution de puissance dans ces derniers, & l'accroissement de force dans les premiers.

Depuis Constantin l'Empire fut toujours partagé & par-là très-affoibli d'abord, puis entiérement éteint dans l'Occident. La destruction de cet Empire & le commencement des Royaumes qui subsistent encore dans l'Europe, donnent lieu à une seule & même époque, sous laquelle l'Orient & l'Occident forment deux puissances qui ont leurs histoires séparées.

La domination des Huns ne dura pas plus long-tems que la vie d'Attila, qui parut comme un torrent qui renverse tout ce qu'il rencontre sur son passage, & disparut avec la même rapidité. Mais les nations Esclavones qui avoient composé son empire, telles que les Slaves, les

Bulgares, les Avares, &c. furent preſque continuellement en guerre avec les Empereurs de Conſtantinople, & firent plus d'une fois trembler la capitale de l'Empire.

La frontiere Occidentale étant expoſée à leurs invaſions, l'Italie & les Gaules en proye aux Francs & aux Lombards, celle de l'Orient ne l'étoit pas moins aux irruptions des Perſes. La révolution qui donna à ces derniers l'empire que poſſédoient les Parthes, forme une époque à laquelle on doit s'arrêter: les Parthes originaires de la Scythie, ou de cette partie de la Tartarie qu'habitent maintenant les Uſbecs, avoient enlevé toute la Perſe depuis l'Euphrate juſqu'au fleuve Indus aux rois de Syrie deſcendus de Seleucus un des Capitaines d'Alexandre. L'Empire des Parthes, après avoir duré un peu moins de cinq cens ans, avoit fini ſous Alexandre fils de



Mammée, & celui des Perſes ſubit le même ſort, après avoir inquiété les Romains pendant plus de quatre cens ans; car peu de tems après que les Barbares eurent envahi l'Occident, la puiſſance des Perſes fut détruite par une nation qui devint formidable à l'univers. Les Arabes, preſque inconnus juſqu'alors, joignant à la valeur qui leur étoit naturelle, le fanatiſme que Mahomet leur avoit inſpiré, ſoumirent en moins de cinquante ans tous les pays qui s'étendent depuis l'Indus juſqu'à l'Euphrate, une partie de l'Aſie mineure, la Syrie, la Paleſtine & l'Egypte: peu de tems après, ils inonderent l'Afrique, conquirent ſur les Viſigoths l'Eſpagne entiere avec la plus grande partie du Languedoc, & ſans la victoire que remporta ſur eux Charles Martel, les Caliphes auroient joint à leur domination la France, l'Allemagne & l'Italie.

L'histoire de ces Caliphes forme u
classe séparée, ne se liant avec l'histo
d'Occident qu'au tems des Croisad
Mais elle est mêlée perpétuellement av
celle des Empereurs de Constantinop
Tandis que ceux-ci affoiblis par leurs
visions intestines voyoient décroître le
puissance par les invasions des Sarrasin
auxquels succéderent les premiers E
pereurs Turcs, la Monarchie Franço
s'avançoit par dégrés à former un no
vel empire en Occident, dont Char
magne devint le fondateur, mais que
dissensions ou la foiblesse de ses succ
seurs ne retint pas long-tems dans
maison. Cependant l'Empire d'Orient
couru de tems en tems par les Latins,
même conquis & possédé par eux l'
pace de 70 ans, retomba dans les ma
des Grecs, toujours chancelant & t
dant à sa ruine qui arriva par la prise
Constantinople sous Mahomet II.

comme ce Prince réunit bien-tôt à sa domination le reste de ce que les Empereurs Grecs possédoient en Europe, cette révolution laisse lieu à l'histoire des Sultans ou des Empereurs Turcs, dont l'Empire est le plus étendu de tous les Etats ou Royaumes qui se sont formés successivement en Asie & en Afrique, de la division du domaine des Caliphes, & qu'on peut en quelque sorte appeller maintenant l'Empire d'Orient.

A quoi bon tout ce détail, dira peut-être quelqu'un ? A montrer comment on peut tirer les diverses époques entre elles, & quelle facilité naît de cette méthode pour retenir les faits généraux. Car on a pû voir dans le petit morceau qu'on vient de lire, comment depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste on s'est attaché aux événemens qui ont causé la grandeur des Romains; comment depuis Auguste jusqu'à Constantin on

partagé la Grece. La lecture de cette histoire tiendra en quelque sorte lieu des originaux traduits, parce que l'on y trouve tout ce que les originaux Grecs & Latins renferment de plus beau & de plus intéressant, soit pour les faits, soit pour les réflexions, ou la morale de l'Histoire. On lui a reproché ces longues réflexions qui coupent le fil de la narration, mais en reconnoissant d'un côté la justice de cette critique, il en a fait voir le foible en ramenant toujours son histoire à sa véritable destination, qui est de former l'esprit & le cœur de la jeunesse. Il n'en est pas de même d'une autre censure, ou de quelques traits incertains & suspects de l'Histoire ancienne, on a conclu que l'étude n'en étoit pas plus nécessaire que celle de la Fable. La différence est si palpable, quant à la certitude & quant à l'utilité, qu'il est étonnant qu'un Auteur célébre ait pû pren-

dre ſur lui d'hazarder un pareil ſophiſme. Enfin dès que l'Hiſtoire ancienne parut, on affecta de lui en oppoſer une ſous le titre d'Hiſtoire des Empires & Républiques juſqu'à Jeſus-Chriſt, qui n'a pourtant rien diminué de l'eſtime que le public a cru devoir à M. Rollin.

La meilleure maniere de lire avec fruit l'ouvrage de cet Auteur, c'eſt d'en faire des extraits & des analyſes, en réduiſant ſes narrations à des récits où l'on ne conſerve que les circonſtances principales; & ſes longues réflexions, à une maxime courte ou à un raiſonnement ſimple, qui renferme le précis & comme le point fixe de ſa morale. Je connois des jeunes gens de la premiere nobleſſe, à qui l'on a fait pratiquer cette méthode avec ſuccès, & des Dames très-reſpectables qui y ayant conſacré quelques années de leur jeuneſſe, outre qu'elles ont par-là extrêmement cultivé leur eſprit, ont contracté le goût

des lectures solides, & se trouveront en état de procurer à leurs enfans une excellente éducation. Ce n'est pas des critiques, mais une reconnoissance éternelle qu'on doit aux Écrivains qui servent si utilement leur patrie.

Histoire Romaine.

Pour l'Histoire Romaine, celle que cet Auteur avoit commencée, & dont M. Crevier nous a donné la continuation, étant dans le même goût que l'Histoire ancienne, elle exemptera de consulter les originaux qu'elle a mis à la portée de tout le monde, & dont elle concilie les variations. On pourroit encore étudier les tems de la République dans les Révolutions Romaines de l'Abbé de Vertot, & y joindre pour ces tems-là même, & pour celui des Empereurs jusqu'à Constantin, l'histoire traduite de l'Anglois de Laurent Echard. La suite qui contient les Empereurs de Constantinople n'est pas attrayante pour le style,

mais au défaut d'une meilleure, on peut la consulter pour l'histoire Byzantine ; mais afin de connoître plus à fonds le caractere & le vrai génie des Romains, il seroit à propos de voir les divers morceaux qu'ont donné à cet égard l'Abbé de S. Real & M. de S. Evremont, en observant néantmoins dans ce que ce dernier en a écrit, qu'il semble quelquefois avoir ajusté les événemens à ses propres réflexions, au lieu de tirer ses réflexions des événemens. Nous avons encore sur cette matiere deux ouvrages modernes écrits avec autant d'agrément que de solidité. L'un a pour titre, Considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains. L'autre est un parallele très-étendu & très-bien soutenu des Romains & des François par rapport au Gouvernement.

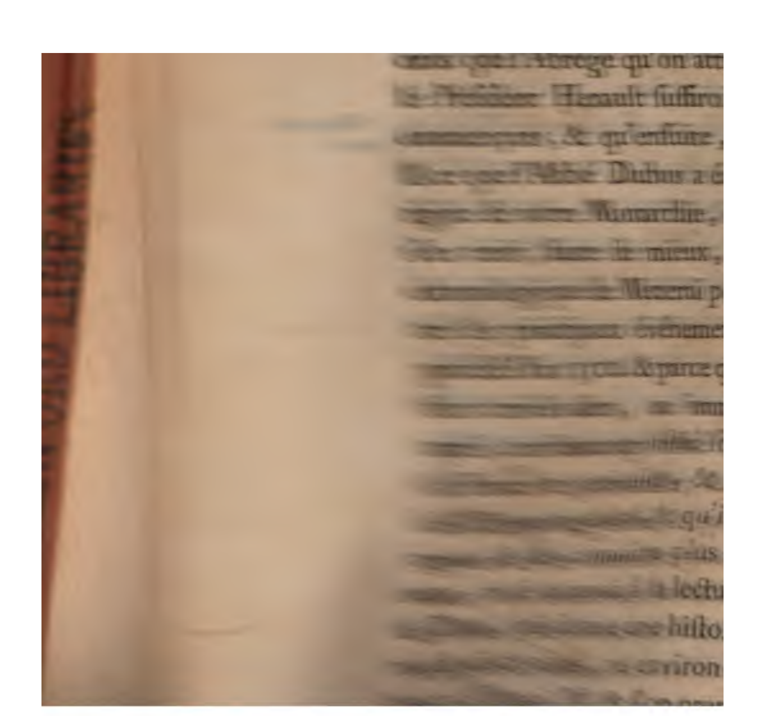
Avant que de passer à ce qui concerne l'Histoire moderne, je dirai encore un

mot de l'ancienne. Les perſonnes q
trouveroient celle de M. Rollin trop v
ſte pour la Grece, n'auront qu'à li
celle de Temple Stanyan nouvelleme
traduite de l'Anglois, qui renferme e
trois petits volumes, non-ſeulement tou
les événemens intéreſſans, mais encor
l'état & le progrès des Sciences & de
Arts, les caracteres des Légiſlateurs
des Héros, des Philoſophes, des Gue
riers célébres depuis l'origine des Grec
juſqu'au regne d'Alexandre le Grand. I
ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions u
pareil abrégé de l'Hiſtoire Romaine, &
nous avons juſqu'à préſent aſſez d'excel
lens matériaux pour qu'il fût aiſé de le
diſpoſer dans un ordre qui n'effrayâ
point le commun des Lecteurs. On nou
a donné encore deux Traités des mœu
& uſages des Grecs & des Romains
très-propres à faciliter l'intelligence d
tout ce qui concerne la religion, le gou

vernement civil & militaire de ces anciens peuples à deux mille ans d'intervalle. Ces ſortes d'obſervations ſont néceſſaires à bien des perſonnes pour une infinité de traits qui ſont enveloppés & comme perdus dans les ténébres de l'Antiquité.

Si j'entrois dans le détail des Royaumes qui ſe ſont établis ſur les ruines de l'Empire Romain, je ſerois un livre & un livre inutile, parce que les Auteurs qu'il faut lire pour en apprendre les hiſtoires ſont connus, & que par la méthode que j'ai propoſée l'on peut voir comment on parvient à ſe fixer certaines époques, & à en lier les faits avec les hiſtoires des autres peuples. Une attention à faire, c'eſt de n'en pas toujours croire les Hiſtoriens modernes ſur leur parole dans ce qu'ils racontent de l'origine, des fondateurs & des premiers héros de ces Monarchies; preſque toujours cela

Hiſtoires modernes.


qu'on
Henault suffiro
& qu'ensuite
Dubos a é
Monarchie
le mieux
événeme
& parce q
qu'i
plus
la lectu
histo
environ

Nous avons deux manieres d'établir une ſuite chronologique dans notre Hiſtoire. La premiere eſt l'ordre de ſucceſſion de nos Rois, ſoit qu'on prenne pour premiere époque de la Monarchie Françoiſe le regne de Clovis qui commença l'an de Jeſus-Chriſt 481. ſoit qu'on le faſſe remonter à celui de Pharamond en 418. la diviſion des trois races en Mérovingienne, Carlovingienne & Capétienne, & celle des branches de cette derniere tige ſont également connues, ainſi que le tems qu'elles ont chacune occupé le trône, & la durée du regne de chaque Roi. Mais comme cette méthode ne fixe pas l'époque des grands événemens, & ne repréſente pas l'état de la nation, ni les rapports qu'elle a eus avec les autres peuples. Voici la ſeconde maniere qu'on pourroit ſuivre en liſant notre Hiſtoire. Méthode.

Les premiers Rois Merovingiens ayant Application de la Méthode.

été, à proprement parler, des chefs mi-
litaires plutôt que des monarques, il fau-
[illegible] regarder le grand Clovis comme
[illegible] qui donna à l'Empire Fran-
[illegible]istance & d'étendue, &
[illegible] ce Prince, soit sous
[illegible] & la durée de nos
[illegible] Romains, les
[illegible] autres peuples
[illegible], les Sarra-
[illegible] Royaume de
[illegible] les états de
[illegible] extinction des
[illegible]trasie, l'é-
[illegible] des Maires du
[illegible] des Prin-
[illegible] souve-
[illegible] race.
[illegible] une
[illegible]ance,
[illegible]mpire
[illegible], il est cé-

lébre par ses victoires réitérées sur les Saxons, par la ruine du Royaume des Lombards. Sa vaste puissance se soutient encore sous Louis le Débonnaire, mais elle chancele sous les fils de ce Prince : leurs divisions coutent la vie à cent mille François à la bataille de Fontenai, & le royaume est en proie aux ravages des Danois ou Normands. L'autorité des Rois s'affoiblit de plus en plus par l'audace de leurs vassaux, & cette seconde race, après avoir commencé avec tant de splendeur, finit à peu-près comme la premiere.

Depuis Hugues Capet il faut commencer à distinguer l'érection des grands fiefs, tels que les Duchés de Normandie & de Guyenne, les Comtés de Flandre, de Toulouse, de Champagne, & les guerres causées par la rébellion des Princes qui les tenoient en mouvance de la Couronne ; les Croisades ou guerres de

religion, celles que nous avons eues:
les Anglois, les regnes malheureu:
Philippe de Valois, de Jean, de C
les VI. les batailles de Creci, de
tiers & d'Azincourt. La France qui a
respiré pendant le regne du sage C
les V. se vit replongée sous celui d
fils dans les plus affreuses calamités
les factions des Maisons d'Orléans &
Bourgogne. Les Anglois qui l'c
poient presque toute entiere, en
chassés par Charles VII. la politiq
son fils abaisse les Grands, dissipe
ligues, & suscite tant d'ennemis à la
son de Bourgogne, qu'il en éteint
gne masculine: l'héritiere des gra
possessions de cette maison, les fait
ser à la maison d'Autriche, avant
peu redoutable, devenue depuis la r
de la maison de France. Sous Ch
VIII. & Louis XII. Genes, M
Naples, toute l'Italie nous est sour

le Duché de Bretagne eſt uni à la Couronne, comme celui de Bourgogne l'avoit été peu auparavant. François Premier monte ſur le trône, & commence ſon regne par des victoires en Italie. La ſuite n'en eſt pas également fortunée. La journée de Pavie & celle de S. Quentin ſous Henri II. ſembloient devoir écraſer la France. Sa politique & ſes armes firent néanmoins échouer les projets de Charles V. pour la monarchie univerſelle. Vers ce tems-là parurent les nouveaux Réformés ; réprimés d'abord en France, ils s'établirent dans le Nord : une grande partie de l'Allemagne, le Dannemarck & la Suéde devenu un nouveau royaume par la ſéparation du Dannemarck, l'Angleterre déja ſéparée de l'Egliſe Romaine par le ſchiſme d'Henri VIII. embraſſent la nouvelle doctrine. En France elle ſert de prétexte à l'ambition des Grands, & plonge le

... dans le ... des guerres
... mentées par les ... des Pr
... magne, & par les intrigues
... gne. La révolte des Pa
... revanche ...
... par l'Anglet...
... nouvelle R...
... re ... sang ...
... ma...
... l'He...
... par la ...
... fou...
... es ...

magne les Réformés appuyés par Gustave, & font trembler l'Aigle d'Autriche, triomphent des Espagnols & des Anglois, & frayent le chemin aux merveilles du siécle de Louis le Grand.

Son regne commença par des victoires, & néantmoins sa minorité eut des tems orageux; vers le même tems que l'Angleterre par une révolution inouie abolissoit chez elle la royauté pour y substituer la tyrannie. Les Traités de Munster & des Pyrenées assurerent nos conquêtes, & les droits de la Reine fonderent celles des Pays-Bas & de la Franche-Comté. La Hollande humiliée en 1672. interessa en vain dans sa querelle l'Empire & l'Espagne. La paix de Nimégue ne nous fut pas moins avantageuse que les précédentes. Dans l'intervalle qui suivit jusqu'à la guerre de 1688. & à la derniere révolution d'Angleterre sous Jacques II. le Roi régloit l'inté-

rieur du royaume par l'extinction du Calvinisme, en protégeant le commerce, les arts, les sciences, &c. On connoît les grands événemens de cette guerre terminée glorieusement par la paix de Riswik. Au commencement de ce *siécle* l'Europe de nouveau conjurée contre nous en fit une nouvelle, où les prospérités & les adversités n'altérerent jamais cette égalité d'ame qui fit le caractère de Louis le Grand : vainqueur des [illegible] ennemis, il assura à son petit-fils la possession de la Monarchie Espagnole, & termina par ce grand événement le regne le plus long & le plus glorieux qu'ait encore eu la France. Celui de son auguste Successeur prépare à nos descendans de nouveaux sujets d'admiration.

On voit par cette courte exposition de [illegible] de notre Histoire, combien, sur-tout depuis deux cens ans, elle est liée

avec celle de nos voisins, & par conséquent qu'il faut avoir au moins quelque teinture de ce qui s'est passé chez eux, pour mieux connoître l'état de notre Monarchie.

Histoire Ecclésiastique.

L'Histoire Ecclésiastique n'étant pas d'une égale nécessité pour toutes les conditions, les personnes qui ne se trouveroient point obligées par état d'en acquérir une connoissance profonde, pourroient se borner à l'Histoire du Nouveau Testament, aux Mœurs des Chrétiens, à l'Abrégé de M. Dupin, & aux Discours de M. Fleuri sur l'Histoire Ecclésiastique, se réservant à consulter sa grande histoire sur les faits que l'on voudra approfondir. Par-là on apprendroit d'un côté l'ordre & l'enchaînement des événemens, & de l'autre on auroit des notions exactes des principaux points du Dogme, de la Morale & de la Discipline. Les critiques & les discussions Théo-

logiques sont du ressort des gens du métier, mais l'esprit de la Religion est de tous les états, & rien n'est plus important que d'être convaincu par les monumens de l'Histoire qu'il s'est toujours conservé sans variation dans l'Eglise Romaine, & que les sociétés qui s'en sont séparées ne peuvent montrer les mêmes caracteres de vérité & d'autorité visible. Les cinq derniers chapitres de la seconde Partie de l'Histoire universelle par M. Bossuet en portent les preuves jusqu'à la démonstration, pour tout esprit qu'une fausse Philosophie & plus encore, la corruption du cœur n'a point aveuglé.

Enfin pour n'omettre rien de ce qui [illegible] l'Histoire, tant ancienne que moderne, [illegible] dans la premiere des [illegible] & des évenemens [illegible] avec les [illegible] on pourroit s'exercer



à en faire la comparaison. Celle du siécle d'Auguste, par exemple, avec le siécle de Louis le Grand. L'Histoire de Charles XII. que nous a donné M. de Voltaire, avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce, on apprendroit par ces paralleles à juger sainement & du mérite du Héros, & de celui des Historiens. Comme j'écris principalement en faveur des jeunes gens, ils ne seront peut-être pas fâchés que je leur en propose un essai : c'est le parallele de la conjuration de Catilina contre Rome, écrite par Salluste, avec la conjuration des Espagnols contre Venise en 1618. dont l'Abbé de S. Réal nous a donné l'histoire.

Les entreprises formées par un petit nombre de personnes pour renverser un État établi sur de solides fondemens, affermi par une longue suite de prospérités, & pour changer la forme d'un gouvernement qui a subsisté pendant plu- Exemple.

ſieurs ſiécles, ſont ſi rares, que lorſque deux d'entr'elles préſentent des traits d'une conformité marquée, il eſt avantageux de les ſaiſir & de les comparer enſemble ſi l'on veut étudier l'Hiſtoire avec fruit. La différence des tems, des lieux, du caractere des hommes qui les ont imaginées ou conduites, celle du génie & des mœurs des peuples chez qui elles ſont arrivées, peuvent apporter de la variété dans les moyens, ſans en répandre que très-peu ſur l'objet principal. Ce ſont toujours les mêmes paſſions qui animent & qui remuent les chefs de parti, la vengeance ou l'ambition : la diſſimulation, l'audace, la cruauté ne marchent qu'avec ſubordination & au gré de ces deux motifs principaux.

Quoiqu'on ne puiſſe pas dire à tous égards qu'un conſpirateur choiſiſſe pour modéle un autre chef de parti qui l'a précédé, il arrive néantmoins que les

événemens se ressemblent, & que les circonstances ont concouru à faire du moderne une copie de l'ancien. C'est ce que nous allons tâcher de faire remarquer & de développer dans les deux entreprises téntées sur Rome & sur Venise, & dont toutes deux furent préservées presqu'au moment fixé pour l'exécution.

Deux Républiques florissantes vont nous offrir à peu près le même spectacle. L'une maîtresse de la plus grande partie du monde connu jusqu'alors, formidable à tous les peuples par la supériorité de ses armes. L'autre à la vérité déchue de sa premiere puissance, mais devenue le boulevard de la Chretienté, & balançant encore sur mer la puissance Ottomane. La premiere jouissant de sa liberté depuis quatre siécles, & parvenue par dégrés au plus haut point de puissance; l'autre fondée depuis douze cens ans, & maîtresse de la navigation dans la Mé-

... Venise l'amie & l'alliée des
... préférant les avantages fo
... l'éclat incertain des con
... Celle-ci gouvernée par des G
... & par un peuple incon
... Nobles ſeuls, à
... Toutes deu
... politiques & par l
... toutes deux jal
... laquelle attenterent
... voiſins, ou leurs pr
... faction puiſſante de cito
... Rome à deux doigts
... Veniſe ſe voit réduite à la
... par les intrigues de c
... C'eſt dans le ſein de
... République, dans les

Les premiers moteurs de chaque entreprise, Catilina & le Marquis de Bedmar, ont les talens propres à causer une grande révolution. Le premier, sous prétexte de secourir les malheureux, s'attache les mécontens & tous ceux qui croyent n'avoir rien à risquer dans un changement d'état, parce qu'ils n'ont rien à perdre, il n'omet aucun moyen pour corrompre la jeunesse Romaine & pour susciter des ennemis à sa patrie, tant au-dedans qu'au dehors. Le second songe moins à soulever les naturels du pays, qu'à endormir leur sécurité & à gagner tant la flotte que l'armée de terre composée d'étrangers, dont ses intrigues l'ont tellement rendu maître qu'il se propose d'en disposer à son gré, sans qu'elles pénétrent son dessein, ni même qu'elles le soupçonnent. L'un animé par le désir de se venger & de dominer, marche vers la tyrannie tête levée, & tâche d'épou-

[illegible] pour ce qu'il n'a
[illegible] à l'a-
[illegible] conduit
[illegible] , sça-
[illegible] obstacles ap-
[illegible] dans son
[illegible] ce qu'il doit
[illegible] force ouverte
[illegible] démarches,
[illegible] la voie des ar-
[illegible] de la for-
[illegible] premiers Magi-
[illegible] desseins. L'Espa-
[illegible] en vio-
[illegible] son projet
[illegible] ressorts de
[illegible] sans paroître
[illegible] Catilina
[illegible] terrible jus-
[illegible] Bedmard est
[illegible] , auda-
[illegible] faire usage
que

que de la fierté. La hardiesse & l'éloquence leur sont communes, un bon usage de leurs talens les eût rendus l'objet de l'admiration de la postérité, & l'abus qu'ils en ont fait les en fait au contraire regarder l'un avec horreur, & l'autre avec une surprise mêlée de mépris : mais l'Ambassadeur d'Espagne l'emporte sur le Patricien de Rome par la profondeur & la finesse des vûes, par le secret, par l'étendue du génie, par le choix & le discernement des sujets propres à l'exécution.

Et quel homme en effet le Marquis de Bedmar pouvoit-il mieux s'associer que le Duc d'Ossone ? Que d'artifices dans toutes les démarches de ce dernier, il tend à son but par les voies qui sembloient devoir l'en écarter. Toute sa conduite n'est qu'une énigme pour surprendre les Vénitiens, & lorsqu'il éclate c'est pour les tromper sur ses véritables

desseins. Ses vûes paroissent quelquefois opposées à celles du Marquis, jusques-là que celui-ci n'en démêle pas toute la subtilité. L'événement néanmoins les justifie, & fait voir qu'il sert très-utilement son parti dans le tems qu'il semble lui nuire. Quel jeu, quelle intrigue pour faire donner la confiance des Vénitiens à un espion fidéle, à un homme d'exécution tel que le Capitaine Jacques Pierre. Ce corsaire & Renault peuvent être regardés comme de ces avanturiers du premier ordre, capables des entreprises les plus incroyables. Il faut plusieurs siécles pour former quatre hommes aussi prudens pour le conseil, aussi hardis pour l'exécution, & le dix-septiéme les réu-[illegible] alors. Si Lentulus, Cethegus & les autres [illegible] de Catilina l'eussent aussi bien secondé que Renaut & le Capitaine servirent le Marquis de Bedmar, [illegible] que la prudence de Ciceron &



la fermeté de Caton eussent préservé Rome de ses fureurs. La politique du Sénat Romain n'eût peut-être jamais entrevû des complots aussi bien filés que ceux qui échapperent à la pénétration du Conseil de Venise.

Il n'y a pas jusqu'aux femmes qui jouent un grand rôle dans l'une & l'autre conspiration. La fameuse Sempronia & la Courtisane Grecque ont une conformité de déréglement qui feroit soupçonner une ressemblance égale dans le caractére, si l'Abbé de S. Réal nous eût représenté la Grecque avec autant de détails que Salluste en a mis dans le portrait de Sempronia. Celle-ci par sa naissance, son crédit & ses intrigues pouvoit attirer d'illustres partisans à Catilina, celle-là par l'infamie de ses mœurs paroît plus propre à gagner à Bedmar des hommes déterminés de toute condition. L'une & l'autre servent la conjuration de tout leur

d'un côté ce ſont différens effets qui partent tous d'un même principe, de l'autre ce ſont diverſes cauſes qui concourent toutes à produire le même effet.

Les deux entrepriſes manquent également par une trahiſon. Rome eſt ſauvée par l'indiſcrétion d'un débauché, Veniſe par les remords qu'excite dans l'ame d'un des conjurés le forfait qui étoit prêt d'éclore. Un jour de plus, & Veniſe étoit dans les fers, au lieu qu'à Rome les conjurés furent trahis à pluſieurs repriſes & par différentes perſonnes. Ici les Magiſtrats eurent le tems de prévenir le mal, là il étoit preſſant, il fallut l'extirper dès le moment de la découverte. A la vérité la circonſtance étoit plus critique & plus délicate à Rome. Il ne s'y agiſſoit de rien moins que d'arrêter priſonniers un aſſez grand nombre d'hommes conſidérables par leur naiſſance & par leur crédit, ſoutenus par un parti

nombreux, dans une ville remplie de leurs cliens, & de faire autoriser cette action de vigueur par les suffrages du Sénat, où ils avoient des parens & des amis. Au contraire le Sénat de Venise pouvoit s'assûrer plus aisément de la personne des conjurés, gens obscurs & sans nom pour la plûpart, sans espoir de trouver de l'appui ni dans l'Ambassadeur d'Espagne qui craignoit pour sa propre personne, ni dans la populace accoutumée à suivre les impressions que lui donnent ceux qui sont à la tête des affaires, & toujours disposée, dès qu'un complot est éventé, à punir comme des traîtres ceux dont elle auroit peut-être favorisé les projets, s'ils eussent prévalu.

Il fut encore moins difficile à Venise qu'à Rome de punir les factieux. La déposition de Jaffier, l'un des conjurés, suffit pour faire périr les autres dans les tourmens, personne ne se déclara en leur

faveur ni n'embrassa leur défense; ce qui échappa aux supplices ne fut jamais capable de tirer la moindre vengeance de la République. Il n'en fut pas de même des complices de Catilina; malgré des indices certains, & des dépositions précises de témoins non suspects, malgré le propre aveu des accusés, on balança longtems si l'on s'en délivreroit par des voies violentes, ou si on les condamneroit simplement à une prison perpétuelle; & déja César par son éloquence faisoit incliner les Sénateurs pour le parti de la clémence qui leur seroit devenue bien funeste, si Caton ne leur eût ouvert les yeux sur le danger qu'ils se préparoient par une pitié si déplacée. Leur mort résolue & exécutée fut un acheminement à la tranquillité publique, mais elle ne pouvoit être entiérement rétablie, ni la frayeur dissipée, tant que Catilina subsisteroit : aussi Rome ne se crut-elle absolument li-

& de s'en venger. Le Marquis d
mar eut peut-être éprouvé le mêm
tement que ses coopérateurs, si l
de Venise n'avoit pas respecté u
ctére dont ce Ministre avoit fait u
si manifeste : mais cette illustre
Compagnie aima mieux laisser so
ner au public le véritable auteur
conspiration, que de le punir, au
de s'attirer sur les bras d'aussi puissa
nemis que les Espagnols. Rome
par les armes la conduite vigo
qu'elle avoit commencé à tenir
ceux de ses citoyens qui avoient
à sa liberté : Venise au contraire
avoir employé la force, acheva
dissimulation à se délivrer d'un par

tateurs qui réussirent mieux que lui, & jusqu'à présent personne dans un État étranger n'a tenté la même action que le Marquis de Bedmar.

Voilà les principaux caractéres de ces deux grands événemens, & les traits de conformité qui ont sans doute déterminé l'Abbé de S. Réal à écrire l'histoire du second, pour approcher de Sallufte qui a décrit l'autre. Il ne m'appartient pas de décider qui de ces deux Auteurs l'emporte. L'Écrivain François offre une narration aisée & coulante, un style vif & majestueux, des portraits dessinés avec beaucoup d'art, une grande justesse dans ses réflexions, & autant d'éloquence dans le discours qu'il fait tenir à Renault que dans les harangues de Sallufte. Il a été heureux dans le choix de son sujet, & sa maniere de le traiter fait voir que la nature ne s'est pas tellement épuisée en faveur des Anciens, qu'elle n'ait laissé aux

tion de déchifrer des inſcriptions, mais auſſi je ne crois pas qu'il ſoit permis d'ignorer entiérement ce qui concerne ces deux objets, ne fût-ce que pour pouvoir prendre part aux converſations des Sçavans en ces deux genres, & lire leurs écrits avec quelque ſatisfaction.

Médailles.

Le petit Ouvrage de Charles Patin intitulé l'Hiſtoire des Médailles, & celui du P. Joubert réimprimé depuis quelques années, & rendu plus complet, ſous le titre de Science des Médailles, ſuffiroient pour le premier objet, en donnant aſſez de lumieres pour ne pas mépriſer les antiques, ce qui eſt le propre des ignorans, mais en même tems trop peu pour les idolâtrer, vice qu'on reproche à quelques Sçavans.

Antiquités.

Quant au ſecond, ſon immenſe étendue ne permettant pas de l'embraſſer dans toutes ſes parties, on pourroit choiſir ce qui eſt d'un intérêt plus général, ou

voirs de l'état où la Providence nous a placés.

Philosophie. La Philosophie dont il nous reste à traiter est la partie des Lettres, sur laquelle il est le plus difficile de tracer un plan fixe, parce que de tous les systêmes qui ont paru jusqu'ici, il n'y en a pas un seul, à dire la vérité, qui se soutienne dans toutes ses parties, d'où il s'ensuit, du moins à beaucoup d'égards, que la Philosophie est plutôt l'histoire des opinions humaines qu'une science véritable. Car c'est en cette matiere plus qu'en aucune autre que chacun croit qu'il lui est permis d'abonder en son sens, de ne déférer à nulle autorité, en un mot de n'admettre rien qui ne soit marqué au sceau de l'évidence : que l'on examine en effet depuis Thales le pere de la Philosophie chez les Grecs, jusqu'à Descartes qui l'a ressuscitée parmi nous, que verra-t-on? des systêmes successivement établis & dé-

& de la ſageſſe de leurs loix, de celles de Minos & de Lycurgue, de l'Aréopage, de l'aſſemblée des Amphyctions, des loix de Dracon & de Solon, du Sénat de Rome & des loix de cette République, principalement de la loi des douze tables. Celui qui embraſſeroit l'état Eccléſiaſtique s'inſtruiroit de la diſcipline de l'Egliſe, de ſon origine, de ſes variations, des uſages remarquables attachés à certains tems, à certains lieux. Outre les PP. Thomaſſin & le Brun, & M. Fleuri, nous avons ſur ces matieres tant d'Écrivains célébres, qu'il n'eſt pas beſoin de les indiquer. Par-là chacun feroit des études propres & néceſſaires à ſon état, ſans y mêler des connoiſſances étrangeres, qui ne font quelquefois d'un Sçavant qu'un homme rempli de mille choſes qu'il devroit ignorer. La véritable & ſage érudition eſt celle qui nous rend utiles à notre patrie, en nous éclairant ſur les de-

à Ariſtote, Neuton a preſque entiérement ſupplanté Deſcartes, & qui ſçait ſi notre ſiécle ſe terminera ſans enfanter quelque génie qui prouve que Neuton n'eſt rien moins qu'un grand Phyſicien. Il ſemble que la Philoſophie ſoit un pays de conquête dont la poſſeſſion n'eſt jamais bien aſſûrée, & où il y a toujours quelque révolution à craindre.

Au reſte ce que je viens de dire de ſon incertitude n'infirme en rien ſon utilité. Qu'elle ſoit propre à donner de la juſteſſe à la raiſon, à former le cœur par de grands principes, à embellir l'eſprit par des connoiſſances curieuſes & variées, ce ſont des choſes démontrées. J'ai encore moins en vûe d'établir par-là un ſcepticiſme abſolu, je voudrois ſeulement inſinuer aux jeunes gens de ne pas s'aheurter à telle ou telle opinion philoſophique, de maniere qu'il ne leur fût plus poſſible de s'en déprendre, & les mettre dans cette

dispoſition ſi ſage qu'exigeoit un
cien,de combattre le ſentiment des au
ſans aigreur, & de ne point rougir
bandonner le ſien propre, dès qu'on
en montre un plus vrai, *& refellere*
pertinaciâ, & ſine iracundiâ refelli
rati. Cet uſage de la Philoſophie po
roit la faire plus reſpecter qu'elle ne l
communément, car le monde rit, &
raiſon, des diſputes de gens qui prêch
la modération & qui s'entredéchir
pour des miſeres.

Ce n'eſt pas toujours en feuilletant
écrits des Philoſophes anciens & mod
nes qu'on le devient ſoi-même, mais
exerçant ſur divers objets les facultés
ſon eſprit, en réfléchiſſant ſur ſoi-mê
& ſur ſes propres idées, en rappellan
l'examen les ſentimens différens. Tel
peut-être une connoiſſance exacte de to
tes les ſectes philoſophiques, de le
ſyſtêmes, de leurs principes, qui ju

fauſſement quand il s'agit de raiſonner. Montagne entre autres, dont les Eſſais ſi admirés ne ſont après tout qu'une compilation de Séneque, de Lucrece & de tant d'autres, porte ſur mille ſujets des jugemens qu'un homme ſenſé n'oſeroit adopter, & qu'il a lui-même bien nommés *ſes fantaiſies*,

Quiconque voudra s'adonner à la vraie Philoſophie, doit donc ſe regarder comme *le premier* objet de cette ſcience, deſcendre dans ſon propre fonds, analyſer ſes penſées, rectifier ſes préjugés, ſonder & régler les affections de ſon cœur. Tenir ce langage à bien des jeunes gens, c'eſt peut-être les effrayer, ils s'imaginent qu'on leur propoſe l'impoſſible, ou qu'on veut les ſacrifier à l'ennui ; au contraire on deſire de leur apprendre le grand art de l'éviter, celui d'être toujours bonne compagnie pour ſoi-même, de ſe précautionner contre ces travers d'eſprit

plus simple ni plus aisé, il ne faut
cela que penser & réfléchir, & l'êtr
sonnable ne doit-il pas en contracter
bitude & s'en faire un plaisir ? Ma
ne sçauroit commencer de trop b
heure, car il en est des préjugés &
passions comme des maux du corps
fausse délicatesse, une folle espérance
sera toujours tems de les déraciner
rend incurables.

Ovid. *Principiis obsta : serò medicina paratur*
Cùm mala per longas invaluere mor

Avant que de s'attacher à chaque
de la Philosophie, comme j'en va
cer l'idée, je pense qu'il seroit indi
sable de commencer par une histoire

qui ont partagé la Philosophie chez les Grecs, & du Pyrrhonisme même qui semble tous les jours acquérir de nouveaux sectateurs. Mais par rapport au dernier il seroit bon d'observer l'extrême différence qui se rencontre entre les anciens Pyrrhoniens & ceux d'aujourd'hui, les premiers admettant un doute universel, ou plutôt se faisant une espéce de jeu de réduire tout en problême; les seconds par un aveuglement qu'il est difficile de concevoir, tirant de la foiblesse de l'esprit humain qui n'est que trop réelle, des raisons de nier tout, & par là-même donnant à l'esprit humain une force que d'ailleurs ils affectent de lui refuser. Méthode qui, à proprement parler, n'est pas tant une suspension de jugement, qu'une audace à obscurcir les vérités naturelles pour attaquer ensuite celles qui servent de fondement à la Religion; car on n'ignore plus le véritable but de tous ces

gis, dans les réflexions du P. Rap
la Philoſophie en général, & d
comparaiſon de Platon & d'Ariſt
comme le même Auteur en a don
toutes les parties de cette ſcience,
ſure qu'on s'y appliqueroit, on
précéder ou ſuivre ſes réflexion
moins qu'on n'aimât mieux s'en
ce qu'a dit M. Rollin dans le dou
Tome de ſon Hiſtoire ancienne,
raſſemblé ce que Diogene, Lae
d'autres ont écrit de plus curieux
anciens Philoſophes. Ce qui co
leurs opinions n'y eſt pas auſſi dév
que ce qui regarde leurs perſonnes
dirai-je par la ſuite un mot des
bles ſources d'où il faut tirer des n

pté ou rejetté de leurs ſentimens.

De l'hiſtoire de la Philoſophie en général on en viendra à l'étude de la Logique ou Dialectique, dont l'uſage ne s'étend pas ſeulement aux autres parties de la Philoſophie, mais encore à toutes les autres ſciences qu'on peut acquérir par la voie du raiſonnement, dont celle-ci ſe propoſe d'enſeigner les régles par des obſervations ſur les facultés de penſer, de juger, & de tirer des conſéquences, pluſieurs jugemens. Facultés que la nature a miſes dans tous les hommes, mais qui dans tous ne ſont pas également développées. La Logique du Port Royal jouit parmi nous, & avec raiſon, d'une eſtime conſtante, cependant tout n'eſt pas également eſſentiel dans cet ouvrage, quoiqu'il ne renferme rien que d'utile. On ſe diſpenſera donc de lire le dernier chapitre de la ſeconde Partie, & toute la troiſieme, excepté le chapitre Logique.

ment. La quatriéme mérite aussi
méditée. En faisant dans ses lecture
application des régles excellentes c
renferme, on parviendroit en p
tems à acquérir, non cette inutile tl
qu'on appelle communément Log
mais cette Logique si peu commu
qui est proprement la justesse d'e
Au défaut de cet ouvrage on po
s'en tenir à la Logique de le Cler
dans moins de cent pages contie
ce qu'on trouve dans toutes les au
& des observations neuves applic
aux divers dégrés de certitude que
ritent les matieres sur lesquelles on
raisonner. Un mois, souvent une ser

Il en eſt ici comme de toutes les autres parties des ſciences & des arts. La connoiſſance des régles & l'acquiſition des principes n'eſt que l'affaire de peu de jours, mais leur application eſt celle de toute la vie : non ſeulement il n'eſt point de lectures en quelque genre qu'on les ſuppoſe, où l'on n'en puiſſe faire un uſage réfléchi, mais même il n'eſt point de converſation qui ne fourniſſe matiere à s'en ſervir d'une maniere tacite & rapide, pour y démêler le vrai d'avec le faux. Car d'où vient que dans le commerce de la vie tant de perſonnes ſont dupes des paradoxes & des ſophiſmes hazardés par des eſprits audacieux ? Souvent de ce qu'on a laiſſé paſſer un principe captieux, une propoſition équivoque, & qu'on ſe trouve entraîné de conſéquence en conſéquence plus loin qu'on n'auroit voulu. Or il eſt bien plus difficile de regagner un terrain qu'on a

perdit, que d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer.

Il seroit donc important de faire de bonne heure une application juste & sensée des règles. Ce que l'Antiquité nous a conservé de la méthode de Socrate est très-propre à en donner une idée. Des sophistes de son tems embrouilloient la vérité sous le beau prétexte de l'éclaircir, comment parvint-il à les confondre ? en réduisant tous leurs discours à une simplicité merveilleuse qui en démontroit le vuide, ou en les amenant insensiblement de proposition en proposition à des absurdités, qui faisoient sentir au doigt toute l'absurdité de leurs raisonnemens. Si dans un cercle certaines bienséances ne permettent pas aux jeunes gens d'interroger ceux qui parlent, rien ne leur interdit le droit d'en rappeller les propos au tribunal secret de la raison.

C'eſt par le même moyen que dans un écrit, ou un diſcours public, on apprendra à dépouiller la vérité des ornemens que lui prête l'imagination, & à juger ſi cette parure ne l'a point altérée ; & qu'on lira les critiques des ouvrages d'eſprit ſans s'arrêter aux perſonalités qui ne décident jamais rien ſur le fond des queſtions. Enfin, & c'eſt une voie plus praticable dans la capitale que par-tout ailleurs, il n'eſt gueres de grand procès d'affaire importante, qui n'occaſionne pour & contre des Mémoires. Il ſeroit important d'y remarquer quel uſage les Avocats font de la Dialectique, comment ils attaquent ou repouſſent leur partie adverſe, le point précis d'une preuve, d'une objection, d'une réponſe, les raiſons de diſparité qui ſe rencontrent entre deux eſpéces preſque toutes ſemblables. On verroit par-là comment il eſt vrai de dire des plus éloquens Orateurs

ce que Cicéron assûroit de lui-même qu'ils ne sont pas tout-à-fait sortis des écoles des Rhéteurs, & qu'ils so en grande partie redevables à la Phil sophie de les avoir formés. Ainsi l'or son pour Milon, malgré les agrémens style, ne séduisit-elle point autrefois Magistrats de Rome, parce qu'elle n'é réellement qu'un tissu de sophismes, com me je me souviens de l'avoir entendu d montrer par un habile Professeur d'Élo quence dans l'Université de Paris, q prétendoit qu'en bonne régle l'étude d la Logique devoit précéder celle de Rhétorique, qui faute de cet ordre n'é pour la plûpart des jeunes gens qu'u étude de mots & de phrases, qu'ils a semblent & copient au hazard & par im tation, sans analogie à la justesse des idé & à la solidité du raisonnement.

On finiroit par la méthode de D cartes, & l'on s'attacheroit sur-tout à

quatre régles si simples, & qui cependant ont répandu parmi nous cet esprit philosophique dont j'ai parlé. I°. En matiere philosophique, c'est-à-dire, en fait de connoissances naturelles, de ne rien admettre comme vrai, sans en connoître avec évidence la vérité. Car pour les objets qui sont au-dessus de la raison, tels que les mysteres de la Religion, on ne doit pas s'attendre à une certitude intrinseque qui se tire de la nature même des choses, mais à une certitude *extérieure*, à un motif d'autorité qui nous porte à les croire sans examen, & ce motif c'est la vérité de la révélation fondée sur la véracité de Dieu. II°. De partager les difficultés en autant d'articles qu'il est nécessaire pour les résoudre avec moins de peine. III°. De commencer en étudiant une matiere, par les choses les plus simples & les plus faciles; pour s'élever ensuite par dégrés à des choses

plus composées & plus difficiles. IV°. Enfin de faire des dénombremens si exacts & des revûes si entieres, qu'on se puisse assûrer de ne rien omettre. Mais il ne faut pas penser que l'intelligence & l'observation de ces régles se bornent à la Logique, il n'est point de science à laquelle elles ne puissent s'étendre; morceaux d'éloquence ou de critique, Mémoires de Négociations ou de Jurisprudence, rapports d'affaires contentieuses, états de finances ou de commerce, tout cela exige de l'ordre & de la précision. Et dans toutes les compagnies occupées, soit du soin de faire fleurir les sciences, soit du maintien des loix & des affaires de l'État, ce qu'on estime le plus c'est l'esprit de discussion, de justesse & de méthode qui abrege le travail.

orale. La Morale apprend à vivre comme la Logique apprend à penser; mais comme par Logique je n'ai point entendu

ces queſtions futiles qui rendent un jeune homme cauſtique, loin de perfectionner ſa raiſon, je n'entends pas ici non plus par Morale cette ſcholaſtique où l'on examine ſérieuſement ſi Epicure, par exemple, a fait conſiſter le bonheur dans les plaiſirs des ſens, ou dans la ſatisfaction qui naît de la vertu, & une infinité de recherches ſemblables dont l'inutilité eſt frappante. L'examen qu'on en fait ne conduit tout au plus qu'à ſçavoir quelle a été l'opinion de quelques Philoſophes ſur certaines matieres, & non quel ſentiment on doit embraſſer. Je parle d'une Morale qui tende à former le cœur, & à donner à l'État non des ſpéculateurs oiſifs, mais des citoyens vertueux. Les Anciens avoient donné plus de ſoins à cette partie de la Philoſophie, que n'y en conſacrent nos maîtres, & l'exemple de Socrate en fait foi : tâchons donc de ſuppléer à ce qu'on néglige trop dans les écoles.

Après avoir lû ce que Regis a écrit sur la Morale, (car c'est la partie qu'il a traitée le moins foiblement) & les réflexions du P. Rapin qui en fait l'histoire, on viendroit aux Offices de Cicéron, qui sont le chef-d'œuvre & de la raison humaine, & de la tendresse paternelle : livre admirable encore une fois, mais qui péche en ce point que rien n'y est rapporté à la derniere fin, & que l'homme au contraire est le centre où viennent aboutir toutes les vertus & toute sa probité ; & puisque c'est dans le Christianisme seul que l'intérêt d'une éternité qui surpasse tout autre intérêt, peut rendre inébranlables les principes qui soutiennent la probité & les autres vertus, je voudrois que l'on passât au Traité du P. Malbranche de la Nature & de la Grace, où il ne regne qu'un seul principe aussi simple qu'il est fécond, & qui a du moins ce mérite que tout y est ramené

à

à l'amour de l'ordre & de la raiſon. Voilà ce que tout homme, & principalement ceux qui par leur naiſſance ou leur fortune ſont deſtinés aux grands emplois, ne doivent jamais perdre de vûe, que la ſociété dont ils ſont membres eſt une grande famille, à laquelle ils ſont comptables de tous leurs momens. Eh quels cuiſans remords pour un Magiſtrat, par exemple, ſi par une ignorance qu'il pouvoit éviter, il laiſſe opprimer les malheureux & condamner l'innocent ? Quelle tache pour un Miniſtre & pour tout homme en place, ſi l'on commet ſous ſon nom des injuſtices qu'un peu de vigilance & d'activité auroient empêchées ? Dès qu'on ſe ſera bien pénétré l'eſprit & le cœur de ces idées d'ordre & de raiſon, on en fera la baſe de ſa conduite, & ſa regle invariable dans l'accompliſſement de ſes devoirs, on y puiſera ce déſintereſſement qui fait faire le bien, non

par l'eſpoir de la récompenſe, ou par la crainte du châtiment de la part des hommes, (motifs bas & ſerviles), mais parce qu'il eſt un Etre qui jugera plus ſainement qu'eux du mérite, ou du démérite des actions ; & dès lors leurs louanges, leurs applaudiſſemens, les honneurs & les diſtinctions, quoique propres à exciter l'émulation, ne ſeront jamais regardés comme quelque choſe de ſolide par un homme conſtamment décidé à faire le bien, malgré les contradictions, les obſtacles & l'ingratitude de ſes contemporains. De-là encore naîtront ces ſentimens d'humanité qui ne ſont jamais plus eſtimables que quand ils éclatent dans les conditions les plus diſtinguées, malgré les préjugés du rang & de la naiſſance.

Mais parce que la Morale, je dis celle d'uſage & de pratique, conſiſte principalement à nous connoître nous-mêmes,

& à connoître les autres, il conviendroit d'en terminer l'étude par la lecture de l'Art de se connoître, un des meilleurs ouvrages d'Abbadie, écrit avec beaucoup de netteté, de force, d'élévation, & qui roule sur un principe aussi simple que celui du P. Malbranche, puisqu'il montre dans l'immortalité de notre ame la source de tous nos devoirs. Pour étudier, du moins en général, les autres hommes, il faudroit lire avec réflexion les caracteres de la Bruyere, on en tireroit des lumieres capables de suppléer jusqu'à un certain point au défaut d'expérience & à un long usage du monde.

Au reste il ne faut pas qu'un jeune homme s'imagine connoître encore bien les autres hommes, quand il ne les a étudiés que dans les livres, & par conséquent il doit être extrêmement réservé dans les jugemens qu'il porte sur les actions d'autrui. Ce n'est pas, sur-tout dans les

[illegible]

Grands, par certaines actions d'éclat qui frappent l'admiration du vulgaire, [illegible] de leur caractère, mais plutôt par certaines vertus ordinaires, &, pour ainsi parler, domestiques, où l'homme se montre tel qu'il est. Aussi Plutarque, un des plus judicieux Ecrivains de l'Antiquité, s'attache-t-il moins à faire connoître les Héros par leurs exploits & leurs victoires, ou par d'autres actions éblouissantes à l'extérieur, & presque toujours vicieuses, soit dans leur principe, soit dans leur fin, que par la peinture de leurs vertus civiles & morales, & par un détail des circonstances de leur conduite familière, dans l'intérieur de leurs maisons : car, comme Demosthene l'a remarqué en parlant de Philippe : « On » juge mieux le véritable caractère d'un » Roi dans sa vie privée, que dans les di- » vers rôles qu'il joue sur le grand théâ- » tre du monde : ici le Monarque se dé-

» guise, & souvent en impose aux spe-
» ctateurs, là son ame s'abandonne sans
» précaution à elle-même & se dévelop-
» pe toute entiere «. La Cour est le pays de l'admiration, mais elle est aussi celui de la censure & de la malignité. Mais quoique là, comme ailleurs, la plûpart des hommes soient des prothées, avec un peu de réflexion on en démêle le caractere à travers leurs déguisemens.

Je ne sçaurois terminer cette partie sans faire une réflexion qui, pour n'être pas neuve, ne perdra rien de sa solidité; c'est qu'il est en quelque sorte honteux pour notre nation qu'on y néglige, autant qu'on le fait, l'étude la plus capable de nous donner les grands, les solides principes de la Morale, les principes qui s'étendent à tout, & qui sont de tous les tems & de tous les lieux. On sent assez que je veux parler du Droit naturel, du Droit des gens, & du Droit public dont

l'étude est si utile à la société, si fort en honneur chez nos voisins, & principalement dans le Nord. Tout le monde sçait les plaintes que faisoit à cet égard feu M. l'Abbé de S. Pierre, on connoît ses mé- [illegible] plaisante qu'un Mi- [illegible] mots. Cependant je [illegible] de Lettres qu'un de [illegible] lui ayant [illegible] Colléges on don- [illegible] quelque teinture [illegible] ayant appris [illegible] à peine [illegible] Ce- [illegible] devroit [illegible] une mis- [illegible] parvien- [illegible] aussi [illegible] les guer- [illegible] ajouter, [illegible] consacré [illegible] la suite de



l'encouragement, car on ne ſe livre pas volontiers à des occupations infructueuſes. Revenons à notre ſujet, & concluons que ſi l'on n'en veut pas acquérir une théorie parfaite, on ne ſçauroit au moins ſe diſpenſer de lire les Traités de Puffendorf ſur le droit naturel & ſur le droit des Gens, & l'excellent ouvrage de Grotius, *De jure belli & pacis*, que M. Barbeyrac a traduit & orné de ſçavantes remarques. C'eſt dans ces ſources que l'on puiſeroit des principes vrais ſur des matieres dont on raiſonne tous les jours dans le monde avec ſuffiſance & ſans jugement.

Métaphyſique.

La Métaphyſique paſſe avec raiſon pour la partie de toute la Philoſophie la moins facile, quoiqu'à bien des égards elle puiſſe être la plus évidente, puiſqu'outre l'être en général, abſtraction faite des propriétés de la matiere, elle conſidere tout ce qui concerne l'eſprit

[illegible] même jusqu[illegible]
[illegible] par les seu[illegible]
[illegible] Il ne s'agit [illegible]
[illegible] des sens, [illegible]
[illegible] intellectuelles [illegible]
[illegible] négligé [illegible]
[illegible]

l'existence de la Divinité. Ces matieres abstraites, comme on voit, sont tout-à-fait au-dessus de la portée des enfans, cependant à peine ont-ils reçû les premiers principes de la Grammaire Latine, que dans certaines classes on leur fait expliquer les Livres Philosophiques de Cicéron, ses Questions académiques, ses Tusculanes, son Traité de la nature des Dieux; ne seroit-il donc pas plus prudent de réserver la lecture de ces ouvrages au tems de la Philosophie; & plus utile que les Professeurs consacrassent chaque jour à l'explication de quelques-uns de ces Traités une partie du tems qu'on perd à disputer sur des questions futiles? Car souvent on sort des écoles sans avoir connu les Anciens que par des analyses séches, & par-là l'on prend quelquefois pour nouveaux leurs systêmes déguisés ou regratés par les Modernes.

Dans tout ce qu'ont donné ceux-ci sur la Métaphysique, nul Traité qui n'ait ses défauts, & qui ne péche par quelque endroit important. Le systême de Descartes, & de Malbranche son disciple, sur la vérité & la fausseté des idées, n'a plus de partisans aujourd'hui. L'étendue intelligible du dernier, & sa prétention de voir tout en Dieu, ne sont plus regardées que comme des fictions soutenues avec esprit. Regis assez médiocre par-tout l'est incomparablement plus ici que dans toutes ses autres parties. LOCKE est heureux dans quelques articles, mais tantôt diffus, tantôt obscur, & quelquefois extrêmement dangereux, ne fût-ce que dans ce qu'il a osé avancer que nous ne connoissons pas assez les propriétés de la matiere pour assûrer qu'elle soit incapable de penser. Mais heureusement sans s'engager plus avant dans la dispute, il est aisé de lui

répondre qu'on connoît aſſez les propriétés de l'ame pour aſſûrer qu'elle n'eſt point matiere, & que dans toute la matiere on ne conçoit rien qui approche des facultés & des opérations de la ſubſtance ſpirituelle. Et d'ailleurs cet Auteur ne traite pas de la Métaphyſique entiere. A qui donc s'attacher ?

On pourroit s'en tenir, avec quelques précautions, à la Métaphyſique générale & particuliere de le Clerc. Il joint du moins la briéveté à la netteté des idées. On y ajoutera, ſi l'on veut, les méditations de Deſcartes, & ſur-tout les deux premiers livres de la Recherche de la vérité, qui traitent des ſens & de l'imagination, quoique l'Auteur s'y ſoit fort attaché à décrier celle-ci ; mais, comme l'a dit ingénieuſement M. de Fontenelle, « Il avoit lui-même une imagination » fort noble & fort vive, qui travailloit » pour un ingrat malgré lui, & qui or-

» noit la raiſon en ſe cachant d'elle»
Quand on en ſera à ce qui concerne l'e-
xiſtence de Dieu & ſa nature, (autant
qu'elles peuvent être connues par les
lumieres naturelles) il ſera bon d'en pen-
ſer & d'en examiner les preuves, non
par un eſprit de critique, mais pour choi-
ſir celles qui ſont véritablement les plus
plus démonſtratives, car il faut avouer
que dans le grand nombre qu'en ont
donné pluſieurs Philoſophes, toutes ne
ſont pas également excellentes, & qu'il
s'en rencontre même de foibles. On nuit
ſouvent plus qu'on ne penſe à une bonne
cauſe en la défendant mal, & l'audace
de ceux qui l'attaquent s'augmente à pro-
portion de la mauvaiſe trempe des armes
qu'on employe pour les repouſſer.

Phyſique. Quoique la Phyſique des Anciens n'ait
pas été à beaucoup près ſi parfaite que
celle des Modernes, on ne laiſſe pas que
d'y trouver des traces de nos principaux

ſyſtêmes ſur la formation de l'univers & ſur l'arrangement de ſes parties. Il eſt vrai que depuis que les Arabes eurent mis en honneur les ouvrages & l'autorité d'Ariſtote, on n'étudioit plus la nature dans la nature même, on la croyoit toute renfermée dans les livres de ce Philoſophe. On ſe contentoit d'imaginer & de ſuppoſer une cauſe ſouvent plus fauſſe que vraie, puis on y rapportoit tous les effets connus. Deſcartes vint, & ſa méthode parut auſſi lumineuſe, que celle des Péripatéticiens étoit obſcure. Cependant tout ce qu'il a dit des loix du mouvement n'eſt pas exact, quelques-unes de ſes regles ſur cet article ſont démontrées fauſſes, ſon hypotheſe des tourbillons, toute ingénieuſe qu'elle ſoit, n'eſt pas aujourd'hui plus à la mode que celle des atomes d'Epicure reſſuſcités par Gaſſendi. A la matiere ſubtile & au plein imaginés par Deſcartes, Neuton appuyé ſur la

Géométrie & par tant d'effets connus a ſubſtitué le vuide & l'attraction. Ce-pendant on peut aſſûrer, ſans grande-mérité, que tous ces différens ſyſtê-ne ſont que de purs Romans Philoſophi-ques, puiſque ces ſçavantes Compagnies notre Académie des Sciences & la So-ciété Royale de Londres, ont décla-qu'elles n'en adoptoient aucun, laiſſan-ſeulement eſpérer qu'un jour, & lorſqu'o-auroit un aſſez grand nombre d'expé-riences, elles pourroient ſe fixer à ce-égard. Diſpoſition ſage & qui prouve que la découverte de la vérité n'eſt ni l'affaire d'un moment, ni le fruit du ca-price & de la prévention.

Je crois donc qu'il ſuffiroit de lire dans ce même eſprit le Traité de Ro-hault pour connoître le Cartéſianiſme. avec trois petits volumes qui renferment en abrégé ce qu'il y a de plus curieux & de plus intereſſant dans les Mémoires

Académie des Sciences sur la Phy-
particuliere. On joindroit à ces
ouvrages, pour l'Histoire naturel-
le Spectacle de la Nature, j'entends
quatre premiers volumes; car ceux
on y a joints sous le titre d'Histoire
Ciel, contiennent une érudition qui
plairoit pas à toutes sortes de Lec-
urs, on pourroit seulement en prendre
ute la partie du second Livre qui ex-
ique avec la derniere netteté les systê-
es d'Aristote, de Gassendi, de Des-
rtes & de Neuton sur la formation du
onde, & ce qui est encore plus essen-
el, les véritables raisons de ne s'atta-
her à aucun de ces systêmes.

Au reste, il est encore moins interes-
sant d'acquérir ces notions, que d'en
avoir quelques-unes sur la structure de
notre propre corps, puisque si ce qui se
passe au-dehors de nous peut exciter no-
tre admiration & notre reconnoissance

pour l'Auteur de la nature, l'organisation seule du corps humain doit nous rappeller sans cesse à lui. Il en est néanmoins à cet égard de la plûpart des hommes comme de ces érudits dont la Bruyere se moquoit si agréablement ; ils sçavent jusqu'aux moindres détails l'histoire des anciens Egyptiens, Medes, &c. & ils ignorent profondément celle de leur siécle & de leur nation. Le Traité qu'a donné M. Noguez sur l'Anatomie contient dans une petite étendue ce que la plûpart des autres ont de meilleur, & suffiroit aux personnes qui ne sont point destinées à professer la Médecine.

J'en dis autant de l'Astronomie, que M. de Fontenelle a mise à la portée des Dames & de tout le monde, par ses ingénieux Entretiens sur la pluralité des mondes. Le systême de Neuton sur les couleurs a été traité dans le même goût par M. Algarotti, & il seroit à souhaiter qu'on

qu'on donnât une forme auſſi agréable à quelques autres parties de la Phyſique; toutes à la vérité n'en ſont pas ſuſceptibles, & tous les Philoſophes ne ſont pas des Fontenelles.

Ajoutons ici que l'étude de la Phyſique entraîne quelquefois à des ſciences vaines & fauſſes, connues ſous le nom de ſciences ſecretes, dont nous avons une critique ſi fine & ſi légere dans le Conte de Gabalis. Telles ſont principalement l'Aſtrologie judiciaire & l'Alchymie. La premiere, fille inſenſée d'une mere très-ſage, je veux dire de l'Aſtronomie, qui ſelon le mot de Kepler, mourroit quelquefois de faim ſans elle, & dont on a été autrefois beaucoup plus entêté qu'aujourd'hui, quoiqu'il lui reſte encore des partiſans malgré les bévûes ſignalées des illuſtres du métier : la ſeconde, fille du beſoin & de l'impoſture, & qui a pour objet la chimérique tranſmutation des

[illegible] fonce, [illegible] & [illegible] du même [illegible] de [illegible] de [illegible] de cet [illegible] d'un seul [illegible] les [illegible].

[illegible] & [illegible] les [illegible] & leur [illegible] que nous nous y [illegible] qu'elles sont rela-[illegible] que nous avons [illegible] choses d'ail-[illegible] géometre saisira [illegible] de tous [illegible]

[illegible] point si mon

De l'étude des Mathématiques.

ſtyle ſe ſent un peu de la matiere que je vais traiter. Il n'eſt pas permis de s'écarter ici de la préciſion, & la préciſion eſt preſque toujours compagne de la ſécheresſe. L'étude des Sciences en général, mais celle des Mathématiques en particulier, ſera toujours longue & pénible pour ceux qui étudieront ſans méthode, ou qui ſeront mal conduits dans leurs études, & elle ſera preſque infructueuſe pour ceux qui s'y adonneront ſeulement par occaſion, par air, par ennui, par caprice, & même pour ceux qui s'y livreront par goût, s'ils n'ont aucun but déterminé.

On évitera le premier de ces inconvéniens, en ſe pourvoyant des meilleurs Auteurs, & en choiſiſſant les meilleurs Maîtres qui ne ſont pas toujours les plus chers, comme on ſe l'imagine dans le monde. Et pour ne pas donner dans le ſecond, il ſeroit à propos de ſe deman-

appellant un Maître, en prenant la
& le compas, « *Cui bono ?* quel est
» dessein ? que veux-je faire ? » Je
rai jamais étonné qu'un voyageur
met en route sans sçavoir pourquo
marche au hazard, qui ne sçait où
avance peu, se fatigue beaucoup
ve sa route ennuyeuse, l'abandon
dégoût, la reprenne par fantaisie,
la quitter encore & s'arrêter enfin
court. S'il avoit eû quelques vûes e
tant, s'il eût connu le terme de son
ge, à chaque pas il se fût naturell
apperçû de ses progrès, & il eût sen
courage augmenter, à mesure qu
approché de son but.

But que l'on doit se propo-

Un galant homme qui n'est dest

poſer d'acquérir des connoiſſances, que de cultiver ſon eſprit. C'eſt donc principalement à la culture de l'eſprit que je rapporterai tout ce que je dirai dans la ſuite de l'étude des Mathématiques. Je ne perdrai jamais de vûe cet objet. Je pourrois y ramener l'étude même de la Catoptrique, de l'Architecture civile & de toute autre partie des Mathématiques, mais je m'arrêterai à celles qui entrent communément dans le nombre des connoiſſances d'un homme inſtruit, je veux dire, l'Arithmétique, l'Algébre & l'Analyſe, la Géométrie, la Méchanique, l'Aſtronomie & l'Architecture militaire. Si je parle quelquefois des autres, j'y ſerai entraîné par le rapport qu'elles ont avec les précédentes.

De l'étude des Mathématiques en général.

C'eſt à la perception, au jugement, au raiſonnement, à la démonſtration & à la méthode que ſe réduiſent toutes les opérations de l'entendement humain. Con-

cevoir l'énoncé d'une vérité ; se convai cre de cette vérité par la démonstratio se servir de la vérité énoncée & de sa dé monstration pour découvrir & démon trer d'autres vérités; voilà les principau dégrés de nos connoissances. Voyon maintenant comment l'étude des Mathé matiques en général tend à perfectionne les opérations de notre esprit, & à éleve les dégrés de nos connoissances.

Elle perfectionne la premiere opération de l'esprit.

Les vices de la perception & du ju gement naissent presque toujours de l difette de termes convenables & de l'ob scurité de ceux qu'on employe. Qu'on fait les Mathématiciens pour obvier ces vices ? ils ont multiplié le nombr des termes, selon les besoins qu'ils er ont eû; & ils ont apporté une scrupuleus exactitude à définir ceux dont ils se ser vent. Ils ont observé de n'y attache qu'une idée simple, ou qu'une certain collection d'idées déterminée : l'usag

n'a jamais altéré leur langue : les découvertes qu'on a faites depuis Euclide jusqu'à Neuton l'ont enrichie de mots nouveaux, sans abolir ou rendre équivoques les anciens. Lorsqu'on disoit, il y a deux mille ans, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on énonçoit la même vérité qu'aujourd'hui ; parce que les termes d'angle, de triangle, d'égalité, & d'angle droit, n'ont souffert aucune vicissitude, n'ont jamais représenté que les mêmes idées, ou les mêmes collections d'idées, & n'ont point été chargés de notions accidentelles.

Origine des disputes entre les Mathématiciens.
I. Objection.

Mais à vous entendre, ne sembleroit-il pas, me dira-t-on, que les Mathématiciens n'ayent jamais de disputes entre eux ; que les Algébristes & les Géométres soient toujours d'accord, & qu'on ne se souvienne plus des querelles de Varignon & de Rolle. De quoi s'agissoit-il? De la nature, de l'usage, des propriétés

& de l'étendue d'un calcul. Les conteſtations durerent, & l'Académie fut long-tems partagée. Combien la queſtion des forces vives n'a-t-elle pas enfanté de volumes ? & depuis plus de vingt ans qu'on l'agite, eſt-elle enfin déterminée ? Dites-nous comment il faut eſtimer la force des corps en mouvement. Eſt-elle proportionnelle au produit de la maſſe par la vîteſſe, ou au produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe ? Un corps double d'un autre & qui a trois fois autant de vîteſſe, a-t-il dix-huit fois ou ſeulement ſix fois autant de force ?

Réponſe. J'avoue que les inſcriptions uſées de cent vieilles médailles & la reſtitution de cent paſſages de Lycophron, ont produit moins de diſputes dans l'Académie des Belles-Lettres, que les ſeules queſtions de la Géométrie de l'Infini & des forces vives, n'en ont ſuſcité entre les Mathématiciens & dans l'Académie des

Sciences. Mais il eſt aiſé de faire voir qu'elles ne s'éleverent & ne ſubſiſterent ſi long-tems, que parce que les Mathématiciens ayant abandonné leur méthode, employerent des termes ſans les avoir bien définis, & attacherent aux mots & de *force* & d'*infini*, des idées différentes qui les conduiſirent néceſſairement à des réſultats oppoſés.

Le Neutonien regarde le mouvement comme l'application ſucceſſive du mobile aux différentes parties de l'eſpace indéfini, qu'il imagine comme le lieu des corps; notion qui ſuppoſe un eſpace dont les parties ſoient immobiles & pénétrables. Le Cartéſien au contraire ne reconnoît point d'eſpace diſtingué des corps, & regarde l'étendue & la matiere comme une même choſe. Tout eſt plein, ſelon Deſcartes. Il y a une infinité de petits vuides épars entre les corps, ſelon Neuton. Faites maintenant une queſtion Mouvement.

exemple, quel eſpace ils eſtiment
boulet de canon d'un diamétre d
chaſſé avec une vîteſſe donnée, doi
courir dans un tems donné, croyez
qu'ils puiſſent en raiſonnant conſé
ment à leurs principes, vous faire l
l'autre la même réponſe. Non, ſan
te; s'ils attachent aux termes de m
ment & d'eſpace des idées tout-à-fa
férentes, il eſt néceſſaire qu'ils v
dans leur ſolution : or l'un préten
l'eſpace indéfini eſt une chimere; &
tre, que ſans cet eſpace, le mouve
eſt la choſe la plus difficile à conc
& qu'on auroit peut-être plutôt fai
nier l'exiſtence, que de chercher

Il en eſt des autres queſtions ſur leſquelles les Mathématiciens n'ont point été d'accord, ainſi que de la précédente. Faute d'avoir bien défini les termes, ou du moins ſpécifié les hypotheſes dans leſquelles on raiſonnoit, l'énoncé s'eſt trouvé un & ſimple; mais le ſens double ou triple. Au reſte ils n'ont encouru ces inconvéniens que lorſqu'ils ſont ſortis de chez eux, qu'ils ont tenté l'application de leurs principes aux phénomenes de la nature; que dans les cas où les ſolutions ſuppoſoient la connoiſſance des cauſes & de la quantité des effets; & que quand ils ont été forcés d'adopter des termes & des définitions étrangeres à leur ſcience.

Mais exigeriez-vous, me demandera-t-on, que les Mathématiciens s'en tinſſent à la meſure des lignes, des angles, des ſurfaces & des ſolides ? Ferez-vous main-baſſe ſur la partie la plus curieuſe de leur ſcience, la Phyſicomathémati- II. Objection.

que? Quoi! vous réduiriez à rien & vous regarderiez comme vagues & comme inutiles, tant de queſtions réſolues ſur la peſanteur de l'air, ſur le mouvement des fluides, ſur la réfraction de la lumiere, ſur le choc des corps dans l'air & ſur une infinité d'autres phénomenes.

Réponſe. Des Phyſico-mathématiques.

Je n'ai garde de penſer ainſi, ni de croire que toutes les parties des Mathématiques ayent un objet également ſimple, & que la certitude proprement dite, celle qui eſt fondée ſur des principes évidens par eux-mêmes, appartienne également & de la même maniere à toutes ces parties. Je n'avance en cela rien qui ne ſoit conforme au ſentiment des Géométres du premier ordre *. « Pluſieurs » d'entre elles appuyées ſur des principes » phyſiques, c'eſt-à-dire ſur des vérités » d'expérience, ou même ſur de ſimples

* Voy. Introd. à la Dynamique de M. d'Alembert.

» hypotheſes, n'ont, pour ainſi dire,
» qu'une certitude d'expérience, ou mê-
» me de pure ſuppoſition ». S'il ſurvient
une obſervation qui dérange l'hypotheſe, ſi l'on fait une expérience qui ajoute aux précédentes ou qui les modifie, tous les calculs du Phyſicomathématicien tombent en ruine. « Il n'y a donc, à propre-
» ment parler, que celles qui traitent du
» calcul, des grandeurs & des propriétés
» générales de l'étendue, c'eſt-à-dire,
» l'Arithmétique, l'Algébre, la Géo-
» métrie & la Méchanique, qu'on puiſſe
» regarder comme marquée au ſceau de
» l'évidence. Encore y a-t-il, continue
» le ſçavant Géométre que je cite, dans
» la lumiere que ces ſciences préſentent
» à notre eſprit, une eſpéce de gradation,
» &, pour ainſi parler, de nuance à ob-
» ſerver. Plus l'objet qu'elles embraſſent
» eſt étendu métaphyſiquement, & conſi-
» déré d'une maniere abſtraite, plus auſſi

Objet des différentes parties des Mathématiques

plus ou moins abstrait.

» leurs principes sont exempts de nuages
» & faciles à saisir. C'est par cette ra-
» son que la Géométrie est plus simple
» que la Méchanique, & qu'elles sont
» l'une & l'autre moins simples que l'A-
» rithmétique & l'Algébre. Ce paradoxe
» ne passera point pour tel à ceux qui ont
» étudié ces sciences en Philosophes «.
Car moins on offre à l'esprit de choses
à saisir, à appercevoir, & à combiner en
même tems; moins il fatigue, plus il est
à son aise, plus il doit marcher sûrement.
Or qu'est-ce à dire autre chose, sinon que
» les notions les plus abstraites, celles
» par conséquent que le commun des
» hommes toujours borné au particulier
» & ne généralisant presque jamais, re-
» garde comme les plus inaccessibles,
» sont néantmoins celles qui portent avec
» elles une plus grande lumiere. L'obscu-
» rité doit s'emparer de nos idées à me-
» sure que nous les appliquerons à des

» objets individuels, & que nous exami-
» nerons leurs propriétés ſenſibles. Et ſi
» nous voulons pénétrer plus avant dans
» la nature de ces objets, nous trouve-
» rons preſque toujours que leur exiſten-
» ce appuyée ſur le témoignage douteux
» de nos ſens, eſt ce que nous connoiſ-
» ſons le moins imparfaitement en eux. »

Mais dans l'impoſſibilité d'acquérir toutes les données dont on auroit beſoin pour porter dans ces parties des Mathématiques mixtes, la même certitude qu'on a dans les Mathématiques pures, on devroit au moins s'appliquer à prévenir toute conteſtation, en définiſſant avec exactitude les termes qu'on employe, & à écarter toutes les obſcurités qu'on pourroit diſſiper par ce moyen.

Forces vives. Queſtion de mot.

Lorſqu'on entama la queſtion des forces vives *, ſi, au lieu de multiplier les expériences, d'accumuler hypotheſes ſur

* On entend par *forces vives*, la force des corps en mouvement.

hypothefes, & de fe jetter dans des calculs qui ne finiffoient point & qui ne finiffoient rien, on fe fût demandé ; qu'entendons-nous par force* ? « On eût trouvé, ou qu'on n'attachoit aucune idée » nette au mot qu'on prononçoit, ou » que l'on ne diftinguoit en général que » la propriété qu'ont les corps qui fe » meuvent de vaincre les obftacles qu'ils » rencontrent, ou de leur réfifter : ce n'eft » donc, fe fût-on dit, ni par l'efpace » qu'un corps parcourt uniformément, ni » par le tems qu'il employe à le parcourir, ni enfin par la confidération fimple, unique & abftraite de fa maffe & » de fa vîteffe, qu'on doit eftimer immédiatement fa force; c'eft uniquement » par les obftacles qu'un corps rencontre, & par la réfiftance que lui font ces » obftacles. Plus l'obftacle qu'un corps

* Voy. l'Introd. à l'Hydrodynamique du même Auteur.

peut

» peut vaincre, ou auquel il peut résis-
» ter, est considérable, plus on peut dire
» que sa force est grande. Mais on peut
» opposer à un corps trois sortes d'obsta-
» cles, ou des obstacles invincibles, qui
» anéantissent tout-à-fait le mouvement,
» quel qu'il puisse être ; ou des obstacles
» qui n'ayent précisément que la résis-
» tance nécessaire pour anéantir le mou-
» vement, & qui l'anéantissent dans un
» instant ; c'est le cas de l'équilibre : ou
» enfin des obstacles qui l'anéantissent
» peu à peu ; c'est le cas du mouvement
» retardé. Comme les obstacles insurmon-
» tables anéantissent également toutes
» sortes de mouvemens, ils ne peuvent
» servir à faire connoître la force. Ce
» n'est donc que dans l'équilibre, ou dans
» le mouvement retardé qu'il en faut
» chercher la mesure. Or tout le monde
» convient qu'il y a équilibre entre deux
» corps, quand les produits des masses

» par les vîtesses virtuelles, ou avec les-
» quelles ils tendent à se mouvoir, sont
» égales de part & d'autre ; ou, ce qui
» revient au même, la quantité de mou-
» vement peut représenter la force. Tout
» le monde convient aussi que dans le
» mouvement retardé, le nombre des
» obstacles vaincus est comme le quarré
» de la vîtesse, en sorte qu'un corps qui
» a fermé un ressort avec une certaine
» vîtesse, pourra avec une vîtesse double
» fermer tout-à-la-fois, ou successive-
» ment, non pas deux, mais quatre res-
» sorts semblables au premier. D'où les
» partisans des forces vives concluent
» que la force des corps qui se meuvent
» actuellement, est en général comme le
» produit de la masse par le quarré de la
» vîtesse. Mais au fond, dit le Dialecti-
» cien Géometre qui a débrouillé sans
» [illegible] toute cette question, quel in-
» convénient y auroit-il à ce que la me-

» sure des forces fût différente dans l'é-
» quilibre & dans le mouvement retar-
» dé, puisque si l'on ne veut raisonner
» que d'après des idées claires ; on ne
» doit entendre par le mot de force que
» l'effet produit en surmontant un obsta-
» cle, ou en lui résistant. »

De quoi s'agissoit-il donc pour terminer la question des forces vives, de fixer la signification du mot *force*; & de simplifier la collection des idées qu'on y attachoit. Il y a telle autre conjoncture où l'on feroit évanouir les difficultés, en étendant la collection des idées attachées à quelques termes. Il ne me feroit pas difficile d'en apporter des exemples ; mais je crains qu'on ne regarde déja ceux du mouvement, de l'espace & des forces vives, comme des épisodes superflus.

Concluons de-là, 1°. Qu'il peut arriver, & qu'il est même arrivé plusieurs fois en Mathématiques, que l'énoncé I. Conclusion.

d'une propoſition fût un , & que le ſens fût double ou triple ; & qu'alors il étoit néceſſaire que les ſolutions variaſſent. Deux Géométres font chacun un Traité d'Hydrodynamique ; comment veut-on qu'ils arrivent aux mêmes réſultats ? Ils n'ont peut-être pas la premiere notion commune, & l'un attache peut-être au terme de fluide une collection d'idée tout-à-fait différente de celle de ſon émule.

I. Concluſion.

2°. Que les Mathématiques ſont de toutes les ſciences celles qui tendent le plus directement à perfectionner la premiere opération de notre eſprit, & à nous affermir dans le premier dégré de nos connoiſſances ; mais qu'elles n'ont pas encore acquis de ce côté tout l'avantage dont elles ſont ſuſceptibles. Si j'avançois que les élémens d'Arithmétique, d'Algébre & de Géométrie ſont encore dans un état d'imperfection, les grands Géo-

métres m'en dédiroient-ils ? Les ſignes de l'Algébre ont-ils tous un ſens bien clair & bien déterminé ? N'y a-t-il rien de mieux à dire ſur les *plus* & *moins* que ce qu'on a dit ? La partie des radicaux & des incommenſurables eſt-elle bien défrichée ? Certaines démonſtrations de Géométrie ſont-elles auſſi générales qu'on le croit ? & quelqu'un a-t-il démontré que la ſurface d'un rectangle eſt égale au produit de la baſe par la hauteur, lorſque cette baſe & cette hauteur ſont incommenſurables ?

3°. Que c'eſt à la Dialectique à réparer le mal, & à porter la lumiere dans pluſieurs endroits obſcurs des Mathématiques. Tant qu'on n'aura point recours à ce moyen, les Mathématiciens batailleront entre eux, ainſi que les autres Dogmatiques, & feront ſoupçonner d'oſtentation tout ce qu'ils ont débité ſur la certitude de leurs propoſitions. Il n'y a III. Concluſion.

qu'une bonne application de la Métaphysique aux Sciences Mathématiques qui puisse les accorder entre eux, & prévenir les reproches auxquels leurs contradictions perpétuelles les exposent. Quel jugement porteroit-on de la Géométrie de l'infini, si l'on en jugeoit après une lecture superficielle de l'ouvrage de M. de Fontenelle qui porte ce titre, & de la Préface que M. Buffon a mise à la tête du Traité des Fluxions de M. Neuton. J'apprens que M. l'Abbé de Gua a actuellement sous presse un ouvrage dont le but est d'initier à l'étude des sciences abstraites, & qui est intitulé, *Introduction Métaphysique à l'étude des Sciences Mathématiques.* Je l'attends avec impatience; l'Auteur est connu pour grand Dialecticien & pour grand Géométre; & il nous donnera sans doute la solution de bien des doutes & l'éclaircissement d'un grand nombre de difficultés, sur

lesquelles je n'ai rien lû jusqu'à présent qui m'ait satisfait.

Elle tend à perfectionner la seconde opération de l'esprit.

Voyons maintenant comment l'étude des Mathématiques tend à perfectionner la seconde opération de l'esprit, l'art de raisonner dont le but est la conviction.

La perfection de tout raisonnement en général consiste en une énonciation claire des propositions différentes dont il est composé, & dans une déduction évidente les unes des autres. Or nous avons exposé dans les articles qui précédent les moyens dont les Mathématiciens se sont servis pour que leurs propositions fussent clairement énoncées, & ce qui resteroit à faire pour que les équivoques de mots ne suscitassent plus de querelle entre eux. Passons donc à la liaison des propositions. Ils se sont asservis là-dessus à des loix très-rigoureuses. Ils ont banni de leurs démonstrations toute supposition gratuite. La moindre obscurité dans la

liaiſon leur ôte la qualité de Géométriques. La propoſition dont ils partent eſt un axiome, ou une propoſition ſi immédiatement déduite d'un axiome, qu'elle a le même dégré d'évidence, ſi la démonſtration eſt ſenthetique : ils remontent d'une ou de pluſieurs données à quelque axiome, ou propoſition immédiatement déduite d'un axiome, ſi la démonſtration eſt analytique; & toutes les propoſitions qui ſuivent la premiere, ſoit dans l'analyſe, ſoit dans la ſyntheſe, ſont également lumineuſes & conſéquentes. Ils avancent donc à la conviction de la maniere la plus parfaite. L'eſprit s'accoutume donc en les étudiant, à n'admettre pour démonſtratifs que des raiſonnemens dont toutes les propoſitions ſoient nettement énoncées & évidemment déduites, ou qui ſoient vraiment démonſtratifs.

Elle tend à ...rfectionner

La troiſiéme opération de l'eſprit



consiste à se servir des vérités que l'on connoît, pour en découvrir d'autres. Or les Mathématiques nous offrent perpétuellement des exemples de la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Les voies générales qui ménent à une vérité inconnue, ne sont pas nombreuses. Ou l'on descend des premiers principes à cette vérité, ou l'on remonte de cette vérité aux premiers principes, à l'aide d'un certain nombre de données. Mais tout est *problême* * dans la vie, il n'y a point de question où l'on puisse faire usage de la raison, qui ne se résolve par des données : il ne faut donc pas croire que l'analyse & la synthese ne soient applicables qu'à l'objet des Mathématiques. Elles embrassent tout. Tout s'exécute par l'une ou l'autre de ces méthodes. Ce seroit ici le lieu de balancer

La troisiéme opération de l'esprit.

Analyse & Synthese.

* On employe ici le mot *problême* comme terme de Mathématiques.

leurs avantages & leur mérite, mais cette discussion nous meneroit trop loin. Je me contenterai d'observer qu'ordinairement une solution synthétique montre plus de tête, & une solution analytique, plus de sagacité; que la synthese marche à pas lents & mesurés, & que l'analyse court & se précipite; que tous les pas de la premiere exigent la même contention d'esprit, & que la seconde ne peine & ne demande de l'attention que pour les premiers pas; & que par conséquent il seroit très-à-propos de s'exercer quelque tems à la synthese avant que de se livrer à l'analyse. Le grand Newton qui sçavoit apparemment la maniere d'étudier les Mathematiques, se reprochoit d'avoir fait connoissance avec Descartes & les autres Algébristes, avant que de posséder son Euclide.

Voilà tout ce que nous avions à dire de l'étude des Mathematiques en général.



Nous avons mieux aimé traiter cette matiere d'une façon ſinguliere, que de donner dans des lieux communs, & offrir au Lecteur l'éclairciſſement de quelques queſtions importantes, que des réflexions uſées & triviales. Nous allons paſſer à l'étude des différentes parties des Mathématiques en particulier, dont nous dirons peu de choſe.

De l'Arithmétique.

On commence l'étude des Mathématiques par l'Arithmétique. Il faudroit être tombé des nues, pour ignorer entiérement en quoi conſiſte cette partie, quel eſt ſon objet, quelles ſont ſes opérations, quels ſont ſes principaux uſages, & de quelle reſſource elle eſt dans la ſociété. Je ne balancerai point à dire qu'une des plus belles inventions des hommes eſt celle des chiffres & de leurs uſages. Quelle clarté! quelle préciſion! quelle laconicité! Ceux qui en ont le mieux & le plus clairement écrit, ſont

ention de l'esprit. Je ne sçais s'il faut at-
ribuer aux Anciens des caracteres Al-
ébriques, & une analyse qui revienne
la nôtre, mais il est constant que cette
nvention appartient en propre aux Mo-
ernes, & que ce n'est que depuis très-
eu de tems qu'on s'est avisé d'en décou-
rir des vestiges dans les Mathématiciens
es siécles passés; si l'on peut appeller
es vestiges de l'Algébre certaines dé-
nonstrations synthétiques, dans les laby-
inthes desquelles nous estimons que
eurs Auteurs se seroient égarés sans ce
il, ou quelqu'autre secours de la même
ature. Quoi qu'il en soit, on ne peut
e livrer avec trop d'opiniâtreté à l'étu-
le de l'Algébre. On ne fera des progrès
apides dans les autres parties qu'à pro-
portion de ce qu'on possédera mieux cel-
e-ci. Un grand Algébriste, & un grand
Mathématicien, ce sont des façons de
parler synonymes. L'Algébre & l'Analy-

& bien sçûs ; il semble que tout soit fait. Préférez les Elémens d'Algébre de M. Clairaut à tous autres. Ils sont de main de maître. Il seroit seulement à souhaiter que l'Auteur ne les eût pas rendus incomplets, en en excluant plusieurs choses qu'on y cherche inutilement, & qu'on est en droit d'y trouver. N'y avoir point inséré la démonstration de la fameuse régle de Descartes sur les signes dans les équations, c'est, ce me semble, avoir manqué à embellir son ouvrage, à rendre justice à un habile homme & à illustrer sa nation. Jettez-vous des Elémens de M. Clairaut dans l'Analyse démontrée du P. Regnault : mais prenez quelque guide intelligent qui vous aide de ses conseils ; de crainte que vous ne soyez accablé de la multitude des méthodes, que vous ne choisissiez pas les meilleures, & que vous ne vous dégoutiez d'un Auteur qui vous offrant tout indistinc-

tement ne vous pique pour rien ; & vous mette dans le cas de rebuter tout.

L'étude de la Géométrie succéde naturellement à celle de l'Algébre. Vous vous en tiendrez, si vous m'en croyez, aux Elémens d'Euclide. On l'accuse de manquer d'ordre ; mais ce reproche est peut-être mal fondé ; du moins c'est l'avis d'un grand Géométre *. D'ailleurs tous les Auteurs qui ont écrit des Mathématiques depuis Euclide, se sont accordés à le citer ; & c'est un avantage qui n'est pas à négliger pour les commençans. On passera d'Euclide à Guinée, & l'on fera succéder les Sections coniques du Marquis de l'Hôpital & l'Analyse de Descartes, à l'application de l'Algébre à la Géométrie.

De la Géométrie.

C'est une invention si merveilleuse que celle des nouveaux calculs, que quiconque n'en a pas une teinture, ne peut

Des Calculs intégral & différenciel.

* M. l'Abbé de Gua.

ſe vanter de connoître les forces de l'eſprit humain. Je ne conſeillerai pas à un homme qui ne veut point être Géométre de profeſſion, de s'y enfoncer; mais je ne diſpenſerai point un homme qui veut paſſer pour inſtruit, d'en étudier les premiers élémens; d'autant plus qu'il faut peut-être moins de tems & d'application pour bien entendre les infiniment Petits du Marquis de l'Hôpital, ou la ſection des raiſons premieres & dernieres de Neuton, que pour apprendre les élémens de Géométrie.

Des Méchaniques.

L'étude de la Méchanique eſt presqu'indiſpenſable. Les connoiſſances qu'on puiſe en Méchanique ont lieu en une infinité d'occaſions. Qui eſt-ce qui eſt diſpenſé de ſçavoir les loix de la communication du mouvement, & les effets des machines les plus ſimples? Liſez donc le Projet de Méchanique de M. de Varignon, en attendant que M. d'Alembert

bert nous donne des élémens de cette ſcience, où ſon nouveau principe ſoit exposé dans tout ſon jour, & qui puiſſent ſervir d'introduction à ſa Dynamique & à ſon Hydrodynamique.

De l'Aſtronomie.

Nous avons les yeux continuellement tournés vers le Ciel. C'eſt à la contemplation du Firmament en particulier que nous ſommes redevables d'une partie des lumieres qui nous ont conduits à la connoiſſance de Dieu. Mais que cette contemplation eſt bornée, lorſqu'elle s'arrête à ce que l'œil ſeul découvre. Quelle différence entre l'hommage que l'Aſtronome rend à la Divinité & celui qu'elle reçoit du Payſan. Il ſeroit donc à propos qu'on ſçût aſſez d'Aſtronomie pour ne pas ignorer les principaux phénomenes céleſtes, la ſituation, le mouvement, les diſtances & les dimenſions des Aſtres. Le premier Cours de Philoſophie qui vous tombera ſous la main, ſuffira pour

vous instruire de ces choses, que vous trouverez exposées plus au long & très-clairement, dans la traduction de Keill, ou dans les nouveaux Élémens d'Astronomie que M. le Monnier le fils vient de nous donner : c'est sans contredit le meilleur ouvrage en ce genre que nous ayons. Il n'est pas permis d'ignorer en quoi consistent les deux grandes hypotheses qui partagent assez inégalement à la vérité le monde physicien ; & l'on ne peut en parler pertinemment sans avoir les premiers principes de la Méchanique & de l'Astronomie.

De la Sphere & de l'Optique, de la Géographie & de la Gnomonique.

La connoissance de l'Astronomie suppose celle de la Sphere, & les élémens de la Sphere & de l'Astronomie sont des introductions préliminaires à l'étude de la Géographie & de la Gnomonique.

De l'Optique, Dioptrique & Catoptrique.

Il y a tant de choses intéressantes pour la curiosité sur les yeux, les verres convexes & plans, les microscopes & les té-

lefcopes ; & ce font des inftrumens qu'on a fi fouvent entre les mains, qu'il feroit honteux pour un homme qui auroit donné quelque tems à l'étude des Mathématiques, d'en ignorer le méchanifme, les effets & les caufes. Je n'indique point les Auteurs auxquels on pourroit recourir. Pour s'inftruire fuffifamment de ces différentes parties, qui ne font gueres approfondies que par les Artiftes, c'eft affez d'avoir un Cours de Mathématiques. Je donnerois la préférence à celui de Wolf fur les autres. Il s'en manque toutefois beaucoup qu'il foit parfait.

De l'Architecture militaire.

Je ne peux me difpenfer de dire un mot de l'Architecture militaire, en faveur de fon importance & du grand nombre de ceux qui font appellés à cette étude.

Si l'on ne défiroit qu'une connoiffance hiftorique & fuperficielle de cette partie, on n'auroit qu'à s'inftruire des

[illegible] dans le premier Auteur élémen-
[illegible] s'aider de
[illegible] fortification en
[illegible] d'une place de guerre
[illegible] examiner commo-
[illegible] ses ouvrages. Quant à l'Archite-
[illegible] mique, elle exige né-
[illegible] plusieurs autres
[illegible] comme les
[illegible] productions à [illegible]
[illegible] les autres.
[illegible] plusieurs [illegible]
[illegible] prodige pour
[illegible] seroit rendu
[illegible] avec ses
[illegible]

Enfin parmi les moyens qui peuvent former & entretenir le goût des Belles Lettres, un des plus curieux & en même tems des plus utiles, c'eſt l'hiſtoire de la naiſſance, du progrès, des différentes révolutions, de la chûte & de la renaiſſance des beaux Arts. Ce devroit être comme le réſultat des réflexions que l'on aura faites en étudiant les diverſes matieres que nous venons de propoſer, mais auſſi ne peut-on en avoir des idées juſtes qu'en conſultant & comparant les meilleurs Auteurs anciens ou modernes. Il ſerviroit de peu de ſçavoir ſur la foi d'un Hiſtorien, ou d'un Philologue, que l'Éloquence étoit portée à ſon plus haut dégré chez les Grecs du tems de Démoſthene, ſi l'on n'a vû dans Démoſthene même en quoi conſiſtoit le caractere de cette Éloquence. Pour bien juger du mérite de la Poëſie Latine au ſiécle d'Horace, de Virgile & d'Ovide, il faut

Hiſtoire Littéraire.

avoir examiné dans ces Poëtes mêmes la preuve de son excellence. On ne connoîtra jamais non plus parfaitement en quoi nous les avons imités ou surpassés, qu'en liant commerce avec nos meilleurs Écrivains. Le Sçavant qui sans sortir de son cabinet voyage sur une Carte de Géographie, connoît à certains égards tout le gros de la terre habitable, & peut tomber dans mille erreurs sur ce qu'il pense de la distance ou de la position des lieux sur la foi des échelles, des relations & de l'exactitude suspecte des Graveurs; mais l'homme qui a parcouru les mers & le continent, a de plus que le spéculateur oisif, l'expérience mere de la certitude. Et comme c'est par l'usage & la fréquentation avec un peuple inconnu qu'on s'instruit de ses mœurs, de ses loix, de son gouvernement, &c. c'est aussi par l'étude réfléchie des Écrivains qui ont vécu en divers tems, qu'on peut

s'inſtruire des révolutions de l'empire des beaux Arts, qui, comme les Républiques & les Monarchies du monde, a ſes jours ſerains & ſes jours nébuleux, ſes tems de ſplendeur ou d'obſcurité.

Il n'eſt donc pas ſi difficile qu'on penſeroit d'abord, de s'inſtruire de l'état de la Littérature chez les Grecs & les Romains, puiſqu'il nous reſte des uns & des autres tant de livres qui peuvent nous inſtruire de ſes divers dégrés. Ainſi pour ne parler ici que de l'Hiſtoire, on ne ſçaura jamais mieux combien Thucydide & Xénophon ſont ſupérieurs à Hérodote, qu'en conſultant leurs écrits. Une ſtatue de Phidias ou un tableau de Zeuxis feroient ſur nos yeux une toute autre impreſſion, que ne font ſur nos eſprits les merveilles qu'on nous en raconte, & nous jugerions mal de Tacite ſi nous ne le connoiſſions que par les éloges de ſes traducteurs.



le Grand accorda à l'Académie Françoise un appartement dans le Louvre pour y tenir ses séances, cette Compagnie fit frapper une médaille, qui d'un côté représente ce Prince sous la figure d'Apollon avec cette légende, *Apollo Palatinus*, & au revers une couronne de laurier avec la devise de l'Académie, *à l'Immortalité*. Celle des Inscriptions & Belles Lettres ayant reçû du Roi de nouveaux Réglemens en 1699. fit aussi frapper une médaille qui représente ce Monarque sous la forme d'Hercule avec ces mots, *Herculi Musagetæ*, faisant allusion à l'opinion des Anciens sur l'Hercule Gaulois qu'on regardoit comme le conducteur des Muses & le pere des beaux Arts. L'Académie des Sciences a aussi composé son sceau & sa devise de maniere à faire entendre qu'elle doit son établissement & ses progrès à la bienveillance de ce grand Roi.



Ainsi pour terminer ce plan
capable d'orner l'esprit
même tems cette ému
& si nécessaire pour fo
dans tous les
je proposerois la lect
trois Acad
de l'Académ
, continu
celle de l'A
dont nous
à M. de
de
tenelle.
propose
, on conn
célèbres q

avec la nobleſſe & la grandeur, & dont les travaux ne ſont pas moins admirés des étrangers qu'utiles à la France.

L'exécution de ce plan eſt plus ſimple & plus facile qu'on ne l'imagineroit d'abord, elle n'exige que le déſir ſincere d'orner ſon eſprit & que le courage de commencer; car ce qui coute le plus, ce ſont les premiers efforts. Qu'on n'en embraſſe pas, ſi l'on veut, toutes les parties, mais qu'on s'attache à celle pour laquelle on ſe ſentira plus d'attrait, (car il eſt une ſorte de ſympathie entre tel ou tel eſprit & telle ou telle Science en particulier) : qu'on ſe fixe donc, par exemple, à l'Éloquence ou à l'Hiſtoire, n'en dût-on remporter que l'agrément de remplir tant de momens qu'on perd dans la jeuneſſe, quelle douce ſatisfaction ne reſſentiroit-on pas dans un âge plus avancé, d'entremêler cet ſortes d'amuſemens à des occupations plus ſérieuſes ? Je ſçais Concluſion.

que notre premiere ſcience eſt celle des devoirs & des fonctions de notre état ; qu'un Magiſtrat qui conſumeroit en veilles ſur un problême de Géométrie le tems qu'il doit à la diſcuſſion d'un procès d'où dépend la fortune & l'intérêt d'une famille, ſeroit auſſi condamnable & plus ridicule qu'un Général qui s'amuſeroit à faire de longs raiſonnemens ſur les Commentaires de Céſar, lorſqu'il s'agit de charger & de pouſſer vivement l'ennemi. Je ne veux qu'inſpirer le goût des études ſenſées & placées à propos, telles qu'en faiſoit le grand Scipion, dont le loiſir même étoit laborieux, & qui ſavoit ſi bien remplir par les agrémens des Belles Lettres le vuide que lui laiſſoient les affaires, & tantôt parmi les armes, tantôt parmi les livres, exercer ſon corps par les travaux militaires, ou ſon eſprit par l'étude. Notre Nobleſſe revenue de cette prévention barbare, que



l'ignorance n'eſt point honteuſe pour elle, me fourniroit mille exemples connus d'illuſtres Guerriers qui ont allié le goût des beaux Arts à la ſcience des Armes : j'en trouverois dans tous les autres états ; & ſur-tout combien de Dames qui avec le ſoin de leur domeſtique & l'éducation de leurs enfans, avec mille bienſéances à remplir dans la ſociété, trouvent encore le tems de lire les ouvrages les plus inſtructifs & les plus ſolides, de prendre part aux converſations ſçavantes, d'y donner le ton, de décider avec autant de juſteſſe, & toujours avec plus de délicateſſe que les Sçavans mêmes. Je ne crois pas qu'on balance à préférer de pareils amuſemens à la fureur du jeu, aux lectures frivoles, & aux converſations puériles ſur les ajuſtemens & les parures.

La méthode que j'ai preſcrite pour l'étude de l'Hiſtoire & pour celle de la Philoſophie, paroîtra d'abord bien vaſte.

Que de lectures ! & peut-être, ajoutera-t-on, que d'ennui ! Cependant à l'examiner de près on reconnoîtra sans peine qu'on peut la réduire en pratique en très-peu de tems, & que cet ennui si formidable en perspective, se changera, si l'on ose l'affronter, en un plaisir très-réel & très-pur. Un esprit sensé, amateur du travail, ou qui sentira la nécessité de réparer la perte des années les plus précieuses, flatté par la noble ambition de fixer son goût, d'épurer son jugement, ne balancera pas un instant à embrasser un genre d'étude également solide & curieux, un amusement qui d'un côté n'offre que des charmes, & qui d'un autre peut influer beaucoup sur le bonheur de la vie ; car les Lettres contribuent, plus qu'on ne pense, à adoucir les mœurs, à préserver le cœur du ravage des grandes passions, à délivrer l'esprit de la tyrannie des préjugés & de l'empire de la coutume.

Enfin ſi quelqu'un veut tenter de ſuivre ce plan ſoit en entier, ſoit dans quelqu'une de ſes parties, qu'il ſe ſouvienne que c'eſt par le choix, & non par la multitude des Auteurs ſur chaque matiere, par une lecture réfléchie, & non par une rapidité qui ne ſe fixe à rien, qu'on peut remplir les vûes que j'ai propoſées dans cet Ouvrage. Je ſuis bien éloigné de la vanité de les croire ſuffiſantes pour former un bon Poëte, un grand Orateur, un excellent Hiſtorien ; je m'eſtimerai fort heureux, ſi elles peuvent être de quelque utilité à la jeuneſſe, & gagner à la république des Lettres de nouveaux citoyens & des amateurs éclairés.

FIN.

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN.






AC 23 .M3 C.1
Essai sur l'etude des belles-l
Stanford University Libraries
3 6105 036 218 779
AC
23
.M3

